This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P936r

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY
BRANNER BRAZILIAN COLLECTION

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS

OU

Mémoires intéreſſants, pour ſervir à l'Hiſto de l'Eſpèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME II.

À BERLIN,
Chez GEORGE JACQUES DECKER, Impr. du R.

MDCCLXIX.

330867

STANFORD LIBRARY

TABLE GÉNÉRALE
DU SECOND TOME.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs. p. 5.

SECTION II.

De l'Orang-Outang. p. 47.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride. p. 83.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation. p. 117.

CINQIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains. p. 153.

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents. p. 208.

SECTION III.

De l'uſage des flèches empoiſonnées chez les peuples des deux continents. p. 236.

SIXIEME PARTIE.

Avertiſſement de l'Auteur. p. 271.

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains. p. 273.

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama. p. 293.

LETTRE III.

Sur les viciſſitudes de notre globe. p. 326.

LETTRE IV.

Sur le Paraguai. p. 352.

Table des Matieres.

RECHER-

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs.

— — — *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.

Les hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont, ſans doute, les Blafards de l'Iſthme Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiecle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut *traité, de ſon temps,* d'exagérateur & d'inſenſé; & tous

les Scholaſtiques d'Eſpagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occaſion, entrer dans une diſcuſſion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéreſſent cette partie de l'Hiſtoire de l'Homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré ſur cette matiere des éclairciſſements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carriere: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté: d'autres ont bâti des ſyſtêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la juſtice qui leur eſt due.

Les Blafards du Darien ont tant de reſſemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Aſie, qu'on eſt obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur aſſigner à tous une cauſe générale, commune & conſtante.

Les Nègres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée de ſymptômes hideux: il leur reſte encore quelques traces traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles: leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des taches livides ſur leur peau lavée; leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européans atteints de *l'ictere*. Ces noirs ainſi dénaturés ont, pour l'ordi-

naire, un dérangement dans les ſucs nerveux, qui eſt plus ou moins mêlé d'hydropiſie: quand ce mal n'eſt pas invétéré, ils en guériſſent ſouvent en mangeant des ſerpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du ſel alkali, qui a la propriété ſinguliere de diſſoudre le ſang grumelé, & d'atténuer les fluides épaiſſis: alors leur corps ſe repeint en noir; ſi non, la violence du mal les emporte vers la trentieme année; & l'on a obſervé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languiſſants ſont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils ſoient nés de parents Nègres ou baſanés: on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Aſie méridionale. Les Portugais établis ſur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conſerver le mot Africain de *Dondos:* dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes;* cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru ſi expreſſive, ſi énergique aux voyageurs Hollandais qu'ils l'ont conſacrée dans le ſtyle de leurs Mémoires & de leurs Relations: peut-être auſſi leur a-t-il ſemblé contradictoire de nommer, comme nous, *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Aſie ſont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces: leur teint eſt d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

P936 t

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY
BRANNER BRAZILIAN COLLECTION

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéreſſants, pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME II.

À BERLIN,
Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imp.r du Roi.
MDCCLXIX.

On n'a rencontré de ces monſtres qu'à l'Iſthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, ſoit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au ſoleil, ſoit à cauſe de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croiſſant. Leur peau eſt d'un blanc de linge lavé; leurs ſourcils, leurs cils, & leurs oreilles reſſemblent à la deſcription qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécaniſme de la viſion eſt auſſi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains ſe tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne ſortent qu'au crépuſcule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les forêts les plus épaiſſes & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chaſſent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'exiſtent que dans la Zone Torride juſqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique; à Ceylon, à Borneo, à Java en Aſie; à la nouvelle Guinée dans les terres Auſtrales, & au Darien en Amérique. Il eſt vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45me & 50me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous diſent avoir eu les ſourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui eſt un vert mêlangé d'un bleu foible: ces Albanois voyoient, au *témoignage de ces deux* Auteurs, mieux dans le cré-

puſcule qu'au ſoleil; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours: (*) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philoſophe, aſſure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'oueſt de la Mer Caſpienne, ſont naturellement baſanés, mais très-ſujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniſſe, ou au débordement de la bile. C'eſt donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le ſang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont penſé que pluſieurs cantons de l'ancienne Europe ont auſſi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires ſur l'exiſtence des *Gobelins* & des *Druſions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais eſt-il permis d'ignorer que tous ces farfadets riſibles ſont nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font

(*) Saumaiſe, dans ſes *Exercitations ſur Solin*, prouve que cet auteur s'eſt trompé lorsqu'il aſſure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards: la vérité eſt, qu'on en trouvoit ſeulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaiſe ne paroît pas également heureux dans ſes raiſonnements, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à cauſe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eſt poſſible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin *nous l'apprend.*

ſur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaiſons ſenſibles qui ſortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on ſuppoſe regner dans les ſouterrains, bouleverſe l'eſprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de ſemblables illuſions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les Naturaliſtes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpèce diſtincte, auſſi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des cauſes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils ſe gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs & leur inſtinct étoient en ſens contraire de l'inſtinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les mépriſent; mais qu'eux ſe flattoient que la fortune, qui s'eſt plue à les tenir dans l'obſcurité & dans l'aviliſſement, leur rendroit un jour juſtice, & qu'on les verroit alors ſortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents, & ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philoſophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des ſyſtêmes abſurdes ſur des fables ſi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'aſſurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître ſuſpects

à cauſe de l'excès de leur merveilleux. Nous ſommes bien éloignés, & auſſi éloignés qu'on peut l'être, de preſcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne diſons pas qu'il a été au-deſſus de ſes forces de former une ſorte d'hommes différente de la nôtre, deſtinée à vivre dans des cavernes, & à ſubjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos ſtériles ſpéculations ſur ce que la Nature auroit pu faire ſi elle avoit voulu: il ne nous convient que de conſidérer ce qu'elle a fait en effet; & ſi l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne ſont ni une race, ni une eſpèce, mais de ſimples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des cauſes accidentelles, qui ont pour un inſtant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs raſſemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui eſt cependant l'endroit où ils ſont moins rares qu'ailleurs: ces naiſſances monſtrueuſes ſont auſſi extraordinaires en Amérique que dans notre hémiſphere; puiſqu'on a compté que ſur trois-cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour ſavoir s'il y exiſtoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'eſt convaincu, ainſi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été queſtion, & que tous les blafards qu'on y connoît, ſont iſſus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne conſtituent point & n'ont jamais conſtitué une eſpèce particuliere. On

les regarde, dans leur pays, comme des animaux ſacrés & rares; & les ſouverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais: les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils ſont ſans comparaiſon plus reſpectés que les nains dans le ſérail de Conſtantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, aſſez malheureux pour qu'on les plaigne, aſſez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à ſe louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus ſurpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit préciſément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns: auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa cour, lorſque les Eſpagnols y arrivérent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques: de Bruin dit que Sa Majeſté

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle; de la Conquiſta de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Eſpagnol dans la Collection de Hervagio, ſous le titre de *F. Cortesii de inſulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

Bantamienne prenoit de temps en temps le plaiſir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le viſage ſi gonflé qu'on avoit de la difficulté à en diſtinguer les traits. (*) Ce Prince fit aſſeoir cette femme à ſa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien conſidérer, à cauſe de ſa ſingularité; & il eſt ſurprenant qu'il ne nous en ait pas conſervé un portrait, lui qui a deſſiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laiſſent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, poſſédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'inſtances auprès de ſon maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voiſines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraiſons, & à rendre tous les petits ſervices qui ne ſont pas au-deſſus de leurs forces: mais leurs fonctions ſe bornent à bien peu de choſe, ou plutôt à rien; car leur débilité eſt telle qu'ils ſont impropres à tout travail. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres

(*) *De Bruins Reizen pag. 380. in fol. Amſterdam 1714.* Il y a toute apparence que cet écrivain s'eſt trompé, lorsqu'il s'eſt imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam: c'eſt comme s'il eût dit que les deux nains que ce prince avoit à ſa cour, étoient ſes miniſtres d'état.

blancs ſont la garde au palais des ſouverains de Loango, qui ſeroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres ſatellites que de tels monſtres, incapables de commander & d'obéir, incapables de ſe battre, incapables enfin de diſcerner en plein midi les objets qui les environnent à la diſtance de dix pas. Il eſt également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Bréſil: ils ſe connoiſſent trop bien en eſclaves pour faire de tels marchés. La vérité eſt que les vaiſſeaux Négriers en ont tranſporté quelques-uns, par curioſité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaiſes, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit ſi défait, ſi petit, ſi délicat, ſi myope, qu'il lui eût été impoſſible de ſoulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour ſans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java ſur les motifs qui lui faiſoient déſirer ſi ardemment de voir à ſa cour des Kackerlakes, ce jeune prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ſes prédeceſſeurs en avoient eus, que tous les ſouverains des isles en poſſédoient, & que leur religion promettoit une récompenſe à ceux qui ſe chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même oeil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les perſonnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'eſt à dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même juſqu'à les canoniſer de leur

vivant.

On ne ſauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en aſſez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion capitale de ce pays: ils ſont ſourds, muets, idiots, presque inſenſibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur deſcendent juſqu'à la ceinture: ils ne ſont ni furieux ni malfaiſants, quoiqu'abſolument ineptes & incapables de penſer: ils n'ont qu'une ſorte d'attrait aſſez violent pour leurs beſoins phyſiques, & s'abandonnent aux plaiſirs des ſens de toute eſpece, ſans y ſoupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, ſe croient ſérieuſement brouillés avec le Ciel: (*) on ne les contrarie jamais, on les ſoigne avec aſſiduité, on n'oublie rien pour les amuſer, & pour ſatisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'oſent les inſulter, & les vieillards mêmes les reſpectent. Ils ont la peau très-livide, & naiſſent *Cretins*, c'eſt à dire auſſi ſtupides, auſſi ſimples qu'il eſt poſſible de l'être: les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutiſſement; ils y perſiſtent juſqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet aſſoupiſſement de la raiſon, & de cette défaillance du corps & de l'eſprit: il y en a des deux ſexes, & on les honore également, ſoit qu'ils ſoient hommes ou

(*) La plupart de ces détails ſur les *Cretins* ſont tirés d'un Mémoire de Mr le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lion.

femmes. Le reſpect qu'on porte à ces perſonnes atteintes du *Cretinage*, eſt fondé ſur leur innocence & leur foibleſſe: ils ne ſauroient pécher, parce qu'ils ne diſtinguent pas le vice de la vertu: ils ne ſauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie; & c'eſt juſtement le cas des blafards, dont la ſtupidité eſt auſſi grande que celle des *Cretins*; & ſi la violence de leur altération ne les a pas entierement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus ſouffert dans le ſens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la ſurdité les ſurprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi: on les place immédiatement autour de ſon dais, où ils ſe tiennent accroupis ſur des nattes ou des tapis. Cette mode, ſi choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur ſainteté: les Valaiſains feroient ſans doute auſſi prier Dieu pour eux par leurs *Crétins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'eſt pas moderne: on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inſpiroit ſouvent les fous par préférence aux dévots: tous les prophetes avoient la réputation de n'être pas ſages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs: les prêtreſſes d'Apollon, en diſtribuant les oracles, imitoient, par leurs geſtes violents, les perſonnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroiſſoient avoir perdu le ſens commun. *Quoique les Chrétiens* n'ayent pas, comme les Maho-

mérans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne ſeront très à leur aiſe dans l'autre. Tous ces différents préjugés ſe rapprochent donc, & ſe tiennent comme par la main, parce que le peuple eſt le même d'une extrémité de la terre à l'autre: ſes opinions ſont immuables.

Il étoit néceſſaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens penſent de ceux qui naiſſent blafards parmi eux; & cette connoiſſance, qui a manqué à la plupart des écrivains, ſervira à développer les cauſes de ce phénomene. S'il eſt avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il eſt avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou baſanés, ſans conſtituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jauniſſe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suiſſes; il ſera moins difficile de découvrir la ſource de cette ſingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturaliſtes qui nous ont précédé, les principes ſur leſquels elle eſt fondée, ne ſauroient être ni plus clairs, ni plus inconteſtables.

Comme le ſperme des Nègres & des baſanés eſt plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il eſt par là même plus ſujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant ſa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décompoſition de la ſubſtance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la diſſipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident ſurvenu à la liqueur ſéminale produit un enfant

dont le teint ne peut reſſembler à celui de ſes parents: cet enfant, ſoit mâle ſoit femelle, eſt ordinairement d'un blanc de lait: il peut auſſi être couleur de garance, d'un rouge ſombre, & orné de cheveux qui tirent ſur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curioſité au Bréſil: (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée; mais il eſt probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rouſſe, & dont la peau eſt bronzée, au lieu d'être couleur de ſuie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelque-fois après lui un tout blanc, de la ſtature d'un nain, avec des yeux de perdrix: ces deux altérations ſemblent donc ſe rapprocher: la derniere n'eſt que la conſéquence ou la ſuite de l'autre. Elles pourroient ſe combiner dans le même ſujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges: voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Aſie, & les Dondos d'Afrique, entre leſquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de ſafran; & ce phénomene eſt ſi peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

(*) Voyez *les Commentataires de Margrave ſur l'hiſtoire Naturelle du Bréſil*, imprimés à la ſuite des Oeuvres de Piſon. *Amſterdam 1658.*

En 1738, une Négreſſe mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune-d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, ſans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre: un de ces Albinos a été montré a Madrid, où le Marquis de Villa Hermoſa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit: un ſecond a paſſé au ſervice de Dom Dionyſio de Alcedo y Herrera, & ils ſont morts tous deux jeunes; on ignore le deſtin des autres.

Quelque multipliés que ſoient les ſyſtêmes ſur la génération, quelque prodigieux que ſoit le nombre des hypotheſes, des rêves, des paradoxes propoſés à ce ſujet; il reſulte de toutes les expériences faites ſans partialité, ſans prévention, par des obſervateurs dont l'eſprit & les yeux etoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il réſulte, dis-je, de ces expériences que la ſemence des deux ſexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale: il réſulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique eſt noirâtre dans la Négreſſe comme dans le Nègre, & que la décompoſition qui pourroit ſurvenir plus dans un ſexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il eſt fait mention dans les *Tranſactions philoſophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, obſervé par un Phyſicien

(*) Dans une Lettre de Mr Parſon à Mr le Comte de Morton, Préſident de la Société Royale.

très éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zébre: ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs; vers la partie ſupérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur: on n'admira pas longtemps cette créature ſi remarquable: la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de ſingularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particulierement près de Crasnoyar ſur le fleuve Jeneſei, quelques hommes reſtés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuſe; on l'appelloit *Picgaga* ou *Pieſtra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée: aujourd'hui elle eſt éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes diſperſés de côté & d'autre ſans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à ſe montrer dans les grandes villes de l'Europe: ſes cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie: il étoit tacheté de même ſur le corps; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que ſur la tête. *En avançant dans* la Sibérie, cet officier trouva plu-

ſieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres); les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux: il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, ſi ces taches leur venoient de naiſſance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des ſuites de maladies.

Ce n'eſt point dans les faits atteſtés par Strhalenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition ſur l'exiſtence de la horde bigarrée eſt indubitablement fauſſe: l'auteur très-exact & très-inſtruit des *Notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares* dit que le réſultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, eſt que cette tribu n'a jamais exiſté, & qu'on en a, à cet égard, impoſé au priſonnier Suédois. Mr Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les ſecours qu'un ſavant peut exiger pour voyager utilement, a auſſi entrepris des recherches ſur la *Pieſtra Horda*; & quoiqu'il ſoit conſtaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui ſe trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Pieſtra Orda* ou *Horda* eſt déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'eſt donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strhalenberg*, qu'il eſt fait mention pour la premiere fois de cette Horde; Mr Gmélin, qui a pris

n'eſt point vrai que les hommes qui la compoſoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ſes juſtes bornes, & en ſéparer le faux qui y eſt confondu avec la vérité. Comme les Tunguſes & les habitants des environs de Crasnoyar ſont naturellement baſanés, ainſi que les Kamſchatkadales, il n'eſt pas impoſſible qu'ils ſoient ſujets à la même indiſpoſition qui trouble les ſources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de ſorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la ſuite d'une maladie, cela n'eſt pas plus ſurprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la ſubſtance qui ſert à la réproduction, puiſſe ou ſe charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit ſur

---

a tâche de contredire Strhalenberg à chaque page, eſt contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les ſuites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas abſolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à ſa cour; puiſque c'étoit le prince le plus curieux de ſon ſiecle & qui avoit un goût décidé pour l'Hiſtoire naturelle; mais du temps de Pierre I on ne connoiſſoit pas encore toutes les ſingularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés priſonniers, qu'on a reçu les premiers éclairciſſements ſur l'intérieur de ce vaſte pays: c'eſt auſſi à eux, & ſurtout à Mr P. D. qu'on eſt redevable de l'Hiſtoire d'Abulgazi, qui ſeroit peut-être reſtée à jamais inconnue, ſi un Officier Suédois n'en avoit acheté une *copie manuſcrite* à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

le foetus dans le moment même qu'il ſe forme, & que ſon corps & ſon ame commencent, pour ainſi dire, à ſe réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liſte de maladies héréditaires qui ſe perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus ſont paſſageres; le mérite eſt perſonnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produiſent des individus dégradés, puſillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne ſauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelque-fois l'eſſence de la liqueur prolifique, ſi l'on ſe rappelle qu'on voit des enfants qui, au ſortir du ſein de la mere, ſont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere ſéminale dans les Nègres n'eſt pas une hypotheſe ſuſceptible de doutes ou de contradictions; c'eſt une vérité de fait, que les anciens connoiſſoient, & que les modernes ſe ſeroient peut-être obſtinés à méconnoître, ſi les dernieres expériences de Mr le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur eſt noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexiſtante & inhérente dans la ſubſtan-

(*) Voyez ſon *Traité ſur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette obſervation ſur la couleur du ſperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le paſſage ſuivant d'Hérodote: Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum hominum,

ce ſpermatique, comment expliqueroit-on l'affoibliſſement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en ſe mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron baſané? En ce cas, la matiere colorante ſe délaye & ſe perd par le mélange continuel des ſpermes: le contraire arrive lorſqu'on admet, pendant quatre générations ſuivies, quatre peres noirs avec trois meres baſanées & une mere blanche: le dernier produit de cette filiation eſt, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croiſe; mais ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que dans ces animaux le noir & le blanc forment ſur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonſcrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps ſe peint exactement de la même nuance, ſans diſtinction de clair & d'obſcur: le métif iſſu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une ſeule tache ſur tout ſon épiderme qui eſt, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'eſt pas un mulâtre,

ſed atra, ut color corporis; quale virus Aethiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. in fol. Amſtel. 1765.

Ariſtote, qui avoit lu ce paſſage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru auſſi ſenſible qu'Hérodote l'inſinue: peut-être auſſi avoit-il manqué d'occaſions pour faire des expériences.

(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reſte *du corps; mais on ne peut* nommer cela des taches, puiſque

comme ſont les mulâtres de l'eſpèce humaine; mais il eſt pie, ou ſa robe eſt bigarrée de marques qui tranchent les unes ſur les autres. J'ignore les cauſes de cette différence; car ſi l'on vouloit l'attribuer au poil qui eſt fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît auſſi des enfants pies ou tachetés, ſans qu'ils ayent le poil plus denſe que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du ſperme ſe perd par des vices de la complexion, on conçoit aiſément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en reſſentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents ſains & vigoureux. Sans inſiſter plus longtemps ſur des conſéquences ſi ſenſibles, il ſuffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte ſur l'explication propoſée par Mr le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négreſſe peut changer le teint du foetus végétant dans ſon ſein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que ſoit le reſpect que nous ayons pour les vaſtes connoiſſances de ce ſavant, nous oſons dire qu'il eſt impoſſible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaiſies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de reſſuſciter d'anciens paradoxes, ou d'en ſoutenir de nou-

la couleur va toujours en s'éclairciſſant depuis les coudes juſqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures,

veaux, eût renouvellé, dans ce ſiecle, la puiſſance de l'imagination des meres ſur l'exiſtence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomiſtes, ſi accoutumés à ne voir par tout que des reſſorts qui en font mouvoir d'autres, euſſent embraſſé opiniâtrément un ſyſtême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'abſurdité de ce pouvoir des meres; puiſque Mr de Buffon a détruit juſqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des ſauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'eſt pas plus raiſonnable d'affirmer que les blafards ſont redevables de leur abâtardiſſement à des cauſes réelles, à des accidents phyſiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le ſang, & la liqueur ſéminale de leurs parents. La débilité de leur organiſation, la petiteſſe de leur taille dégradée de ſept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obſtruction de leur ouïe, la brièveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces ſymptômes dénote aſſez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'eſt de ce fluide que ſe forme le corps muqueux, d'où réſulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux eſt pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux: les yeux rouges des Nègres blancs

(*) Waffer rapporte que ſe trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils penſoient de la cauſe qui faiſoit naître parmi eux des enfants blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant ſa groſſeſſe. Il eſt ſurprenant que Waffer ſe ſoit contenté d'une *ſi mauvaiſe* raiſon.

foroient une exception difficile à expliquer, ſi l'on n'obſervoit la même choſe dans de certains oiſeaux & de certains quadrupedes: plus les lapins ſont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage; & plus leurs yeux ſont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a auſſi des Albinos dont l'iris & la chevelure ſont également rouges; de ſorte qu'ils ſe rapprochent par là de la regle générale: cette ſinguliere nuance des yeux eſt le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à réſiſter au grand éclat. Les ſucs nerveux, eſſentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conſéquence néceſſaire, le défaut des organes optiques, qui ne ſont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rouſſe, elle ne paroît être qu'une ſuite de leur altération; on peut-même ſoupçonner que cette couleur de poil eſt une ſorte de maladie dans les blancs, qui ne ſont point roux ſans être pâles, & ſans répandre une odeur déſagréable: on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des ſouillures & des taches lenticulaires, occaſionnées par des matieres craſſes & impures qui ſe dépoſent & s'accumulent à l'orifice des vaiſſeaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui ſe manifeſte davantage en été, lorsque la tranſpiration eſt ſenſible.

L'allongement des paupieres, qui caractériſe également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupieres eſt un tiſſu de la même ſubſtance que la pellicule du prépuce; & Malpighi avoit déjà découvert de ſon temps, que l'épaiſſeur du corps muqueux produiſoit la

longueur du prépuce; d'où l'on infére qu'elle cauſe auſſi l'excroiſſance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fauſſe de cette viſcoſité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réſeau organiſé; mais ſon erreur à cet égard ne nuit point à la juſteſſe de l'obſervation.

Je viens maintenant à la plus intéreſſante queſtion qu'on forme ſur les Albinos: on demande s'ils engendrent, ou s'ils ſont impuiſſants dans l'un & l'autre ſexe.

La force de la maladie nerveuſe dont ces hommes ſont attaqués, eſt ſuſceptible de différents degrés: les uns ſont plus dangereuſement altérés que les autres: & de là ſont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs ſur la propagation de ces individus. A l'Iſthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture eſt, au témoignage de Lionel Waſfer, baſanée, couleur de cuivre jaune, ainſi que le reſte de la nation; de ſorte que la cauſe qui avoit corrompu le ſang & le ſperme des parents, diſparoît à la ſeconde ou à la troiſieme génération: il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la conſtitution n'a pas tant ſouffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphoſe, une défaillance eſſentielle, ſont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans ſa deſcription de l'Afrique, qu'il eſt très-certain que les Nègres blancs des deux ſexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils ſont reſpectivement ſtériles à tout âge; & il inſiſte tant de fois là *deſſus*, qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer de croire qu'il

étoit bien inſtruit, lorsqu'il a fait cette dépoſition, qui ſe trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr de Maupertuis cite, dans ſa *Vénus Phyſique*, Mr du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé ſi les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & ſe transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité, & toutes les ſingularités monſtrueuſes de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliſte éclairé, n'eſt pas d'un grand poids dans une diſcuſſion ſérieuſe, où il ne s'agit pas de raſſembler ce que les gens du peuple diſent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à Mr le Comte de Maugiron de faire anatomiſer un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par là ſi ces créatures ſont viciées dans l'intérieur des vaiſſeaux ſperma-

(*) Mr. de Maugiron attribue les cauſes du *Cretinage* des Valaiſains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs exceſſives des vallées, aux eaux, & aux goîtres qui ſont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y exiſte probablement une autre cauſe plus ſpécifique, que l'on ſera plus à portée de connoître quand on ſera parvenu à obtenir la permiſſion de diſſéquer un de ces *Cretins*.

tiques; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſéqué un Nègre blanc au Bréſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau, ſon travail eſt devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque abſolument, & on manquera encore longtemps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble; mais il eſt arrivé dans l'isle de Biſſao, à onze degrés de l'Equateur; qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon pere, c'eſt à dire d'un Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Aſie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paſſent pour être féconds. Au reſte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euſſent eu des Nègres ou des baſanés pour peres: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & ſuivies, ils ne ſeroient ni ſi

(*) *Relation du Sieur André de Brue: Hiſt. des Voyages Tome III. p. 380. in 4to.*

chers, ni rares au point que les ſouverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en ſouhaitent. Bartel, qui avoit longtemps réſidé à la cour du Roi de Loango, ne ceſſe de répéter que rien n'eſt moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on eſt obligé de les offrir tous indiſtinctement au Prince, qui les retient dans ſon pâlais & à ſon ſervice.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les baſanés; & de là il s'enſuit que leurs blafards ſont plus impuiſſants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils ſont conſtamment ſtériles en Afrique, quoiqu'ils ne le ſoient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la ſubſtance prolifique: on n'a pas formé un aſſez grand recueil d'obſervations faites de ſuite & ſur un même plan, pour déterminer la cauſe premiere de ce phénomene: toutes les maladies dangereuſes font blanchir les Nègres; mais cette lividité eſt paſſagere, & ſe diſſipe par la convaleſcence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux ſexes à qui il eſt arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité: pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont

auſſi bronzés que les Dariens? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Iſthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Négreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes orientales; la lepre, le mal vénérien, le *Pasmè*, la *Culebrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y ſont endémiques: la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur phyſionomie; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leur joues diſparoît à jamais; leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmosphere dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptômes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites isles, ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même: *les Dandos ſont moins* rares à Congo, à Angola, à

Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, ſi l'on veut ſe reſſouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le ſeul canton de l'Europe où l'on connoiſſe les *Cretins*, qui ne naiſſent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suiſſe, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut ſuppoſer que ces cauſes générales n'agiſſent que ſur de certaines perſonnes, déjà diſpoſées & comme préparées par le vice ſecret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce ſeroit s'impoſer à ſoi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheſes erronnées, & tous les raiſonnements ſublimes & faux de tant de ſavants qui ont écrit ſur les Albinos, qu'ils n'ont ſu définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont preſſenti l'ennui que leur feroit eſſuier la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiſer dans des ſources ſi éloignées qu'on déſeſpére d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de ſon temps traité ce ſujet: il ſuppoſoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique: cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les Ne-

ples noirs, des enfants blancs; ce que perſonne ne conteſte.

Il eſt dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a ſoupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iſſus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'eſt pas à des perſonnes inſtruites, ſans doute, que ce ſoupçon eſt venu; & ſi l'on vouloit, en un ſeul mot, démontrer que ce ſentiment eſt deſtitué même de vraiſemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Iſthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun ſinge de la taille de dix-ſept pouces ſur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent: il eſt donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique ſous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémiſphere, ils ſont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute ſur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section ſuivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été obſervé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, ſur la poſſibilité de ſon exiſtence: & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme; puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafarde avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſuivants, comme *autant de notions acquiſes*, ou comme au-

tant de conſéquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voſſius le jeune, une maladie cutanée; mais leur ſyſtême nerveux, & toute leur conſtitution ont reſſenti une défaillance ſi eſſentielle, ſi efficace, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une eſpèce, ni une race, ni une variété; parce que ce ſont des individus iſolés, abſolument privés de la puiſſance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur reſſemblent.

Mr le Cat de Rouen ſoutient que le lapin blanc eſt le Nègre blanc de ſon eſpece: il n'y a aucune juſteſſe, ni même aucun ſens dans cette fauſſe comparaiſon; puiſque ces lapins ne ſont ni malades, ni aveugles, ni ſtériles: au contraire ils produiſent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduiſent à leur tour des générations ſuivies & toujours ſemblables à elles-mêmes. Si Mr le Cat a ſuppoſé qu'il en étoit ainſi parmi les Dondos de l'Afrique, il ſe dépouillera certainement de ce préjugé, en liſant les obſervations & les recherches que Mr de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roſes rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade: il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus ſurprenant ſur les animaux fauves, qui y

acquierent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent ſervir de termes de comparaiſon reſpectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des cauſes qui agiſſent immédiatement ſur eux, puiſqu'ils n'ont jamais été noirs. Il eſt bien vrai qu'on a obſervé, depuis plus de dix-huit-cents ans, que les quadrupedes dont la robe eſt blanche, ſans bigarrure & ſans mêlange, ſont moins vigoureux, moins robuſtes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé: il n'y a pas tant de force vive, ni tant de réſiſtance dans les muſcles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en eſt de même du reſte des animaux ſoumis aux travaux, ou à la domeſticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec ſoin par ceux qui les emploient ou qui les achetent. (*)

La ſurdité, ou du moins l'affoibliſſement de l'ouïe n'eſt, dans les blafards & les Albinos, qu'une ſuite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, ſans taches, ſont ordinairement ſi ſourds qu'il faut les appeller par un ſon beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de pluſieurs animaux ſur leſquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, ſi recherchés, qu'on nous amene d'Angora en Syrie, n'entendent presque point;

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue ſuite d'obſervations, que les vaches rouges ſont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: auſſi l'eſpèce rouge a-t-elle été *entièrement bannie des* pâturages de ce pays.

auſſi ne leur diſtingue-t-on pas un ſeul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui eſt ſoyeuſe & d'une blancheur éclatante. Il eſt probable que les Naturaliſtes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphoſe de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il juſqu'aux hommes qui, par des cauſes fortuites, griſonnent à la fleur de leur âge.

La cauſe de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réſide dans la liqueur ſpermatique de leurs parents, en qui elle s'eſt corrompue, & a perdu, par une décompoſition quelconque, cette ſubſtance noirâtre qu'on a nommée *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui aſſigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'eſſence de cet *Æthiops*; on ſait ſeulement qu'il eſt le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la ſemence des Nègres; & que plus on l'examine au microſcope, plus il ſemble compoſé de globules ou de petits grains noirs, qui ſont diſtincts de la matiere qui les tient comme en infuſion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere diſſipation de cette ſubſtance colorante ne peut être occaſionnée que par un dérangement univerſel de toutes les parties animales; cependant pluſieurs raiſons, qu'il ſeroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus ſouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere ſeule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance: elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non ſeulement les véritables Nègres ſimes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte: ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, ſont moins viciés que les autres, dont la criniere eſt blanche ſans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la ſagacité de leur ouïe.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomenes, en faiſant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parens blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit où s'introduire, ou croître ſubitement *dans la liqueur* ſéminale des blancs: il ne peut donc

pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foibleſſe pour des amans venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona ; elle a donné un héritier à ſon époux que ſon époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il ſoupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs ſuffiſamment convaincu de la régularité, de la ſainteté de ſes mœurs ? Il n'y a point de milieu : ſi elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de ſon imagination, & les ſuites de la frayeur qu'ont produit ſur ſon eſprit des Maures qu'elle a vus de loin ; ces excuſes ſeroient rejettées par des Phyſiciens éclairés ; quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, ſinguliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce ſiecle : les Medécins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropiſie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jauniſſe & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans ſon plus haut période, colorer la peau juſqu'au point de la faire paroître d'un noir de ſuie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque : & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comteſſe de * * * qui eſt devenue deux fois, avant ſes couches, auſſi noire qu'une Mulâtreſſe, ſans qu'on ait obſervé dans les enfants dont elle s'eſt délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere ſpermatique, & de lui donner une nuance, en y mélant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'eſt indubitablement cette ſorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient, avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe transmettoit aux enfants dans le ſein de la mere: ils naiſſoient livides, blêmes: quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (*)

(*) La lepre que les Européans ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

„Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit *„Ulloa, ſouffrent les* incommodités inſéparables de cette ma-

Ainſi cette lepre épidémique qui ſurvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe; j'ai conſulté en 1767, ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, Mr Meckel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un Phyſicien pluſieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur: les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un*

„ladie, ils ne laiſſent pas que de vivre longtemps, de ſorte „qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt éton„nant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence, & „combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints de répri„mer cette paſſion déréglée: auſſi leur permet-on de ſe ma„rier pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient pas „d'en réſulter." *Voyage au Pérou.* T. 1 liv. 5. pag. 42.

rapport décidé avec le mien, qu'ils ſe prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous obſervez, dit-il, *la couleur du ſperme des Nègres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce ſperme leur métamorphoſe de noir en blanc; ſi l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur ſang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres eſt, ainſi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus eſſentielles du corps: les cauſes que vous aſſignez, ſont donc vraies & vos recherches exactes.* (*)

Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui écrivent ſur les différentes parties de la Phyſique, euſſent toujours ou l'occaſion ou la modeſtie de conſulter ſur leurs écrits les grands maîtres & les ſavants les plus diſtingués: leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité, ſans riſquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs compoſent, ne leur laiſſe pas le temps de s'inſtruire: ils abuſent étrangement de leur propre facilité: en vain proteſtent-ils qu'ils ont épuiſé leur ſujet, qu'ils ſe ſont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont penſé & réfléchi en écrivant: leurs livres, qui ſe multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, ſans que nos connoiſſances faſſent un progrès ſenſible, prouvent aſſez quel cas l'on doit faire de ces promeſſes ſi ſolennelles & ſi vaines: l'empreſſement à publier rapidement plu-

(*) Extrait de la Lettre de Mr Meckel, datée de Berlin, *du 10 Juillet 1767.*

ſieurs volumes ſous des titres faſtueux, les oblige à faire un uſage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obſervations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides, & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant ce n'eſt rien dire que de raiſonner beaucoup dans des matieres où il faut inſtruire par des faits ceux qu'on croit aſſez habiles pour pouvoir ſe paſſer des ſyllogiſmes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Pluſieurs raiſons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une deſcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a ſoutenu longtemps, dans les Univerſités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes, mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refuſoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être auſſi parmi les Philoſophes du quinziéme ſiecle, qui ne ſavoient guères que de la Théologie: on verra ici la peinture de cet animal aſſez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoiſſoit pas beaucoup mieux. Si

l'on prenoit à tâche d'excuſer cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroiſſe, je ne ſais ſi l'on ne pourroit y réuſſir: quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens aſſaſſiner de ſang froid, ſans motif, ſans beſoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne ſe défendirent pas; quand on vit que l'on chaſſoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chaſſe des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient ſaiſis, il y eut, ſans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impoſſible que des hommes pouvoient traiter ainſi d'autres hommes, dans un autre hémiſphere: il crut donc que ces êtres détruits par les Eſpagnols ne conſtituoient qu'une eſpèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher ſur deux pieds, & d'articuler des ſons qui reſſembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturaliſtes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'eſt propoſé de faire connoître: quelques auteurs qui ont ſu diſtinguer des individus ſi différents, ont ſoupçonné néanmoins que l'Albino

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Eſpagnols à la deſtruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos;* parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en ſervirent auſſi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Eſpagne, dont les deſcendants ſe ſont revanchés ſur les Américains. Il n'y a donc point de crime *unique dans l'Hiſtoire.*

pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Négreſſe violée ou libertine. Ces deux ſentiments, également oppoſés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoiſſance très-ſuperficielle & presque nulle de l'hiſtoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'exiſte pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour ſavoir s'il y a jamais exiſté. Le ſinge du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, eſt un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Bréſil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Man-tegre*. (*) Les Relations du Paraguai qui diſent que cette province nourrit des ſinges de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturaliſtes n'ayant jamais pû ſe procurer des ſujets de cette eſpèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre Hémiſphere; & encore y eſt-il très peu nombreux, malgré ſa poſture droite, malgré la dextérité de ſes mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre ſupérieur dont il eſt doué. Il paroît, au premier coup d'oeil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits ſinges, ou du moins ſe rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les ſinges nains ont prévalu ſur lui, & ſe ſont multipliés au-delà de toute imagination, en ſorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq-mille, qui maraudent dans les

(*) *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois-cents animaux. Londres* 1756.

(**) *Relation des Miſſions du Paraguai.* p. 358.

plantations, pillent les caſes des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance (*); tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs aſſemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faiſant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, ſont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la population de ces animaux ne ſauroit être plus foible qu'elle ne l'eſt de nos jours; & ce

(*) Pour ſe former une idée de la police que les ſinges obſervent entr'eux, il ſuffit de citer un paſſage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant ſon ſéjour à Siam.

„Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuſe quantité de ſinges de différentes eſpèces; le pays en eſt tout peuplé. Ils ſe tiennent aſſez volontiers aux environs de la riviere, & vont ordinairement en troupes: chaque troupe a ſon chef, qui eſt beaucoup plus grand que les autres. Quand la marée eſt baſſe, ils mangent de petits poiſſons que l'eau a laiſſés ſur le rivage. Lorsque deux différentes troupes ſe rencontrent, ils ſe rapprochent les uns des autres, juſques à une certaine diſtance, où ils paroiſſent faire halte: enſuite les gros *Macons*, ou chefs des deux bandes, s'avancent juſqu'à trois ou quatre pas, ſe font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient: enſuite faiſant tout à coup, volteface, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils ſont chefs, & prennent des routes différentes. Au retour de la marée, ils ſe perchent ſur des arbres, juſqu'à ce que le pays ſoit à ſec. Je prenois ſouvent plaiſir d'obſerver tout leur manège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au ſoleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & ſe fit ſuivre par un mâle; le gros *Macon* qui s'en apperçut un moment après, y courut; il ne put rattraper le mâle qui ſe ſauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, à qui il donna, en préſence des autres, plus de cinquante ſoufflets, comme pour la châtier de ſon incontinence.„ *Tome I. p. 194. Amſterdam 1736.*

qui prouve combien il y a de difficulté à en ſaiſir quelques-uns, c'eſt qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un ſiécle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Hiſtoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correſpondants n'ont pû les ſatisfaire.

C'eſt à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît ſi intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moraliſtes, pour faire oſtentation d'une ſévérité outrée, ont condamné d'avance tous les eſſais qu'on ſeroit tenté d'entreprendre dans la ſuite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit reſpecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indéciſion où l'on eſt à l'égard de l'Orang, excuſeroit les moyens dont on ſe ſerviroit pour s'aſſurer de ſon caractere générique, & qu'auſſi longtemps qu'on peut former ſur ce caractere des doutes raiſonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience ſeule nous apprendroit vers quel degré eſt tracée la ligne de ſéparation entre ſa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des obſervateurs microſcopiqnes ont fait, en Italie, des eſſais & plus inutiles & plus indécents, ſans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philoſophiques qui n'ont ni bouleverſé l'ordre de la ſociété, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, ſoutenues & attaquées par des *Théologiens* atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure aſſez exacte, quoique gravée en bois, à la ſuite des Oeuvres de Piſon (*), a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarſe & du métatarſe raccourcis, préciſément comme nous; & c'eſt par cette raiſon qu'il ſe tient droit & érigé ſur les pieds. En examinant la ſtructure des jambes poſtérieures des ſinges, on apperçoit par quel mécaniſme merveilleux la Nature a paſſé inſenſiblement de l'eſpèce quadrupede à l'eſpèce réellement bipede: ce ſecret a conſiſté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les ſinges ont encore le tarſe & le métatarſe trop longs, la cuiſſe & la *tibia* trop courtes, pour pouvoir ſe tenir ſur les pieds de derriere pendant un temps conſidérable: quand ils ſont dans cette attitude, elle n'eſt jamais ni ferme ni aſſurée, mais forcée & violente; parceque, pour roidir le genou, ils ſont néceſſités à marcher ſur la pointe des pieds: alors l'angle du talon étant trop ſuſpendu & ſans appui, tout leur arriere-corps oſcille & balance par un mou-

(*) *Amſterdam, chez Elſevir 1658. in fol.* Bontius dit que les inſulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négreſſe & d'un Singe de la grande ſorte; ce qui eſt ſi faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre mécaniſme, parce que le corps des oiſeaux eſt ſoutenu parallélement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiſeaux ne ſont donc pas des bipedes droits; auſſi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derriere, & la plante ou le ſoutien du pied, ſans comparaiſon, *plus ample que* l'homme.

vement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occaſionne aux nerfs trop tendus une eſpèce de ſpaſme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; auſſi celui-ci marche-t-il continuellement debout, ſans gêne, ſans contorſion, ſans balancement: il eſt vrai que ſon équilibre ſeroit encore plus exact, & ſon port plus ſûr, ſi l'on lui donnoit une chauſſure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induſtrie de s'appliquer, afin d'égaliſer le plan de leur ſole, & de la faire porter également par tous les points de ſa ſurface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreſſe, dont l'un ſeroit chauſſé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage ſeroit du côté du premier, parce que ſa démarche étant plus parfaite, ſa réſiſtance ſeroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire ſon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à préſent offerts à des Phyſiciens & à des Anatomiſtes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croiſſance, en ſorte qu'on n'a pu rien décider ſur leur grandeur reſpective: ceux que Mrs Tyſon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deſſinés, n'étoient que des adoleſcents à peine pourvus de toutes leurs dents, compoſées, à l'inſtar des nôtres, de trente-deux pieces, dont il y en a vingt molaires, huit inciſives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: Battel prétend même qu'ils ſont auſſi puiſſants, auſſi grands, auſſi robuſtes que les Nègres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréſen-

ter l'Orang vivant dans ſa terre natale, dans ſon état de liberté, de la hauteur de cinq à ſix pieds.

Né dans un climat ardent, il ſemble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ſes ſemblables l'affectent au point de le précipiter dans une eſpèce de Phthiſie ou de conſomption: ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu réſiſter pendant trois ans. On remarque dans leur phyſionomie un air fort ſauvage, qui eſt ſurtout relevé par la nuance de leur teint obſcurément baſané; ils ont le nez plus écraſé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, ſans avoir cependant du poil dans la face, ſinon au menton: leur chevelure, ſuivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'iſle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les diſtingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'eſt pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles eſſuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus ſemble douter qu'elles ayent un clitoris, on ſait que leur parties génitales ſont configurées comme dans l'eſpèce humaine.

(*) Parmi les Singes il y a auſſi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menſtruel; & ces eſpèces paroiſſent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui ſont continuellement en chaleur.

Outre les réſervoirs de la bouche que les Zoolographes nomment indifféremment ſalles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre ſon organiſation interne & externe, & celle des ſinges (*) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne ſauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correſpondance & de relation qui exiſte entre leur ſtructure, & leur anatomie reſpective. Enfin, il differe auſſi eſſentiellement du ſinge qu'il reſſemble parfaitement à l'homme: les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne ſont pas de la derniere

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'aſſignerai ſeulement ſix de ces différences palpables: on pourra par cet expoſé juger des autres.

1. Les ſinges ont le foie diviſé par lobes; tandis que ce viſcere, dans l'Orang-Outang, eſt entier comme dans l'homme. 2. Les ſinges ont les vertebres percées pour le paſſage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, ſolides & ſans ouverture. 3. L'*os ſacrum* eſt compoſé, dans les ſinges, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix*; les ſinges en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les temples des ſinges different des temples, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties eſſentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il réſulte de la ſtructure & de la poſition des os dans les ſinges, qu'ils ſont deſtinés à marcher à quatre pattes; il réſulte, au contraire, de la ſtructure du ſquelette de l'Orang, qu'il eſt un vrai bipede, & le ſeul de cette eſpèce qu'on connoiſſe dans la nature, après l'homme: c'eſt un aveu que Mr Tyſon a fait lui-même, quoiqu'il penſât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un ſinge ordinaire, comme il tâche de le prouver dans ſon *Eſſai philoſophique ſur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres, & les Sphinx des anciens*. Voyez la ſuite de ſon Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien ſupérieur à ſon *Eſſai*.

importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne conſtituant pas un caractere effectif; puiſque ces parties varient très-ſouvent dans les individus de notre eſpèce, ſans qu'il en réſulte une difformité apparente, & les Anatomiſtes ont tant de fois diſſéqué des corps humains dans leſquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaiſie leur eſt venue de nommer ces perſonnes défectueuſes des *Adamites*. L'excès n'eſt pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur eſt arrivé pluſieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre ſurnuméraire, & conſéquemment de vingt-ſix côtes, c'eſt à dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La ſeconde différence qu'on lui obſerve, eſt d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'abſence du ligament qu'on nomme le frein: cette configuration eſt encore plus légere que la ſurabondance des côtes, le même ligament manquant ſouvent auſſi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie ſur laquelle la Nature ait plus exercé ſes caprices que ſur le prépuce.

L'Orang ſe diſtingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & ſurtout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de ſe joindre au ſecond orteil, eſt dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper ſur les arbres, parce qu'il ſaiſit avec ſon pied, comme nous ſaiſiſſons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un *caractere* plus marqué que les précédents, je n'ignore

point qu'il y a aux Indes, & ſurtout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied ſont également désunis d'avec le ſecond orteil, & ſont le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyſon, qui à diſſéqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles ſont ſi imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur diſcerner de ſemblables variétés d'un homme à un autre homme, ſoit dans l'appareil extérieur des membres, ſoit dans la forme & la diſpoſition des inteſtins: j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés a ces animaux, & dont on voit de longues liſtes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter: ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne ſont que des appellations ſynonymes, qui déſignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, où il ſe nourrit de feuilles, de racines, & de fruits ſauvages: il marche toujours armé d'un bâton, & ſait en cas de beſoin faire pleuvoir une grêle de pierres ſur ceux qui l'atta-

(*) *Orang-Outang* ſignifie, en langue Malaïe, homme ſauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

quent; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offenſe point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles; & Mr de la Broſſe (*) aſſure qu'il a connu à Lowango une Négreſſe qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une caſe de feuillages, car ils cabanent auſſi proprement que les Nègres. Il eſt ſurprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour ſavoir ſi elle avoit conçu des ſuites de ſa débauche: la paſſion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarraſſeroit davantage celui qui en contemplant cet inſtinct, ou cet égarement de l'inſtinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir; ſi l'on ne connoiſſoit le même penchant aux ſinges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'eſt donc pas ici un réſultat de la réflexion que l'Orang ſeul pourroit faire ſur l'imitation & l'analogie de ſa race avec la nôtre; puiſque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, careſſent les femmes avec tendreſſe, les pourſuivent, les perſécutent & repouſſent les hommes d'un geſte acariâtre, & avec tous les ſymptômes de la jalouſie; tandis que que les guenuches ont les femmes en averſion, & briguent les careſſes des hommes.

Cette inclination ſe manifeſte en général dans toute la famille des ſinges Knodalomorphes, ou Anthropomorphes; ſans qu'on en apperçoive la moindre

(*) Cité par Mr de Buffon, dans ſon *Hiſtoire des Animaux, Tome* XIV.

apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phyſique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces conſidérations me portent de plus en plus à croire que la reſſemblance eſt la ſeule cauſe qui abuſe les ſinges, & l'on peut inférer de là que cette ſimilitude eſt infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour ſaiſir une partie des perceptions de leur ame, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte; car il eſt certain que ces ſinges, en conſidérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela ſuppoſe en eux des idées de comparaiſon & un raiſonnement ſupérieur à l'inſtinct machinal qu'on leur accorde: cela ſuppoſe qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui réſulte d'un contour tracé ſans rudeſſe, & avec régularité, fait en eux une impreſſion très-ſenſible, jusqu'au point que des Naturaliſtes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, ſoutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, ſi malheureuſement le choix en étoit à leur diſpoſition. Il eſt certain encore qu'ils ont la ſagacité ſinguliere de diſtinguer le ſexe, de quelque façon qu'il ſe traveſtiſſe, quelque ſoin qu'il apporte à voiler ſon caractere; & une femme qui ſe préſente devant eux en habits d'homme, en eſt ſur le champ reconnue malgré ſon déguiſement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire ſubtilité de leur odorat, dont on croit que

le ſens eſt d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité; car il eſt poſſible enfin qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſurtout dans l'eſpèce qui n'eſt pas cynocéphale, puiſque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des philoſophes prenoient à coeur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pouſſer très-loin; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des ſaltimbanques Moresques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſe, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges: moins mièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des tranſports brusques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots: il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere: plus triſte que grave, plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté & ſa

patrie. Je ſais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat diſent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les obſervateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, ſavent ſe contenir, & ne copient jamais la déteſtable lubricité du Papion.

„J'ai vu, dit Mr de Buffon, l'Orang préſenter „ſa main pour reconduire les gens qui venoient le viſi„ter, ſe promener gravement avec eux, comme de „compagnie: je l'ai vu s'aſſeoir à table, déployer ſa „ſerviette, s'en eſſuyer les levres, ſe ſervir de la cuiller „& de la fourchette pour porter à ſa bouche, verſer „lui-même ſa boiſſon dans un verre, le choquer lors„qu'il en étoit invité, aller prendre une taſſe, une „ſoucoupe, l'apporter ſur la table, y mettre du ſucre, „y verſer du thé, le laiſſer refroidir pour le boire; & „tout cela ſans autre inſtigation que les ſignes ou la „parole de ſon maître, & ſouvent de lui-même. Il „ne faiſoit du mal à perſonne, s'approchoit même avec „circonſpection & comme pour demander des ca„reſſes." (*)

Il eſt plus facile de décrire cette ſinguliere créature que de la définir: ſa ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie prouvent ſans réplique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxieme rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturaliſtes ont diſputé avec

(*) *Hiſtoire naturelle.* Tome XIV. p. 53. in 4to, au Louvre 1766.

aigreur, & ſans ſuccès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage ſur les faits conteſtés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, ſelon qu'ils ſe plient & s'adaptent à leurs ſyſtêmes, ou à leurs préjugés, auſſi dangereux que des ſyſtêmes.

Il ſemble que Mrs Tyſon, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui aſſigne dans ſon enclaſſement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'eſt un intermede, il falloit tout au moins lui conſerver ſa place, & ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de ſauts, ſi elle ne coupe point bruſquement la trame de ſes ouvrages, ſi elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une ſérie & un enchaînement ſenſibles; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des ſinges au genre humain? Eſt-il donc ſi déraiſonnable de ſuppoſer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une diſtance égale, de ſorte qu'en lui l'homme commence, & le ſinge finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organiſé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne penſe pas: ainſi l'intervalle qui le ſépare de notre race, eſt total, immenſe,

(*) *Theodori Klein Quadrupedum diſpoſitio, pag. 36. in 4to: Lipſiæ 1751.*

auſſi grand, auſſi réel qu'il peut être: la conformité de ſa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-deſſus de la nature des bêtes. En un mot, ſi l'on le dépouille de ſon maſque, il ne reſte de lui qu'un ſinge.

Quiconque liroit cette définition ſans être prévenu, s'il eſt poſſible qu'on puiſſe ne point l'être, la trouveroit outrée; car ſi l'Orang-Outang parloit, il ceſſeroit d'être au-deſſous de nous, abdiqueroit ſa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ſes peines à lui diſputer davantage ſon humanité, hormis qu'on ne veuille la diſputer auſſi aux Nègres blancs & noirs; parcequ'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'eſprit, & que des ſcélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres ſcélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majeſté Catholique Charles V, & Sa Majeſté Très-Chrétienne Louis XIII, ſurnommé *le Juſte*. (*)

Mr Rouſſeau ſoutient que ſi les Orangs ne parlent pas, c'eſt qu'ils ont negligé leur organe vocal, & que la parole n'eſt pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des ſolitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ſes ſujets; mais cela n'eſt gueres croyable, ſi l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglements faits ſous ſon regne, pour aſſurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs eſclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on oſe nommer *le Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

muets. (*) Mr Rouſſeau auroit dû faire attention que ces ſauvages étoient ſolitaires, & que la parole exigeant néceſſairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impoſſible & inutile: il auroit dû, pour prouver ſon paradoxe, nous marquer ſur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes aſſemblés au nombre de dix à douze, & deſtitués en même temps du don de ſe faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs beſoins par l'articulation des ſons de la langue. Comme on n'a jamais ſurpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Auſtrales, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'enſuit que le talent de parler eſt auſſi naturel à l'homme réuni avec ſes ſemblables, que le talent de voir & d'entendre eſt naturel à l'homme iſolé, & abandonné, ſoit dans ſa jeuneſſe ſoit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Profeſſeur d'Eloquence, délaiſſé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant ſept à huit ans d'exil & de ſolitude.

Ce n'eſt donc pas raiſonner conſéquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer; car s'ils avoient jamais poſſédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été

(*) Voyez *les notes ſur le Diſcours ſur l'inégalité des conditions, p. 227. Amſterdam 1755.*

impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente enſemble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne penſent pas, ainſi que le veut Mr de Buffon: il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté, ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux: on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous éleve à un degré d'où le créateur n'a pu deſcendre juſqu'aux animaux, qu'en franchiſſant un vuide immenſe; comme ſi l'on devoit compter pour infini l'eſpace qui ſépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, perſécutés par l'infortune & le beſoin depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr Brookes, d'avoir, dans ſon *ſyſtême d'Hiſtoire naturelle*, mis l'hom-

me dans l'ordre des ſinges: je me rends, repondit-il, à la force de vos objections: je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpèce & tantôt à une autre: les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent, ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang: on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité: ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux; parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force déméſurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantées de la docilité de l'éléphant, quelques nations des Indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagerent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, & lui

attribuent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes: tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable reſpect que pour la vache dont ils ont ſanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une abſurdité particuliere ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliſte qui veut enclaſſer avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en ſyſtême, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoiſſances, qui en ont un ſi grand beſoin. Ce n'eſt ni l'utilité reſpective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indiſciplinable de chaque eſpèce qui doivent le décider: il faut qu'il choiſiſſe des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes: il faut qu'il compare les affinités de l'organiſation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches ſon rang & ſes limites. En introduiſant l'homme dans la premiere claſſe, il faut qu'il mette l'Orang au ſecond degré; parcequ'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'induſtrie dans le Caſtor, plus de ſagacité dans l'éléphant; cet enclaſſement, fondé ſur la reſſemblance & l'analogie, n'en ſeroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un inſtinct ſupérieur à celui de l'Orang, puiſqu'aucun n'a des organes d'une ſi grande ſubtilité: auſſi pluſieurs voyageurs aſſurent-ils que quand ces animaux s'aſſemblent, ils défont aiſément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés

par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obſcure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Aſie. Le pouvoir de réſiſter indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles juſqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune eſpèce animale ni végétale: c'eſt la prérogative de l'homme, c'eſt le privilège attaché à ſa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en ſouffrant une dégénération, une défaillance, & une ſorte de métamorphoſe, tant dans ſes facultés phyſiques que morales. Le véritable pays où ſon eſpece a toujours réuſſi & proſpéré, eſt la Zone tempérée ſeptentrionale de notre hémiſphere: c'eſt le ſiége de ſa puiſſance, de ſa grandeur, & de ſa gloire. En avançant vers le Nord, ſes ſens s'engourdiſſent & s'émouſſent: plus ſes fibres & ſes nerfs gagnent de ſolidité & de force, par l'action du froid qui les reſſerre; & plus ſes organes perdent de leur fineſſe; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robuſtes, où tous les eſprits vitaux ſont occupés à mouvoir les reſſorts de la ſtructure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, ſa taille ſe concentre, la belle proportion de ſes membres ſe perd, ſon viſage ſe ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il eſt incapable d'inſtruction. Sous l'Equateur ſon teint ſe hâle, ſe noircit; les traits de ſa phyſionomie défigurée révoltent par leur rudeſſe: le feu du climat abrége le terme de ſes jours, & en augmentant la fougue de ſes paſſions; il rétrécit la ſphere de *ſon ame: il ceſſe de pouvoir* ſe gouverner lui-même,

& ne ſort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'eſclave des eſclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe; ſi l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Aſie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le ſurplus du genre humain n'eſt compoſé que d'individus qui reſſemblent moins à des hommes qu'à des animaux ſauvages: cependant ils occupent ſept à huit fois plus de place ſur le globe que toutes les nations policées enſemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit tranſporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y ſeroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui eſt dans ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance: auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion de Mr Linnéus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'un façon bien différente.

„Le genre humain eſt compoſé, dit-il (*), de „deux ſortes d'hommes; celui *du jour* qui eſt ſage &

(*) *Homo diurnus, ſapiens. Europæanus, Aſiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, ſilveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillâque aureâ. Palpebrae anticè incumbentes cum membranâ nictitante.

„prudent, & celui *de la nuit* qui eſt fou, ſauvage, & „troglodyte; c'eſt l'Orang-Outang de Bontius. Il a „le corps blafard, une fois plus petit que le nôtre: il eſt „couvert d'un poil blanc & friſé; ſes yeux ſont „ronds; ſa prunelle & ſon iris ſont couleur aurore: il „porte ſes paupieres rabattues par devant, ainſi que ſa „*membrane clignotante*, regarde de travers, marche „droit, & quand il eſt debout, les doigts de ſes mains „arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-cinq ans, eſt „aveugle de jour, ſe tient alors coi, & caché dans un „antre: pendant la nuit il voit, ſort, maraude, parle en „ſifflant, penſe, raiſonne, & s'imagine que la terre a „été créée pour lui: il croit qu'il en a été jadis le maî„tre, & qu'il l'envahira une ſeconde fois, quand le „moment de cette étonnante révolution ſera arrivé."

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpece du genre humain, mais au genre même; car ce ne ſeroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée

---

Viſus lateralis, nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die caecutit, latet; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo; cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſſâ factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. Caroli a Linné *Syſtema Naturae.* Tom. I. p. 33. in 8vo. Editio duodecima, reformata. *Holmiae 1766.*

Cette Edition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturn* dans les autres Editions.

(*) Mr Linnéus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réu*nit à l'iris;* & il tire de cette différence un caractere de diſ-

ſous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linnéus a décrit un être de raiſon: en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertiſſant les dénominations reçues, & les termes appellatifs conſacrés dans le langage de la Phyſique & de la Phyſiologie, il a formé & dépeint une chimere riſible. Et ſur quoi fondé? ſur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui eſt la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans le ſtyle des relations, pour diſcerner cette mépriſe inexcuſable, qui n'a pas laiſſé de ſéduire le Naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi longtemps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, ſur lesquels tout l'édifice ſe repoſe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deſſeins produits par M. Linnéus (*) pour former une idée de ſon monſtre nocturne, ſont

parité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyſon, qui a anatomiſé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'exiſte donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

(*) Je parle ici de l'Edition du *Syſtême de la Nature* in fol. avec fig. *à la Haye*, chez Stadtman 1765.

ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui ſe trouve dans les Glanures à eſtampes enluminées, de Mr Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont abſolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre reſſemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang eſt fou, & vouloir prouver par là que c'eſt un homme, c'eſt une idée ſi ſinguliere, ſi originale qu'elle n'a pu tomber dans l'eſprit que d'un profeſſeur d'Upſal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amſterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaiſſées, ni le poil bouclé: ils ne ſiffloient pas, ne parloient pas, ne raiſonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyſon, qui les ont examinés vivants, ſont d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écrivains de vaiſſeaux, qui ſe ſont permis de publier les journaux de leurs voyages, ſans être inſtruits, & ſans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui ſont voiſins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des ſouterrains, mais à l'ombre des arbres, ſans faire la moindre diſpoſition guerriere pour conquérir le globe, puiſqu'ils n'ont point conquis un ſeul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il eſt vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une groſſe troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle

ſa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, diſpoſée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le ſpectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire, ſi le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Aſie de ſon erreur (*), en lui faiſant comprendre que ces créatures, quoique ſemblables à l'homme, étoient infiniment moins inſenſées, moins ſanguinaires, & que ſi l'on les voyoit aſſemblées ſur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-ſix ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, ſous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une iſle de l'Afrique Occidentale; on obſerva dès lors que ces animaux ne tinrent point en raſe campagne contre leurs aggreſſeurs, mais qu'ils ſe ſauverent avec beaucoup de précipitation ſur des rochers, d'où ils ſe défendirent ſi vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui ſe débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs qu'il fut impoſſible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes ſauvages & ve-

(*) *Dicunt eſſe in eâ ſilvâ maximam ingentium cercopitheorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidiſſent ordinibus ſtare inſtructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint eſſe, & in eos tanquam in hoſtes contenderint; a Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ ceſſiſſe. Strabo Lib. XV. Tom. II. pag. 1013.* Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'eſt vraiſemblablement trompé, puiſqu'il n'y a pas de cercopitheques ſi grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes; de ſorte qu'on ne ſe ſeroit pas mépris ſi groſſiérement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

lues, les fit écorcher (*), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les dépoſa dans le temple de Junon: on conſerva ces dépouilles avec tant de ſoin pendant deux ſiécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la priſe de cette ville par les Romains.

Si Mr Linnéus avoit donc interrogé des relations plus véridiques; s'il avoit puiſé dans des ſources moins altérées, & diſtingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, ſans leur attribuer l'incompréhenſible emploi d'*Hommes Nocturnes*. Il eſt contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Phyſique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des eſpèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reſte, il réſulte de l'examen de ces ſentimens oppoſés, & de nos propres obſervations, que les Pongos ou les Orangs, fonciérement différents des ſinges, ſont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produiſoient avec lui, le métif iſſu de cette race croiſée ſeroit à tous égards ce que des yeux philoſo-

(*) „Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus „hirſutæ, quas interpretes noſtri Gorillas vocabant. Nos per„ſequendo virum capere ullum nequivimus; omnes enim per „præcipitia, quæ facilè ſcandebant, & lapides in nos conjiciebant, „evaſerunt. Fœminas tamen cepimus tres, quas, cum mor„dendo & lacerando ab ductoris reniterentur, occidimus, & „pelles eis detractas in Carthaginem retulimus." *Hannonis Periplus: pag. 77. Hagæ 1674*, traduction de Van Berkel. Voyez auſſi le *Commentaire de Mr Bougainville ſur le Periple d'Hannon*, dans le Tome *XXVI des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*.

Ce paſſage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'eſpèce humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des *Orangs* y étoit plus nombreuſe.

phiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées ſur la poſſibilité de cette génération; car ce qu'on rapporte de quelques femmes expoſées ou délaiſſées dans des isles déſertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'eſt qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations ſans nom & ſans autorité. Si l'on connoiſſoit le temps de la geſtation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur eſpèce, l'on ſeroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article; l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons, qui eſt connu.

Les obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'Hiſtoire Naturelle d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'avanture de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi longtemps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoiſſance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique: ils prouvent que l'Orang eſt le ſeul animal qui dans ſon état de liberté, oblige quelque-fois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on

ne ſauroit attribuer uniquement à ſon incontinence; puiſqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il eſt vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maiſons des payſans mal gardées, ſaiſiſſent auſſi quelque-fois les enfants au berceau, les conduiſent à leurs loges & les allaitent avec autant de ſoin & de ſollicitude que leurs propres ourſins. C'eſt à des avantures auſſi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes ſauvages, quadrupedes, muets, & ſolitaires qu'on a trouvés dans les plus vaſtes forêts de l'Europe, ſans ſavoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre ſecours, le moindre ſoulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques: il ſemble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou expoſés dans des bois épais: il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la ſeptieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes: il faut que, par un hazard ſingulier, aucune bête carnaciere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable ſituation; ſans quoi, foibles de corps & deſtitués de génie pour ſuppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà diſputer leur nourriture, & défendre leur exiſtence contre les aſſauts des bêtes féroces, comme on

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, pag. 43.

piés; tel eſt
ier, gravé en
s à un Orang-
mais on y a
ginal, en ve-
L'Orang fe-
: un habile
ginal: le dé-
figure, eſt
., & de toute
it ſoupçon-
étoit pas un
en 1738 a
is; mais la
rouve dans
Hollandaiſe
s du Quojou
e *Syſtême de*

ide.

ride diſent
male aban-
phrodites,
peuple li-
cai, croit
ſurprenant

les ours de la Moſcovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, ſont, au rapport de toutes les perſonnes inſtruites, des fables groſſieres & révoltantes.

On a déjà fait obſerver que les Orangs ſont aujourd'hui peu nombreux, & que cette diſette de l'eſpèce doit être une conſéquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la deſtruction qu'ils ont jadis eſſuyée de la part de l'homme: ce dernier ſentiment eſt d'autant plus probable qu'ils paroiſſent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la ſuperſtition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne ſont que des Orangs, tantôt embellis tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des ſculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs repréſentations: quelque-fois ils font ces animaux cornus, quelque-fois ils retranchent ce caractere, pour leur incruſter dans le front & les joues de groſſes verrues: on en voit de deſſinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc: dans d'autres, l'entrelas de ces

me, qu'à un animal ſauvage: il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exſors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. pag. 313. Amſterdam 1652*

Quoique nous ne doutions ni de l'exiſtence de ce ſauvage, ni d'aucun des caracteres que l'obſervateur lui attribue, il nous ſemble peu vraiſemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû ſaiſir des brebis ſauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis ſauvages dans ſon voiſinage.

traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité; puiſque ſur des vaſes Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*): je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs, repréſentés ſous cette forme: auſſi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la ſuite des temps: ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des ſectaires.

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etrusques.* Tome II, planche XXIII & ſuivantes, in 4to, à Paris 1756.

Le culte des Faunes & des Satyres (*), dans la Grèce & l'Italie, avoit tiré ſon origine de l'Egypte, où l'on adoroit de temps immémorial le (**) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëris, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raiſon pitoyable, & tant d'autres dont parle fort au Long Orus Apollon dans ſes *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichiſme, qui conſtituoit la religion Egyptienne, & qui conſtitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples groſſiers & ſauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ſes prêtres, le

(*) Le mot de *Satyre*, vient, ſelon quelques Erymologiſtes, de *Sathar* qui ſignifie *ſe cacher*, *être honteux*; ce qui ne renferme aucun ſens raiſonnable: il eſt plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui ſignifie un Orang-Outang. Iſaïe dit que quand les ruines de Babylone ſeront remplies de dragons, les *Saguirs viendront y exécuter une danſe en rond*; Mr de Sacy rend ce *Saguir* par le mot Français de *Satyre*. Le même Iſaïe dit, dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'aſſembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons*.

(**) *Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal, a ſubſtitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriſer le mêtre de ſon vers hexamêtre: cependant, en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui repréſentent le ſinge ſacré, il m'a paru que les artiſtes ont quelque-fois employé les caracteres du cercopitheque, & quelque-fois ceux du cynocéphale, c'eſt à dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aiſément *dans pluſieurs antiques* Egyptiens.

premier objet qui frappe vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpèce humaine, préfere les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les anciens introduiſirent dans leur religion des demi-dieux ſi libertins, & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces ſolitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiécles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques; puiſqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Pere de l'Egliſe qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme faſſe dire

de ſi grandes ſottiſes à ſon Satyre, pour ſéduire un Saint qui ſe piquoit d'être plus ſpirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent auſſi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui perſuader que cet animal ſavoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de ſavoir de quel idiome il ſe ſervoit: Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, longtemps queſtionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près ſur le manege de ces interprêtes que le Comte Maurice de Naſſau, qui ſe laiſſa tromper au Bréſil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matieres: les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie: il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Eccléſiaſtique très-éclairé qui ſoutint, juſqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit poſſédé.

Comme on a déjà publié pluſieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint: d'ailleurs les deſſeins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne différent pas eſſentiellement d'avec les eſtampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr Edward, & dans le Tome XIV de Mr de Buffon, de l'édition in 4to. Il ſuffira donc pour l'inſtruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils

doivent rejetter comme des croquis eſtropiés; tel eſt le Satyre de l'*Hiſtoria Animalium* de Gesner, gravé en bois, qui ne reſſemble à rien, & ſurtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le deſſein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup ſouffert. L'Orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original: le défaut le plus eſſentiel qu'il y ait dans cette figure, eſt l'allongement exceſſif de la levre ſupérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait ſoupçonner à bien des perſonnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaiſe figure qu'on en ait, ſe trouve dans l'*Hiſtoire générale* des Voyages de l'Edition Holiandaiſe in 4to. Enfin il faut rejetter les deſſeins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a inſérés dans le *Syſtême de la Nature* de Mr Linnéus *in folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride diſent que cette province de l'Amérique ſeptentrionale abandoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la ſervitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, ſuppoſé comme vrai, ſeroit d'autant plus remarquable, d'autant plus ſurprenant

qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien continent qui par ſa poſition correſpond à peu près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine presque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-ſiecle: il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, *à la vérité*, une différence notable entre la tempéra-

ture du Mogoliſtan & celle de la Floride auſtrale, où l'on ne reſſent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres cauſes actives que celles que nous y appercevons. Au reſte, la ſéchereſſe, ou l'humidité de l'atmoſphere & du ſol, le froid ou le chaud, dont nous connoiſſons mieux les effets ſur les corps organiques, peuvent ſuffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes: les aliments ont auſſi ſur ces corps une influence très-ſenſible; & l'on conçoit aiſément que la ſubſtance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à ſon tour, de la qualité du terrain, de ſes ſels, de ſon expoſition, de ſa latitude, des eaux qui l'arroſent, de ſa culture, qui en purifiant les ſucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliſte tâche de ſaiſir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces cauſes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des reſſorts dont il ne ſoupçonne point la poſſibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il ſuffit de dire qu'on a reconnu, par des obſervations très-anciennes & très-ſûres, que dans quelques contrées, ſituées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties ſexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, ſont plus épanchées que dans les autres pays du monde; auſſi y a-t-on eu recours à l'*Exciſion*, qui ſi l'on vouloit la pratiquer en Europe, ſeroit une opération ſouvent mortelle & toujours périlleuſe; vu que la Circonciſion

des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'Hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement inféconde, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre; de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces merveilles pour le regne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été refuſés ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle (*). La Nature

(*) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpèces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpèces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpèces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particuliere, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particuliere. Il y a donc, ſuivant ce calcul, dans le

a encore accordé ce prétendu avantage à quelques claſſes d'Inſectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les obſervateurs que les ſingulieres propriétés des animaux qui y habitent: les limaçons ont auſſi de doubles organes, & l'uſage qu'ils en font, eſt amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une ſorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditiſme paroiſſent être pouſſés presqu'auſſi loin que dans les végétaux; puisqu'ils produiſent, ſans accouplement, des générations qui en reproduiſent d'autres qui n'ont eu ni peres ni ayeux, ou ſi l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'eſt que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomene; car dans le genre humain &

---

regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à ſexe ſimple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre conſtitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puisqu'ils ſe rapprochent davantage du regne animal, où les eſpèces Hermaphrodites ſont auſſi les plus imparfaites; parcequ'elles ſe rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes: auſſi Mr Linnéus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui ſont également pourvus des deux ſexes.

Il réſulte de ces obſervations combinées, que l'Hermaphroditiſme, loin d'être une faculté ſupérieure d'un être excellemment organiſé, eſt au contraire un très-grand degré d'imperfection puisqu'il ne ſe rencontre que dans les *plantes* & dans les *inſectes* les plus voiſins des plantes.

Si les hommes devenoient tout à coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphoſe ſeroit une dégénération qui, en détruiſant les rapports & les paſſions, éteindroit tous les ſentiments dans tous les cœurs. Sans déſirs, ſans beſoins, ils ſeroient des végétaux: ils ſeroient bien éloignés d'être ce qu'ils ſont, s'ils ne connoiſſoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procul a nobis flectat Fortuna gubernans.

dans toutes les eſpèces vivipares ſans exception, où la puiſſance génératrice a été primitivement diviſée, répartie, & confiée à deux ſujets, il ne peut jamais arriver qu'elle ſe ſimplifie & ſe combine en un ſeul; & c'eſt peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgreſſée depuis que les Phyſiciens obſervent ſa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne ſont que des filles en qui les organes du ſexe, en excédant les bornes ordinaires, ſe ſont trop développés; & cette extenſion, qui ſe manifeſte dès la naiſſance, loin de diſparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive ſouvent dans les garçons dont les marques viriles ſont reſtées cachées juſqu'à l'adoleſcence: ce défaut ſe corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulſe les parties qui doivent naturellement ſaillir: mais elle ne peut comprimer celles qui ſaillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occaſionner des configurations ſi trompeuſes qu'elles copient, pour ainſi dire, les qualités du mâle, il faut obſerver que malgré la diſtance très-réelle des ſexes, la conſtruction des parties ſexuelles ne differe pas tant qu'on ſe l'imagine communément; ce qui eſt très frappant dans les foetus femelles, dont la plûpart portent juſqu'à l'âge de trois mois des ſignes de maſculinité ſi peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*): les Ana-

(*) Ruiſch décrit auſſi un fœtus femelle dont il dit, *fœtum ſequioris ſexus, trium circiter menſium cum dimidio, membrana amnio incluſum, in quo obſervandum, Clitoridem tantæ eſſe*

tomiſtes mêmes s'y laiſſent tromper, dit Mr Ferrien, ſi célebre par les connoiſſances qu'il a acquiſes qu'on l'a conſulté ſur le ſexe ambigu d'un enfant aîné d'une illuſtre famille, dans un Royaume étranger: la fortune & les deſtins de cet individu ont dépendu de cette déciſion, ainſi que le ſort de ſon frere puîné, relativement à la ſucceſſion paternelle.

Ce n'eſt proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere diſtinctif du ſexe; encore préſume-t-on que ce viſcere eſt repréſenté, dans l'homme, par le ſcroton, tout le reſte de l'appareil des vaiſſeaux ſpermatiques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, quil ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a,

magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræſentet. Theſaur. R. VI. p. 38.

Ces faits feroient ſoupçonner que ce n'eſt que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du ſort & du ſexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à ſon gré, un mâle ou une femelle; ſi l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le ſein de l'embryon féminin: ſon ſexe eſt, par conſéquent, déterminé longtemps avant le troiſieme mois. Au reſte, la grandeur du Clitoris ne conſtitue pas ſeule ce que nous nommons un Androgyne: cette partie peut devenir exceſſive, ſans qu'il en réſulte un défaut d'organiſation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oeſtrum Veneris* démeſuré, étoient ſans comparaiſon plus voluptueuſes que les autres; & ils ſuppoſoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades*: on ne connoît pas de fait plus ſingulier par rapport à cette eſpèce de femmes que celui qu'on trouve dans les *Obſervations* de Tulpe. *Lib. III. cap. XXXV. p. 253. Amſterdami, 1652. Ed. nova.*

pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les provinces, & auſſi quelque-fois des juges plus éclairés: on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris eſt prolongé dans les femmes, & plus leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Aſie; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*oeſtrum veneris*, & la végétation de la barbe; puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation: on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le Clitoris croît & ſe roidit avec les années; auſſi quelques matrones font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les cauſes de la correſpon-

dance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces cauſes agiſſent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pouſſe des cornes, n'en gagnent pas: & ſi l'on exécute la caſtration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croiſſance du bois s'arrête tout à coup, ne ſe ramifie point; & l'on voit ſouvent venir en ſa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui reſſemblent à un entrelas de fibres corneuſes (*).

Il faut donc ſuppoſer que dans ces animaux eunuques tout le ſyſtême nerveux ſe relâche, perd ſa cohéſion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arroſé par le ſuc ſéminal ſuffiſamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue

(*) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuſes, permanentes; puiſque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croiſſent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne ſont pas emboités dans l'os du crâne, & dont la ſubſtance eſt toute autre.

Quant à l'Hermaphroditiſme dans les animaux, nous obſerverons, en paſſant, qu'il n'y a aucune eſpèce où il ſoit plus fréquent que dans les vaches, qui ſont très-ſujettes à engendrer des monſtres, ou par ſurabondance, ou par défaut, ou par cohéſion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal conſtituées entraînent la ſtérilité, ſont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les haſes, on en trouve qui ont le clitoris ſi énorme que l'on a longtemps ſoupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'eſt une erreur.

le jeu & l'élaſticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx: & l'ouverture de ce conduit eſt très peu conſidérable dans les coqs, ils perdent presqu'entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites ſont des monſtres, lors même que l'on donne à ce terme la ſignification la plus abſolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur eſpèce dans des parties principales; & l'on dit que c'eſt ſous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, ſelon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monſtres: on ajoute que cette loi, ainſi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on maſſacroit non ſeulement les Androgynes, mais auſſi les enfants nés contrefaits, par une égale injuſtice à l'égard des uns & des autres. On ne ſauroit découvrir les ſources de l'affreux préjugé qui a pu inſpirer à un homme d'égorger ſon ſemblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, ſi l'on ne concevoit que la néceſſité a pu dicter de pareils décrets à des peuples ſauvages qui, ſans agriculture comme ſans induſtrie, avoient peine à ſubſiſter ſur un terrain ingrat, & qui ſe débarraſſoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la reſſource de pouvoir ſe nourrir: ces pratiques de la vie agreſte & de la vieille nature auront été transplantées & conſacrées dans les premieres ſociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faiſant des recherches plus préciſes, je n'ai pu trouver aucune loi expreſſe qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant

les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande ſuperſtition dans les eſprits conſternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du ſort des deux premiers; mais il s'étend fort au long ſur le troiſieme, dénoncé ſous le Conſulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius: on fit venir des Aruſpices Etruſques pour les conſulter ſur les ſignes de cette naiſſance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeſte, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & enſuite le noyer à une grande diſtance de la côte. (*) Ce décret atroce & inſenſé fut mis en exécution: on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui ſéviſſoit contre les Androgynes; puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le Légiſlateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût

(*) *Sinueſſæ natum ambiguo inter marem & fœminam ſexu infantem, quos vulgus (ut pleraque facilìore ad duplicanda verba græco ſermone) Androgynos appellat.....*

Liberatas ſuperſtitione mentes turbavit rurſus nunciatum, Furſinone infantem natum eſſe quadrimo pavem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat. Id verò Aruſpices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere: extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXX. p. 453 & 492. Tom. II. Elſevir. 1634.

pas été du reſſort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Conſuls.

Je ne ſais ſi l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains; mais je ſuis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatiſme que par la loi: car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indiſtinctement tous les monſtres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop ſinguliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (*)

Dans les ſiécles d'ignorance qui ont ſuivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorciſme, avec autant de raiſon que de ſuccès: il eſt vrai que la primitive Egliſe n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils ſont aujourd'hui employés pour la muſique; mais elle a eu raiſon de s'op-

(*) Opmeier dit qu'en creuſant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze ſur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus; & ce ſont ces préceptes, qui peuvent ſe combiner en vingt, que quelques écrivains nomment *le double Décalogue de Romulus*. L'article XV dit, *Monſtruoſos partus quisque, ſine fraude, cædito:* & c'eſt de cette loi qu'il eſt queſtion, & qui ſemble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'article X; *Deos peregrinos præter FAVNVM ne colunto*. Ces deux dernieres ſanctions ſuffiſent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code eſt apocryphe; puiſque le Polythéiſme étoit établi avant le Regne de Numa: & Faune ne ſemble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre *le vulgaire des Dieux*.

poſer de tout ſon pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques paſſages obſcurs de l'Evangile, ne ſe contentoient pas de ſe châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuſe au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce ſont ces ſcélérats mélancoliques à qui l'Hiſtoire Eccléſiaſtique donne le nom d'*Origéniſtes*.

Il ſemble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'averſion pour les Hermaphrodites, ſans qu'on puiſſe en alléguer le motif: en ſuppoſant que ces créatures, prétendues doubles, fuſſent en état de jouir d'elles-mêmes, ſelon la vaine opinion du vulgaire, cela ſuffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la phyſionomie, qui eſt ordinairement peu gracieuſe dans ces êtres mal conſtitués: on ſait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales ſe retrace ſur le viſage, & influe, comme on l'a dit, ſur le reſte de l'économie animale.

On conſerve à Rome une figure de marbre antique, repréſentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique reſtauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & abſolument contraire au coſtume des Romains (*), laiſſe encore entrevoir les ruines d'une belle ſtatue; mais on peut douter qu'elle ait été co-

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette ſtatue ſur une plinthe formée en matelas picqué en carreaux, & a fait paſſer un pan de draperie ſur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la reſtauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties ſexuelles de cet Hermaphrodite ſont peu exprimées, & ſon attitude les cache encore davantage

piée ſur un ſujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne ſi bien réuſſi, ſi parfait dans la Nature. Le ſtatuaire, en voulant produire un compoſé voluptueux, ſi l'on peut parler de la ſorte, aura travaillé d'imagination, en réuniſſant ſous ſon ciſeau des traits empruntés de ce que les deux ſexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des paſſions, offrent de plus animé & de plus ſéduiſant; quoique le bon goût, auſſi ſévere que le génie des Artiſtes eſt hardi, n'autoriſe pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en ſont pas moins des beautés monſtrueuſes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de ſon temps, très recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (*).

D'où l'on peut juger juſqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur; parceque le Deſpotiſme eſt ennemi de toute vertu, & l'eſclavage incapable de tout ſentiment honnête.

— — — — *O pater urbis!*
Unde nefas tantum Latiis paſtoribus? unde
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

Le Comte de Caylus fait mention d'une autre ſtatue antique qui repréſente auſſi un Androgyne; mais elle n'eſt pas ſi célèbre que celle de Rome.

(*) *Gignuntur & utriusque ſexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hiſt. Nat. lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables ayent careſſé des monſtres pour ſatisfaire des goûts bizarres, cela eſt poſſible; mais il ne s'enſuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomiſtes ont ſucceſſivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des ſujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la phyſionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil ſur tout le corps, qui étoit décharné ainſi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naiſſante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de ſeize ans, & très-hideuſe, ſoit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre ſexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer; & elle étoit, malgré la ſurabondance ſuppoſée de ſes organes générateurs, condamnée à la ſtérilité, ne pouvant faire aucun uſage des parties viriles dont elle paroiſſoit pourvue, à cauſe d'un double ligament qui les empêchoit de ſe relever, quoiqu'elles fuſſent d'ailleurs ſuſceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, ſinon que la nuance de ſon teint couleur de ſuie ajoutoit beaucoup à ſa laideur. Plus l'Hermaphroditiſme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il ſe rencontre, doit-il ſembler monſtrueux, & par conſéquent défiguré.

Après cet expoſé, qui peut donner une notion ſatisfaiſante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations diſent que ces perſonnes étoient fort fréquentes: ces relations aſſurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de ſe couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en courſe, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le ſuc du Mays pour la boiſſon des guerriers; qu'on leur faiſoit ſoigner les bleſſés, & tirer les morts de la mélée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur eſclavage qu'on s'en ſervoit, comme on ſe ſert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils beſoins (*).

Nous n'avons jusqu'à préſent parlé de ce phénomene que dans la ſuppoſition qu'il a été bien obſervé; car ſi l'on conſulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuſer les écrivains du ſeizieme ſiécle de s'être trompés ſans réſerve. Il n'eſt pas facile de déméler la vérité au milieu de ces conteſtations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles con-

(*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum ſervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hiſt. Indiæ Occid. Lib. 2 p. 163. Ant. Jaſp. d'Ens.* Ce paſſage a été copié par un grand nombre d'écrivains: l'Abbé Lambert, dans ſon *Hiſtoire de tous les peuples*, parle de l'exiſtence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable: le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que *Dapper* dans ſa *Deſcription du nouveau Monde.*

tradictions auroient pu pouſſer notre patience à bout, ſi, en entreprenant ces Recherches ſur l'Hiſtoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y eſſuyer, & ſi l'on ne s'étoit réſigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les diſcuſſions que des ſentiments ſi oppoſés ſur de mêmes faits exigent néceſſairement de celui qui, après avoir déſeſperé de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité poſſible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louiſiane qui y eſt limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes: ils conviennent que ces perſonnes traveſties ſont réellement eſclaves, qu'elles ne ſe marient jamais, & qu'on leur impoſe tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumeration; mais cette coutume inouïe de déguiſer des hommes & de les tyranniſer eſt, à mon avis, auſſi ſurprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre phyſique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les uſages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, eſt le premier qui ait ouvertement nié l'exiſtence des Androgynes Américains, & il s'eſt permis à cette occaſion le raiſonnement le plus étrange du monde. On ſait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainſi que les ſacrificateurs de Vénus Uranie: or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il eſt très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déeſſe adorée en Phrygie; car après tout la Carie &

la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres: il eſt très-certain encore que ces Aſiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont paſſé, dans la ſuite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'hiſtoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraiſemblable, ou plus abſurde, ou plus ridicule, il ne ſeroit pas poſſible d'y réuſſir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation ſérieuſe; car enfin ces hommes traveſtis ne faiſoient, chez les Floride, aucune fonction ſacerdotale; ils ne ſe méloient ni des Idoles ni des autels, deſſervis uniquement par les *Javas*, qui ſont les véritables prêtres de la Floride; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un ſexe différent du leur, & la Déeſſe de Phrygie leur eſt auſſi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de ſe faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'eſprit que d'un écrivain qui ſans reſpect pour la vérité, & pour la vraiſemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginées. Le

nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été poſſédés de la manie d'aller au delà des mers, pour contraindre qui que ce ſoit à adorer Cybèle.

Charlesvoix, qui n'a pu ſe diſpenſer d'abandonner en partie les opinions de ſon confrere, qu'il oſe nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures; au moins eſt-il difficile de ſe contenter de ce qu'il a écrit à ce ſujet dans ſon ſtyle miſſionnaire. „On voyoit, dit-il, chez les Illinois, des hommes qui n'avoient pas honte de prendre l'habillement des femmes, & de s'aſſujettir à toutes les fonctions propres au ſexe, d'où il s'enſuivoit une corruption inexprimable: on a prétendu que cet uſage venoit de je ne ſais quel principe de religion; mais cette religion avoit, comme bien d'autres, pris ſa naiſſance dans la corruption du coeur; ou ſi l'uſage dont nous parlons, avoit commencé par l'eſprit, il a fini par la chair. Ces efféminés ne ſe marient point, & s'abandonnent aux plus infames paſſions; auſſi ſont-ils ſouverainement mépriſés (*)."

On pourroit répondre à cela qu'il n'eſt pas dans les moeurs des ſauvages de ſe gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite ſeroit même contradictoire chez un peuple civiliſé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on ceſſe de ſe contraindre, que quand on ſecoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit queſtion de cet amour pervers, & de ce déſordre

(*) *Hiſtoire de la nouvelle France.* Tome VI. p. 4.

contre nature que l'Hiſtorien de la Nouvelle France croit pieuſement entrevoir ſous cet uſage, on pourroit répondre encore qu'il ſeroit contradictoire de maltraiter ſi injurieuſement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiſſance; car enfin tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des ſauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoûtremens de femme; ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct; mais il eſt vrai auſſi que le Baron de la Hontan, qui avoit longtemps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlesvoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon Dictionnaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des Androgynes de cette province, & accuſe tous ces ſauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conſéquent, ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt à dire le plus inſoutenable.

La derniere relation tant ſoit peu détaillée que nous ayons de ces pays, eſt un Mémoire de Mr du Mont que nous avons déjà eu occaſion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf-cents lieues ſur les bords du Miſſiſſipi,

ſi n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun ſujet Hermaphrodite, mais un nombre aſſez conſidérable d'hommes vétus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une ſorte de jupe pareille à celle que portent les ſauvageſſes. Mr du Mont ne répond pas que les naturels de la Louiſiane n'abuſent très ſouvent de ces individus traveſtis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des ſerfs attachés à la glebe: ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, ſans ſe faire accompagner par ces hommes poſtiches; pendant qu'ils obligent leurs femmes à ſoigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle ſi pertinemment, s'il a eu aſſez de crédit, ou d'autorité, pour ſe faire montrer les parties ſexuelles de ces êtres incertains, & ſi avec cela les connoiſſances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditiſme? Il auroit dû dire pourquoi on voit, entre les indigenes de la Louiſiane, des hommes qui nés auſſi libres que leurs compatriotes, conſentent néanmoins à paſſer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réſervés au dernier des eſclaves. Il faut avouer que c'eſt un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'exiſtence des Androgynes Américains, on ne ſait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on ſuppoſe que les anciens relateurs ſe ſont trompés, ce qui eſt poſſible, on ne diminue pas ſenſiblement la ſomme du merveilleux; puiſque la cauſe

me que les modernes y ſubſtituent, offre un exemple de la plus grande dépravation, & de la derniere bizarrerie dont le coeur & l'eſprit de l'homme ſoient capables, ou ſuſceptibles.

D'un autre côté, il eſt permis de préſumer que les voyageurs de ce ſiècle ſe ſont trop hâtés d'expliquer, ſelon leurs propres idées, un uſage qu'ils n'avoient obſervé qu'en paſſant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus préciſes: ils ont d'ailleurs varié ſur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Hiſtoriens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louiſiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne deſcription de la Floride, compoſée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troiſieme volume de ſon grand Atlas, il eſt dit que les habitants de cette province attendoient un âge très avancé pour ſe marier. Si cette circonſtance étoit vraie, elle feroit ſoupçonner que l'indéciſion du ſexe y étoit réelle; & ce ſoupçon acquerroit encore plus de force, ſi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr Tenſel, & dont l'auteur aſſure que toutes les filles de la Floride ſe font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoiſſance particuliere de pluſieurs eſpèces d'herbes de la claſſe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent ſur la plaie pour étancher le ſang: cette Circonciſion, exercée ſur les filles, indique ſans doute qu'elles y ſont

ſujettes à quelque excroiſſance; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce défaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle; puiſqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abatardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un ſeul article, deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'oeil ſur la prétendue hiſtoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les écrivains & la tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette république de femmes n'eſt pas une chimere enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Eſpagnols.

„Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour „le nier on alléguoit le défaut de vraiſemblance, & „l'eſpèce d'impoſſibilité morale qu'il y a qu'une pa„reille république de femmes pût s'établir & ſubſiſter, „je n'inſiſterois pas ſur l'exemple des Amazones Aſia„tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puis„que ce que nous en liſons dans les Hiſtoriens an„ciens & modernes, eſt au moins mélé de beaucoup „de fables, & ſujet à conteſtation. Je me contente„rois de faire remarquer que s'il y a pû avoir des

„ Amazones dans le monde, c'eſt en Amérique, où „ la vie errante des femmes, qui ſuivent ſouvent leurs „ maris à la guerre, & qui n'en ſont pas plus heureu„ ſes dans leur domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, „ & leur fournir des occaſions fréquentes de ſe déro„ ber au joug de leurs tyrans, en cherchant à ſe faire „ un établiſſement où elles puſſent vivre dans l'indé„ pendance, & du moins n'être pas réduites à la con„ dition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Une pareil„ le réſolution priſe & exécutée n'auroit rien de plus „ extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive „ tous les jours dans toutes les colonies Européennes „ en Amérique, où il n'eſt que trop ordinaire que des „ eſclaves, maltraités ou mécontents, fuient par troupes „ dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand ils ne trou„ vent pas à qui s'aſſocier, & qu'ils y paſſent ainſi plu„ ſieurs années, & quelquefois toute leur vie dans la „ ſolitude (*)."

Le ſentiment de cet Académicien, qui pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon a interrogé pluſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puiſſe former ſur ce fait tant de doutes raiſonnables, qu'il ſeroit ennuyeux de les propoſer tous. Quand on auroit trouvé un nombre ſuffiſant de femmes mécontentes pour en compoſer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une ſociété en état de ſubſiſter: la difficulté ſeroit de prendre des hommes aſſez

(*) *Voyage de la Riviere des Amazones, p. 169. Paris 1745.*

poltrons pour ſe laiſſer contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chaſſeroient, dès que l'ouvrage de la génération ſeroit achevé: & comme on ne procédoit, ſelon Mr de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones ayent, même pendant leur groſſeſſe, fait une chaſſe d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point ſe préſenter d'eux mêmes chez des femmes qui les haïſſoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faiſoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les maſſacrer au ſortir de la mere, ou enfin de les élever juſqu'à l'âge de cinq à ſix ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela eſt auſſi poſſible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais ſi on veut faire quelque uſage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reſte que des abſurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantiſſent. Il ſeroit contradictoire qu'une femme eût une averſion violente pour les hommes, & qu'elle conſentît à la fois à devenir mere: il ſeroit monſtrueux qu'une mere égorgeât ou expoſât ſes enfants, ſous prétexte que ces enfants ne ſont pas des filles. Eſt-il ſi aiſé après cela de raſſembler vingt à trente mille femmes inſenſées, homicides, & guerrieres? Le caractere du ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, & enfin, ſi l'on veut, le moins méchant, pourroit-il ſe démentir juſqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de ſang froid, des crimes qui ne ſe

commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valeſca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre aſſez conſidérable de femmes dont elle forma une eſpèce de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû ſubſiſter pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir ſe propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établiſſements, faits en dépit de la Nature, s'il eſt vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas diſſipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou deſpotique puiſſe être régi par une femme, on peut douter qu'un état ariſtocratique ſe laiſſeroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'hiſtoire du monde: & il eſt très-ſurprenant que les nations qui ſe ſont tant de fois ſoumiſes, & qui ſe ſoumettent encore à l'empire d'une femme, ne ſe ſoient jamais ſoumiſes au gouvernement de pluſieurs femmes; quoiqu'il paroiſſe abſurde de ſuppoſer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement que dans pluſieurs qui partagent l'autorité, & qui la modèrent. Si dans le premier cas on n'a non ſeulement dégénéré de la liberté, mais même de la ſervitude, il n'étoit pas poſſible aux hommes de s'avilir davantage dans le ſecond: ce n'eſt donc pas le mépris qu'ils ont craint ſous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour *mouvoir* les reſſorts d'une Monarchie, ou d'un Em-

pire deſpotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Ariſtocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, ſi l'on y fait attention, on voit que le plus ſouvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Herodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Juſtin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raiſon réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thaleſtris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie ſolliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte inſipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déſerts & s'y cachent, cela eſt naturel: que ces Nègres déſerteurs conſentent plutôt à reſter toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela eſt encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces eſclaves fugitifs, & des Amazones qui ſe perpétuent pendant pluſieurs ſiècles? Car Mr de la Condamine eſt

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un ſénat de femmes. Le peuple qui avoit ſouffert juſqu'alors, avec une patience preſqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la ſervitude ſous un prince furieux & avare, ne put ſe contenir à la vue de ce Tribunal; il ſe révolta & maſſacra ſon tyran pour avoir abuſé exceſſivement de ſon pouvoir, en confiant les deſtins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été pluſieurs fois gouverné par des Impératrices très-deſpotiques, ſans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

très-porté à penſer que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a perſiſté jusqu'à nos jours, & qu'elle ſubſiſte encore au centre de la Guiane, c'eſt à dire dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conſéquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'eſt que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient ſingulièrement leurs épouſes, & qu'ils avoient rendu leur condition auſſi dure, auſſi malheureuſe qu'elle pouvoit l'être: je conviens après cela, qu'il n'eſt pas impoſſible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la ſervitude, n'ayent pu ſe ſéparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y ſuſtentant de fruits ſauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & ſolitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la queſtion, en donnant à des termes reçus un ſens nouveau; puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, ſinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte ſocial, par des loix & des conſtitutions particulieres, qui ayent propagé leur race & leur empire pendant pluſieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraiſemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur ſource dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans pluſieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans

de petites isles ſituées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones: c'étoient des prêtreſſes ou des Religieuſes, qui, en vivant dans le célibat ſtrictement dit, avoient, par leurs auſtérités réelles & leurs prétendus ſortileges, acquis tant de conſidération & de crédit qu'on venoit les conſulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faiſoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes ſi pareſſeux. On ne ſera pas tenté de former des doutes ſur l'exiſtence de ces Veſtales Américaines, ſi l'on ſe rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de ſon temps, ſur les côtes de France, une isle habitée par des Druideſſes, ou des femmes Gauloiſes qui avoient fait vœu de chaſteté: les Chroniques ſeptentrionales font auſſi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges ſacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (*), parmi les Germains, & en général parmi

(*) Picart, dans ſes *Antiquités du pays de Drenthe & de la Friſe*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtreſſes des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays: ils en ſont ſi fortement perſuadés qu'il n'eſt pas poſſible de les guérir de cette ſuperſtition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux-cents lieues de la Hollande: ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque les Germains paroiſſent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtreſſes que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

tous les Sauvages du monde, qui, par un conſentement univerſel & incomptéhenſible, ont ſuppoſé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui embraſſoient volontairement la vie célibataire, pour ſe dévouer au ſervice des autels: il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes ſe ſont, par ce ſacrifice, attiré encore plus de reſpect que les hommes; leur foibleſſe a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé ſur l'excellence du célibat n'eſt donc qu'une opinion imaginée, au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civiliſés ſans ſavoir pourquoi: car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Eſpagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, ſi c'étoit l'uſage d'exiger la raiſon d'un abus que la Religion autoriſe, que les loix tolerent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Veſtales qui étoient encore à Rome de ſon temps, à qui il fait un crime d'avoir conſervé leur virginité: ſi ce pieux déclamateur avoit pû prévoir alors que la Chrétienté ſeroit un jour ſurchargée de Religieuſes, il ſe ſeroit tû. Cependant les anciens avoient des raiſons fort plauſibles qui ne ſubſiſtent plus: ils admettoient les femmes aux premieres fonctions ſacerdotales; & c'eſt à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence auſſi longtemps qu'elles étoient employées dans la prêtriſe, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & enſuite de ſe marier quand elles en avoient l'inten-

tion (*). Or, comme les Chrétiens du troiſieme ſiècle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des ſecondes fonctions ſacerdotales, en réformant les Diaconeſſes qui ſubſiſtoient encore alors dans l'Egliſe, ils anéantirent, par cette ſanction, toutes les raiſons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monaſtique des filles, qui ſouffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais ſouffert dans les ſérails de l'Orient; & le fanatiſme les fera

(*) Chez les Romains les prêtreſſes des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le ſacerdoce, hormis les Veſtales, qui devoient accomplir le terme preſcrit par les ſtatuts liturgiques de Numa: une fille pouvoit entrer dans le College de Veſta à l'âge de ſept ans, & ſe retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de ſervice, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de ſe marier, comme on peut s'en convaincre en liſant, dans les Poéſies de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer: il eſt aſſez ſurprenant que cet écrivain diſe, dans ſon libelle, que les Ex-Veſtales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une ſeule étincelle du feu de l'amour, que les déſirs & la vieilleſſe avoient éteint dans leur cœur uſé: une Ex-Veſtale qui ſe marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puiſqu'il y a tant de filles qui, ſans avoir été Religieuſes, ne ſe marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de ſe marier, accordée aux Veſtales, eſt ſans doute la cauſe du peu de déſordres éclatants dont leur College a été accuſé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'ordre de Veſta a ſubſiſté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Veſtales punies publiquement pour crime de chaſteté violée au premier chef. On peut juger aprés cela s'il n'eſt pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'auſſi longtemps que duroient les fonctions ſacerdotales. Et nos Religieuſes modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiſcrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

ſouffrir auſſi longtemps que la barbarie des hommes laiſſera ſubſiſter de tels établiſſements; c'eſt aux hommes qu'il faut s'en pendre. Les peuples barbares en témoignant tant de reſpect pour la virginité de leurs Prêtreſſes, ſont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conſéquences juſtes: ils ont ſuppoſé que ceux qui avoient aſſez d'empire ſur eux mêmes pour étouffer leur inſtinct, ſeroient ſans paſſions; & c'eſt dans cette ſuppoſition qu'eſt l'erreur & la ſource du préjugé: c'eſt un ſophiſme de la Superſtition, qu'il ſeroit aujourd'hui inutile de réfuter, puiſque l'expérience de tous les ſiècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne ſont pas ces eſpèces de vierges ſacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eſt poſſible encore que François Orellana, en voulant prendre terre ſur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'oppoſer à ſon débarquement: cet avanturier, de retour en Europe, exagéra ſon hiſtoire qui auroit pû lui arriver par tout; & la Chancellerie Eſpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généraliſſime du fleuve des Amazones, pour le récompenſer de les avoir ſubjuguées au nom de Sa Majeſté Catholique.* Les Hiſtoriens Turcs *auroient bien* plus de raiſon de donner le nom d'Ama-

zones à quelques femmes Italiennes, exceſſivement fanatiques, qui au temps des Croiſades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent priſes par les Sarraſins qui les violerent.

Il reſte à obſerver qu'Orellana eſt le ſeul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées: il n'en a été queſtion ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoiſſances ſur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'eſpace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun veſtige d'une telle République: on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait ſuivant les loix de la Critique hiſtorique, il faudroit encore rejetter l'exiſtence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jéſuite d'Acugna, qui ſans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique ſe coupoient une mamelle; ce qui n'eſt pas plus dangereux, ſelon lui, que de ſe couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'eſt d'aucun poids; quoiqu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour ſignifier des femmes qui n'ont pas de maris; car ſi ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit atteſté des abſurdités ſemblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour ſignifier des ſpectres, des Wampi-

res & des revenants: on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin tranſporta des Montagnes pour faire ſa digeſtion, & que le diable fit en Angleterre la chauſſée des Géants, pour chagriner St George. Si ces Indiens avoient continué leur route juſqu'en Eſpagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler? Le peuple eſt par toute la terre le même; c'eſt un enfant incapable de témoigner, & les Philoſophes ne devroient non plus s'arrêter à ſon témoignage qu'un juge à la dépoſition d'un imbécille.

Les noms impoſés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne ſont rien moins que des autorités hiſtoriques qui prouvent que les perſonnes & les faits auxquels ces noms font alluſion, ſoient des faits & des perſonnes réelles: ce ſeroit un raiſonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immenſe que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puiſqu'elle porte encore, après dix-ſept-ans, le nom de patrimoine de St Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province où il y ait des maiſons d'émeraudes & des montagnes d'or: il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puiſque les Jéſuites & un philoſophe Anglais l'ont cherché. Enfin, ſi l'on admettoit la méthode de *démontrer la nature* des choſes par les noms qu'elles

portent, il faudroit renoncer au ſens commun: il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers; & notre globe deviendroit un ſéjour enchanté, habité par l'illuſion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'Infibulation.

Avant que de décrire quelques uſages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circonciſion, que l'on a auſſi trouvée en Amérique; & cet article nous fournira pluſieurs obſervations relatives à l'Hiſtoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus ſtériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de ſe circoncire, ont en leur faveur la vraiſemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de ſon auteur qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la Circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré

de latitude ſeptentrionale : auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes ſont reſtés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune nation du Nord, & ſi l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voiſins de la Ligne & du Tropique du Cancer ; il faudra convenir que c'eſt là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, ſoit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la ſuite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accor-

dent pas ſur les véritables cauſes qui ont porté les premiers Orientaux à ſe circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce ſujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philoſophie à beaucoup d'abſurdités, aſſure que la Circonciſion favoriſe à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une ſorte de charbon qui naît, ſelon lui, indiſtinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils euſſent négligé de décrire une maladie endémique. Si la Paleſtine ſeule engendroit cette indiſpoſition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Aſie, s'en ſeroient apperçu, comme ils ſe ſont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fauſſe Gonorrhée, qui n'a pas reſpecté les Hébreux circoncis, puiſqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'eſpèce humaine, c'eſt affirmer une erreur, parce qu'on donne un ſens illimité à une propoſition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perſe méridionale, & l'Abyſſinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroiſſement s'y étend auſſi ſur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorſqu'elle eſt la plus exceſſive, pourroit dans quelques ſujets empêcher le libre exercice

de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers, qu'il eſt poſſible que la Circonciſion faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le ſeul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à ſe circoncire, c'eſt qu'ils ont voulu ſe garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & ſous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des inſectes énormes naître, croître, & propager dans les inteſtins, dans le ſang & les ſucs du corps humain, dont il n'y a aucune ſubſtance qui ne puiſſe entretenir & ſuſtenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Légiſlateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-ſeulement recommandées comme un conſeil de ſanté, mais preſcrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté eſt néceſſaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le ſable, dont on ſe ſert au défaut de l'eau, ne ſuffiſent pas pour déraciner & détruire ces ſortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier; & cela eſt d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyſſinie ont combiné la Circonciſion avec le Baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-ſcandaliſés de ce contraſte,

(*) L'on eſt auſſi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organiſation du prépuce eſt ſi vicieuſe qu'ils ne ſauroient engendrer ſi l'on ne leur faiſoit une amputation, ou tout au moins une inciſion.

& vinrent, pleins de zele & de charité, accuſer à Rome les Abyſſins de judaïſer; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils préſenterent au Pontife Latin une confeſſion de foi dans laquelle ils aſſurent qu'ils n'uſent de la Circonciſion que comme d'un remede phyſique, & du Baptême comme d'un remede ſpirituel; & un Evêque d'Abyſſinie qui ſe trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une meſſe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conſéquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui ſe coupent le prépuce.

Il eſt facile de diſtinguer les pays où la Circonciſion eſt indiſpenſable, d'avec ceux où elle eſt inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, ſur les côtes du Golfe Perſique, ſur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie &c, on peut aſſurer qu'elle y ſert à corriger les inconvénients qui réſultent de l'organiſation vicieuſe du prépuce, qui, ſelon les obſervations du Docteur Drake, eſt la partie la plus ſujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par ſurabondance, & par cohéſion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien conſtitués. Quant aux contrées où la Circonciſion peut être réputée comme ſuperflue, ce ſont toutes les provinces de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, où le Mahométiſme l'a introduite, depuis le commencement du ſeptieme ſiècle juſqu'au milieu du dix-

ſeptieme, temps auquel les Turcs ont ceſſé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Perſans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne ſe circonciſoient point: il ſeroit donc abſurde de ſuppoſer que le climat de la Perſe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxes, que cette opération, inconnue & par conſéquent inutile alors, ſeroit devenue néceſſaire maintenant. On peut faire la même obſervation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circonciſion en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du ſol, ni à la conſtitution des Indigenes: c'eſt donc le produit du fanatiſme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eſt à l'aveugle obſtination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Muſulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Proſélytes le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans ſon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inſpiré: en adoptant un uſage établi en Arabie, la penſée ne lui vint point de le preſcrire par une ſanction particuliere de ſon Koran, parcequ'il ne put prévoir alors jusques où ſa ſecte, en devenant religion, s'étendroit un jour: il comptoit que le dernier effort de ſa politique étoit de convertir ou d'aſſaſſiner, avant *ſa mort, tous* les idolâtres de la Péninſule Arabique,

& ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agiſſoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un uſage ſi univerſellement reçu qu'il ne ſouffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui diſputoient ſur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuſe foibleſſe, commune aux peuples barbares & aux nations civiliſées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raiſon d'inſiſter ſur la Circonciſion, qu'ils regardent comme une inſtitution divine, pendant que les Turcs ne l'enviſagent que comme une tradition pieuſe; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on ſe circonciſoit pour des cauſes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit néceſſaire. L'excreſcence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus ſurprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tiſſu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'eſt ſans raiſon que quelques auteurs rejettent ce que les relations diſent de l'excès du prépuce parmi pluſieurs nations de l'Aſie & de l'Afrique; puiſque ces auteurs ſont contraints d'avouer que cette excreſcence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point ſans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne ſauroit produire dans un ſexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; auſſi l'Hiſtoire ne fournit-elle aucune raiſon de croire que

la circonciſion des mâles ſoit un uſage plus récent, plus moderne que l'*Exciſion* des femmes (*), qui ſe fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'aſſurent poſitivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore aſſez pour qu'on puiſſe en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois criſpée, ne recroiſſe plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on ſe contente de la couper. . Cette opération, uniquement inventée pour faire diſparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puiſſe imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; & elle ſe pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrones: les femmes ainſi *exciſes* n'acquièrent d'autre privilege que celui d'oſer entrer dans les Moſquées; d'où elles ſont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence ſinguliere du Mahométiſme, qui les diſpenſe d'aller au ſermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*exciſion*, diſent que de leur temps on coupoit non ſeulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du cli-

(*) Nous nous ſommes ſervis du terme d'*Exciſion* pour ſignifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phraſe de *mulieres judaicè exciſæ*, pour ſignifier des femmes circonciſes à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes proteſtent qu'ils n'ont jamais adopté cet uſage Egyptien: cependant il eſt très-vraiſemblable qu'ils l'ont pratiqué.

toris. Quoique cette partie ſoit ſpongieuſe, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaiſſeaux, il n'en eſt pas moins vrai que l'amputation en eſt périlleuſe, lorsqu'on n'y emploie pas des perſonnes verſées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée: & ce n'eſt qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras: d'ailleurs le retranchement de la partie ſupérieure de l'*Oeſtrum Veneris* ſeroit plutôt une véritable caſtration qu'une ſimple *exciſion*; puisqu'elle détruiroit la ſenſibilité dans l'endroit où elle eſt la plus vive; ce qui me porte à penſer qu'Aeginete & Aetius ont été mal inſtruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils ſemblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle eſt très-ſouvent néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyſſinie, qu'en leur raccourciſſant les Nymphes avec une eſpèce de ciſeaux bien aiguiſés: on ne touche pas au clitoris, & la plaie ſe guérit par le moyen des poudres aſtringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le ſang. Les Abyſſins nomment cette cérémonie *la régéneration de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont eſſuyée, leur paroiſſent avoir quelque foible reſſemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes ſont ſujettes à une callosité qui ſe manifeſte au-deſſus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en faſſe mention: ſi non-obſtant ce ſilence uni-

verſel, les femmes d'Egypte ont ce caractere ſingulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel; & ce tablier, dont on a enſuite exagéré la longueur & la forme, eſt, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & ſelon d'autres, depuis le nombril, juſqu'à la moitié des cuiſſes; & l'on ajoute que les Hottentots ſont, à cauſe de cette défectuoſité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de voyageurs qui en paſſant au Cap de bonne Eſpérance, y ont vu, dans la maiſon de correction, des Hottentotes faire oſtentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piaſtres, pour qu'on ne ſoit pas mieux inſtruit là-deſſus de nos jours. Cet appendice n'eſt ni détaché, ni membraneux, ni auſſi étendu qu'on l'a cru: c'eſt une excreſcence calleuſe, dure, & qui, loin de deſcendre ſur les cuiſſes, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous ſavons d'une perſonne qui a vécu cinquante trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y ſervant de bandages dans leur jeuneſſe, pourroient prévenir cette difformité, ſi elles en avoient la moindre envie: elles ont auſſi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Exciſion*, dont elles auroient bien plus beſoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un teſticule, qu'ils ne ſe ſont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de ſe faire initier dans une confrérie, *mais dans l'idée* de ſe rendre plus légers à la courſe;

& il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un teſticule à dix ans, ſe privoient du reſte de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a abſolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui ſoient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un teſticule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les ſujets en qui cette ſurabondance ſe rencontre, ne ſont pas plus puiſſants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne ſont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Hiſtoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un teſticule dans l'idée que cette eſpèce de caſtration les rendoit plus habiles à la courſe & à la chaſſe; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet uſage, ſont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces ſauvages ſe mutiloient de la ſorte, parcequ'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'eſt pas, puiſque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouſes accouchoient très ſouvent de deux enfants malgré l'ampuration d'un teſticule du pere, ainſi que les Hollandais, établis depuis ſi longtemps à la pointe de l'Afrique, l'ont obſervé pluſieurs fois Pourquoi ſe ſeroient-ils donc opiniâtrés à ſe ſervir d'un remede dont ils connoiſſoient l'inutilité?

Il eſt vrai que, parmi les ſauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, ſe défait quelque-fois de celui qui paroît être le plus infirme: & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroiſſoit le moins bien portant. La mere diſoit qu'il lui étoit impoſſible de porter ſur ſon dos deux enfants à la fois, lorſque la horde alloit en courſe, ou qu'elle changeoit ſimplement de demeure; & le mari, occupé à la chaſſe ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus ſe charger de porter un enfant, de ſorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux réſulte moins du caractere impitoyable des ſauvages que de leur façon de vivre ambulants & diſperſés.

bien: chez eux la raiſon a prévalu, & on peut dire même dans un ſens phyſique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Exciſion*, il reſte à parler de la maniere de circoncire les garçons, qui varie en pluſieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on uſe pour arrêter le ſang & conſolider la plaie: les Muſulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant ſera fidèle à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choiſi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas ſi Henri III n'eût été ſolennellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conſerve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il ſupplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoiſſoit, diſoit-il, le penchant ſecret à ſe faire Muſulman.

S'il eût été poſſible aux Juifs, toujours diſperſés & toujours fanatiques, de conſerver leurs rits primitifs, ſans y faire des innovations eſſentielles, on pourroit encore ſavoir, par leur moyen, de quelle façon on circonciſoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on ſait ſeulement qu'on s'y ſervoit, ainſi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologiſtes modernes nomment *pierre de la*

Circonciſion, & qui eſt quelque-fois d'une ſubſtance argileuſe, & quelque-fois de la nature des Pyrites, comme les haches des ſauvages. Cette coutume d'employer la piérre feroit presque ſoupçonner que la Circonciſion a précédé de longtemps la naiſſance des ſociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circonciſent d'une façon très dégoûtante, & qui ſeroit ſeule en état d'inſpirer de l'horreur pour leurs abſurdités religieuſes: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ſes ongles, & qu'on reſpecte infiniment à cauſe de cette ſainte difformité, commence d'abord par examiner ſi les teſticules ſont réellement préſents dans le Scroton: enſuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme ſi on l'égorgeoit (*). Quand la membrane eſt emportée, le Circonciſeur fait quelques grimaces, applique ſa langue ſur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans ſa bouche, & ſe met à les ſucer de toutes ſes forces & avec beaucoup d'onction, de ſorte qu'il tire de la plaie tout le ſang qui en découle; & il crache ce ſang dans une écuelle: ayant une ſeconde fois déchiré, avec le tranchant de ſes ongles, la peau fine qui reſte autour du gland, il y verſe de la poudre de corail, du ſang de dragon broyé, y applique une compreſſe d'huile roſat, & jette le prépu-

(*) Comme il arrive quelque-fois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à ſon opération, & fait où il peut une petite inciſion d'où doivent découler quelques gouttes de ſang; cela ſuffit pour ſatisfaire à la loi.

ce dans un baquet plein de ſable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciſeurs de l'iſle de Madagaſcar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis ſur la bleſſure; mais la Superſtition a encore ſuggéré une clauſe que les piétiſtes regardent comme indiſpenſable: le Mohel prend ce ſang qu'il a ſucé & rejetté dans un vaſe, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainſi enſanglanté & mutilé croît en vertu & en ſageſſe. Les Turcs circonciſent plus proprement, & quoiqu'ils faſſent l'inciſion un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de ſucer les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Piſon dit que les poudres aſtringentes, compoſées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés inſuffiſants pour étancher le ſang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y ſervent de la réſine Copale, dont ils ont appris l'uſage en Amérique, où pluſieurs de leurs familles paſſerent au commencement du dix-ſeptieme ſiècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Bréſil, conquis par une compagnie de marchands ſur la plus puiſſante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux tranſplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'eſprit, ils auroient pu, dans les immenſes ſolitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jéſuites & des Penſilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémiſphere, ſans ramper dans l'humiliation & la ſervitude. Ce projet étoit

plus praticable ſans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les tréſors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit aſſez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moyſe d'emporter la vaiſſelle des Egyptiens avant que de ſortir de l'Egypte.

La plus ſinguliere obſervation qu'un Phyſicien puiſſe faire ſur la Circonciſion, c'eſt que pendant tant de races ſuivies & circonciſes ſans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne ſe laiſſe pas ſubjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne ſauroient, comme quelques Naturaliſtes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on ſouhaiteroit de leur imprimer (**). Les Chinois ſont

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haie avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyſe, & l'empêcha de conquérir ſa Terre de promiſſion. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la priſon de St Paul à Vienne, où il ſe laiſſa mourir de faim, lorſqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il eſpéroit que les Juifs d'Allemagne ſeroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Meſſie Sabbatai-Zevi qu'on avoit mis au petites-maiſons à Conſtantinople, ſe laiſſerent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent ſept-mille Tomans d'amende.

(**) On pourroit faire la même obſervation, dira-t-on ſur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer

aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraſer les pieds à leurs filles; ſans quoi les femmes Chinoiſes ſeroient capables de marcher, & ne ſe reſſentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée ſur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Aſie mineure, qui ne ſe ſont jamais méſalliés, & qui n'ont jamais omis la Circonciſion, comme ceux de l'Eſpagne & de Portugal l'omettent de nos jours, aſſurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulſion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, ſans que les enfants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainſi le fanatiſme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire diſparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réuſſir, & la Nature a maintenu ſon ouvrage contre les attentats des hommes.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette inciſion, ou ſi la cicatrice en eſt indélébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui hauſſoit ſuivant que l'avidité du Fiſc & l'avarice des princes croiſſoit: enfin, on pouſſa la rigueur juſqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on ſoupçonnoit, à leur phyſionomie Aſiatique, d'être adonnés aux ſuperſtitions de la Paleſtine, pour les convaincre par le ſceau de la Circonciſion (*).

---

que les ongles & les cheveux repouſſent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circonciſion; il n'eſt pas même conſtaté que les nymphes des femmes s'allongent une ſeconde fois, après l'Exciſion.

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on ſoupçonnoit *d'être Juifs ou de judaïſer*, ce qui étoit fort commun, entraî-

Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judæum pondus:* le poids de cette muſeliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circonciſion avoit déjà été employée longtemps avant le premier ſiècle, par quelques Aſiatiques qui ayant embraſſé la loi de Moyſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'eſt à cette vile eſpèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel: & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomi-

na enfin tant d'inconvéniens, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

ſtes s'appercevroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques matelots, qui, ayant refuſé de ſervir plus longtemps ſur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine: & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou; puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir*: il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire; puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une ſeule peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laiſſerent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont

on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine juſqu'au Mexique: & ils citerent, à cette occaſion, un paſſage très peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Eſdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, ſans en demander la permiſſion, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St Laurent, d'où il n'eſt pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre-cents lieues, juſqu'à la Nouvelle Eſpagne; & cela eſt d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant ſingulier pour ſacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant ſingulier pour ſacrifier des enfants: donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui ſe fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puiſqu'il ſuffit de dire que la Circonciſion a eu en Amérique la même origine que dans notre continent: cet uſage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y eſt né d'un beſoin phyſique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faiſoient aux parties génitales des garçons une inciſion d'où découloient quelques gouttes de ſang; & quoique le P. Acoſta ne ſe ſoit pas expliqué fort clairement là-deſſus, il eſt croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu-près comme les accoucheuſes font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y ſuffiſoit peut-être, ſi l'on n'avoit d'autre vûe que de prévenir la naiſſance des Inſectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne ſauroit ſe

diſpenſer de relever ici une faute bien étrange où eſt tombé feu Mr Mallet, qui a inſéré une *Diatribe ſur la Circonciſion* dans le Dictionnaire Encyclopédique, où nous ſavons très-bien que chaque auteur eſt reſponſable de ſes propres articles. Mr Mallet aſſure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles;* & il demande ſérieuſement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a, dans cette aſſertion, une ſurabondance d'erreurs; puiſqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, auſſi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faiſoit ſeulement aux oreilles, ainſi qu'au prépuce, une légere inciſion d'où devoient ſortir quelques gouttes de ſang, comme Herrera & Acoſta le diſent. Si Mr Mallet eût donc daigné conſulter ces deux Hiſtoriens, il ſe ſeroit épargné une abſurdité, & n'eût pas accuſé, ſans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants: il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groſſiere ſi elle avoit appartenu à quelque obſcur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage auſſi reſpectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriſer.

Il eſt vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circonciſion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire: mais Pierre d'Angleria (*), & pluſieurs autres écrivains contem-

(*) Voyez ſon Ouvrage *de inſulis nuper repertis*, & ſes *premieres Décades*.

pornins de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre; & cet usâge ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre Hémisphere; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point: on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

déchauſſer entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciſeloient encore la peau, à peu près comme l'eſt celle des Nègres taillades dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expoſe les motifs de cette bizarrerie; car il eſt certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux ſe circonciſoient: & la peinture que ce moine Eſpagnol fait de cette cérémonie barbare, laiſſe aſſez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du ſeizieme ſiècle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire deſcendre les Américains des

(*) „La Circonciſion, dit-il, cette marque diſtinctive du „peuple que Dieu s'étoit réſervé, quoique pratiquée avec la „variété qu'un long eſpace de temps introduit dans les uſages „& les coutumes, eſt encore en uſage parmi ces nations ido„lâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils la pratiquoient, & „ceux qui vivent dans les bois, circonciſoient leurs enfants le „huitieme jour, ſans en excepter les filles, & cela d'une ma„niere ſi cruelle qu'il en mouroit pluſieurs de l'un & de l'au„tre ſexe. Les différentes nations de Cuiloto, & d'Uru, & des „autres rivieres qui ſe jettent dans l'Apure, avant d'avoir em„braſſé le Chriſtianiſme, pratiquoient cet uſage avec le plus „de cruauté & d'inhumanité, y joignant des bleſſures conſi„dérables aux bras & dans toutes les parties du corps, dont „on voit encore les cicatrices ſur ceux qui vivent aujourd'hui, „& qui deſcendent de ces ſauvages: ils n'exerçoient cette „boucherie ſur leurs enfants que lorsqu'ils avoient atteint „l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils euſſent aſſez de forces „pour ſupporter la perte de ſang qu'occaſionnoient plus de „cent bleſſures qu'ils faiſoient à ces victimes de leur ignorance.

„Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mori„bond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont tout le „corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. Pour que „ces enfants ne ſentiſſent pas l'inſtrument avec lequel on leur „perçoit les chairs, on avoit ſoin de les enivrer; parceque „perſonne n'étoit exempt de cette ſanglante cérémonie."

„Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins cruelles „chez les Indiens Guamos & les Othomacos." *Traduction d'El Orinoco illuſtrado, Tome I. p. 183 & ſuivantes.*

Juifs, voyoient la reſſemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les conſidère ſans prévention, ne ſauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'Agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée: & ſi l'on les a vu ſe répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandiſes de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur ſtérile patrie le ſéjour des villes étrangeres où le luxe & la miſere encourageoient la population des uſuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des Aſtrologues, *on les proſcrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques ſauvages tellement équipés qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier qui eſt l'oppoſé de la Circonciſion.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſere dans les parties génitales des garçons & des filles; & de là eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du pays d'où elle eſt originaire; puiſque l'Hiſtoire nous apprend que cette coûtume eſt venuë de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine: c'eſt à dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à

ſévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Aſie pour ſon malheur.

L'Infibulation des femmes eſt due uniquement à la jalouſie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les paſſions ſont extrêmes, & la raiſon impuiſſante, ont été aſſez inſenſés, aſſez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant ſur leurs ſemblables une violence injurieuſe, qu'on pardonneroit à peine ſi l'on ne l'exerçoit que ſur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils ſubjugueroient auſſi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne conſiſte que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des ſentiments, leur abſurdité a été encore plus impardonnable, puiſqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un bien qu'ils ne connoiſſoient point. La maniere d'infibuler le ſexe eſt encore en vogue de nos jours; & on ſe ſert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but eſt à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille eſt née, on réunit les bords de ſes parties ſexuelles, on les coud enſemble, non avec un fil de lin incombuſtible comme quelques voyageurs le diſent, mais avec un ſimple cordon de ſoie, & on n'y laiſſe d'ouverture

(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent; & c'eſt ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On ſe ſert ordinairement, pour cette opération, d'un inſtrument de cuivre blanc qui a pluſieurs pinces & pluſieurs crochets, qu'on inſere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit ſi ſenſible, doit occaſionner de douleurs aux victimes d'une ſi monſtrueuſe opération, dans laquelle on déteſte à la fois le deſpotiſme & la jalouſie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finiſſent par adhérer naturellement: & vers la ſeconde année, il ne reſte plus qu'une cicatrice difforme: le pere d'un tel enfant poſſede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une inciſion aſſez profonde pour qu'elle puiſſe détruire la réunion faite par la couture.

Cete façon d'infibuler, la plus affreuſe & la plus cruelle, eſt auſſi la moins pratiquée, & il ſemble qu'on l'a inventée plutôt pour s'aſſurer de la virginité des filles que pour ſe garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Aſie & de l'Afrique, on fait paſſer par les extréminés des nymphes oppoſées un anneau, qui dans les filles eſt tellement enchaſſé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciſeaux: on conçoit qu'on ne ſauroit ajuſter ces entraves qu'en y faiſant une ſoudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette ſoudure n'eſt praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique ſur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on ſe ſert dans cette opération, dont l'appareil ſeul inſpireroit de l'horreur, ou de

la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de sérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les princes qui ayent de ces esclaves faits pour en garder d'autres: les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie: elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & cadenacée au-dessus des hanches, par le moyen d'une ferrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenat; & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs: chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons: on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais *ceux qui les* renferment dans des cachots dès qu'elles

ont prononcé ce ſerment, leur ôtent le mérite de la continence: on les tient, par conſéquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis ſi ſolennellement: ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une priſon & parmi des eſclaves. Les Veſtales Romaines jouiſſoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale: ſi on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient ceſſé d'être vierges.

Le Médecin Celſe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faiſoit cette opération pour des raiſons de ſanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvéniens, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneſſe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des déſirs, qui ne précede que trop ſouvent l'âge des forces, & ſurtout dans les grandes

(*) *Infibulare quoque adoleſcentulos interdum valetudinis cauſâ quidam conſuerunt: ejuſque hæc ratio eſt. Cutis, quæ ſuper glandem eſt, extenditur, notaturque utrinque a lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si ſuper glandem notæ revertuntur, nimis apprehenſum eſt, & ultra notavi debet: ſi glans ab his libera eſt, is locus idoneus fibulæ eſt. Tum, quâ notæ ſunt, cutis acu filum ducente tranſuitur, ejuſque fili capita inter ſe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant: ubi hæ confirmatæ ſunt, excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eſt; ſed hoc quidem ſæpius inter ſupervacua quam inter neceſſaria eſt. Corn. Cels. Lib. 7. cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eſt ſurprenant que, dans cette deſcription ſi détaillée, Celſe ne diſe pas un mot de la façon dont on ſoudoit l'anneau après l'avoir mis dans ſa place, ce qui étoit ſans doute le plus difficile dans toute cette opération.

villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'eſpèce humaine. Quoi qu'en diſe Celſe, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des ſpectacles, devoient ſe ſoumettre à la loi qu'on leur impoſoit pour conſerver leur voix, qui ſe perd d'autant plutôt que les mœurs du muſicien ſont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'eſt ce que les Romains nommoient *refibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adopter cette

(*) Juvenal dit dans ſa Satyre contre les femmes,

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus — — — —

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conſerve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites ſtatues de bronze qui repréſentent des muſiciens Romains infibulés: ils ſont remarquables par la grandeur de l'anneau inſéré dans leur prépuce, & par la maigreur exceſſive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paſſent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab. 118. de Mr l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut conſulter ces figures pour ſe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reſte il eſt difficile de ſavoir pourquoi le corps de ces muſiciens bouclés eſt ſi décharné: Mr Winkelman ſoupçonne qu'ils ont pu ſervir de mannequins; ce qui n'eſt pas vraiſemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter iſta ſi draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.

Martial. Lib. IX. Epig. 28.

boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y paſſoit un fil qu'on y laiſſoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la ſuite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Auſſi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque auſſi outrées que les Faquirs & les Bonſes, ſe piquent-ils d'être infibulés avec la plus groſſe boucle qu'un homme puiſſe endurer: on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de ſix pouces de circonférence, & qui peſe au-delà d'un quart de livre: ils conviennent que le fanatiſme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une réſignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour ſupporter ces entraves qui prouvent combien il ſeroit difficile à ces célibataires Aſiatiques de garder leur vœu de chaſteté, s'ils n'avoient ſoin de ſe garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent auſſi de ces muſelieres, & que le peuple juge du degré de leur ſainteté par la grandeur de leur chapelet, & de leur anneau, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que ces miſérables ſont circoncis: ils défont apparemment ces anneaux lorſqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuſe (*): pour mortifier leur chair & leur ſens,

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, ſi Mr Locke, dans ſon *Eſſai philoſophique ſur l'Entendement humain* (Liv. I. p. 28. in 4to Amſterdam 1755.)

ils s'accouplent quelque-fois avec des mules & des ânesſes, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces ſaints de l'honneur qu'il font à ſes bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre eſpèce d'infibulation qui ſe pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faiſoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiaſtes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne ſoient pas exactement

---

ne l'avoit fait avant nous: il cite un paſſage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raiſons que nous ignorons. Il eſt dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarraſin, aſſis entre des monceaux de ſable; il étoit nu comme au ſortir du ſein de ſa mere, & jouiſſoit dans tout le pays de la plus grande réputation: on le regardoit comme un homme *integre, ſaint & divin;* parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais ſimplement avec des ânesſes & des mules.

Ibi (ſcilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus ſanctum unum ſaracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt Mahometiſtis, ut eos, qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur: inſuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus eſt, concumbendi; ex eo concubitu, ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eosque contingere ac ſepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem a Mucrelo noſtro: inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum eſſe hominem ſanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam eſſet, nec puerorum, ſed tantummodo aſellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1. p. 73.

Mr Locke cite ce paſſage pour prouver qu'il n'y a pas de *Morale univerſelle* ni d'idées innées.

d'accord en expliquant un paſſage de Martial où il eſt fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en ſoit ſervi pour infibuler les mâles, & c'eſt cette opération qui a le plus de rapport avec l'uſage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui ſe retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de ſorte que le muſcle érecteur étoit, malgré ſa force, entièrement aſſujetti par ce bridon (**). Cabral ramena, de ſon premier voyage, un Bréſilien ainſi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus gran. de ſurpriſe ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement: ce lien eſt, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent ſe défaire lorſqu'ils quittent l'eau.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit,*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis:
Hunc ego credideram (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, ſuæ:
Dum ludit mediâ, populo ſpectante, palæſtrâ,
Delapſa eſt miſero fibula; verpus erat
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'eſt trompé, lorsqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir néceſſairement un anneau dans le prépuce. La diſcuſſion de ce ſentiment nous intéreſſe très-peu: nous ajouterons ſeulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(**) *Vivi membri ſui fiſtulam in ſe contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem, quando opus eſt ut mejant.* Margrave *Hiſt. Nat. Braſiliæ p. 14.*

Pierre Martyr dit à peu près la même choſe en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'Iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le ſeroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) ſont les ſeuls qui ayent ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſinguliere à ſe voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû ſoumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres ſauvages en ont, ſans recourir à l'infi-

(*) *Deſcription de l'Iſthme Darien.*

bulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la ſupporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'eſt un châtiment; en Aſie c'eſt un ſupplice.

Plus donc on réfléchit ſur les motifs de cet uſage, & plus il ſemble que quelques Américains avoient imaginé cet expedient pour prévenir l'épuiſement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organiſme, en ſe faiſant eux-mêmes avec moins de risque ce que Veſpuce dit que les femmes pratiquoient avec des inſectes vénimeux, opération ſi violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuiſſance & la mort: c'étoit un remede de furieux.

Au reſte, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas beſoin d'une ſi grande retenue; & ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalouſie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas aſſez outrée pour employer ce ſtratagème affreux.

Quoique les Inſulaires de la mer du Sud ſoient une race d'hommes très-diſtincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous diſpenſer, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'isle de Çapul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils paſſent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou eſt fendue & rivée, & la tête en eſt comme une petite couronne: la bleſſure que cette pointe fait aux

enfants ſe guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'aſſurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inſtrumens du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ſerviroit dans la ſuite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la deſcription que le Chevalier Pretty nous en a conſervée, il eſt impoſſible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il eſt vrai que les hommes ſont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

(*) *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales, par Mr le Préſident des Broſſes.* Tome 1. p. 227. in 4to Paris 1756.

Fin de la quatrieme Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux: cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier: on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans: ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup: alors le mal eſt fait: ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité (*).

(*) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili: verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, a quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliae regione & indigenis pag. 14.*

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis.
Virg. Georg. II.

Nous n'avons conſidéré juſqu'à préſent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales: la dégénération avoit atteint leurs ſens & leurs organes: leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémiſphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme ſiècle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire: il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le lecteur a jetté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte juſqu'à préſent, ce Chapitre exige de ſa part la plus grande attention: il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'eſprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent; les Négres brulés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés ſous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philoſophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diverſité des climats, un homme d'une capacité ſupérieure à un autre.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractere de tous les Américains: leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions: aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent, qu'aux impulſions de leur inſtinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur coeur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage où elle les a plongés, ou dans la vie ſauvage dont ils n'ont pas le courage de ſortir. Il y a près de trois ſiècles que l'Amérique eſt découverte; on n'a ceſſé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe: on a eſſayé ſur eux toute eſpèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à ſe faire un nom dans les ſciences, les arts, & les métiers.

Garcilaſſo de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Eſpagnol & d'une Péruvienne: ayant hazardé d'écrire l'hiſtoire de ſon pays, il a produit un *ouvrage ſi indigeſte*, ſi pitoyable, ſi fonciérement mal

raiſonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuſſir (*). Dans la derniere Hiſtoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaſſo, on n'a pas conſervé une phraſe de l'original. Enfin, on peut juger de ſon peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui eſt ſi facile & ſi aiſé, dans tous les pays, à tous ceux qui oſent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il eſt certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compoſer une page dans le ſtyle & dans le goût de ce Garcilaſſo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir ſur ce qu'ils ont dit, & ſur ce qu'ils diront dans la ſuite: ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eſt commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois ſe tenir longtemps la tête entre' les mains, & s'ôter la lumiere pour ſe reſſouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'eſprit, pour ſe rappeller des idées mal imprimées, & presqu'auſſitôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuſes & groſſieres qui circulent dans leurs cerveaux; puiſqu'il eſt démontré que la faculté mémorative peut être reſtituée ou aidée' par des ſternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occaſionnent de conſidérables évacuations de flegmes: les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois auteurs ſont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux: cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier: on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans: ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup: alors le mal eſt fait: ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité (*).

(*) *Pueri illorum ingenio ſint ſatis docili: verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, a quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliae regione & indigenis* pag. 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous *les enfants* des autres nations de l'Amérique.

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant: j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté: or il eſt certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge là: ce période de la vie eſt un inſtant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit eſpéré de la vivacité de l'enfance. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans de certains ſujets, quelques conduits & épaiſſit leurs eſprits vitaux. Auſſi eſt-il prouvé par l'expérience que l'uſage, même immoderé, des femmes n'eſt pas contraire au développement de l'eſprit; tandis que la caſtration faite dans le berceau lui eſt manifeſtement nuiſible, & ne produit que des hommes puſillanimes, indolents, ſans vivacité, & dont l'ame eſt autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere ſéminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du ſang, & de la ſubtilité des fluides qui arroſent les parties intérieures de la tête où ſont les bouts des nerfs & les commencements des idées: dans les impuberes le ſang coule trop impétueuſement, pour que leur eſprit brillant ait de la conſiſtance: dans les vieillards il s'affoiblit à meſure que leur ſang devient froid & ſtagnant (*). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté

(*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute: il ne bat que ſoixante & douze fois, chez les perſonnes en ſanté juſqu'à

jusqu'à la vieilleſſe, qui eſt le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adoleſcence, des humeurs impures & ſuperflues viennent ſe mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'eſprit ſe rétrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains eſt conſtitué ainſi que nous l'avons décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes que nous avons aſſignées, la foibleſſe de l'entendement doit leur être naturelle; ils y ſont condamnés. Cette clarté paſſagere qu'on remarque dans leurs enfans, dure autant que la circulation accélérée de leur ſang, qui en ſe rallentiſſant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeuneſſe.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux inſtructions, l'on ne ſauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abſtraites: ils ont oublié les principes, lorſqu'on veut leur en montrer les conſéquences: dans les Mécaniques, où chaque pièce & chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele; & c'eſt un prodige qu'un naturel du Paraguai ſoit parve-

---

l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue inſenſiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthouſiaſme* n'eſt qu'une accélération du ſang qui ſe porte vers la tête: les ſavants diſent que le ſang leur monte à la tête, lorſqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, ſe frottent le front & les temples avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les médecins condamnent généralement: il vaut mieux reſter coi, & fermer ſes livres. Les bons & les mauvais Poëtes ſont plus ſujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthouſiaſment moins en compoſant.

nu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original; quoiqu'il eût employé pluſieurs années à le peindre. Quelle que ſoit l'exceſſive préſomption qu'ont les barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiſſent ſecrètement la ſupériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, ſous la minorité de Charles IX, on obſerva très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la perſonne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suiſſes, pourvus d'énormes mouſtaches; par une mépriſe bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliſte étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille ſon miniſtre d'état, parce qu'il faiſoit parler ſi noblement les princes dans ſes Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on diſputa, avec beaucoup de chaleur, pour ſavoir ſi l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux ſacrements de l'Egliſe, à cauſe de leur ſtupidité: pluſieurs prêtres s'obſtinerent à les leur refuſer, & cette méthode a prévalu aujourd'hui; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, eſt très-petit en comparaiſon de ceux qu'on exclut: ils ont ſi peu d'eſprit & de mémoire qu'ils manquent d'adreſſe pour ſe confeſſer: le pénitencier eſt obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent ſimplement, oui ou non: d'autres proteſtent qu'ils ne ſe ſouviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils ſont tombés, par

exemple, en adultere; ſans quoi ils perſiſtent à le nier (*).

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zele des miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, ſi je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais ſu comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent régulierement aux égliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des cantiques: quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner la cloche, ſans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiſte; ſi l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme Mr du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane: auſſi, dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à aſſiſter au ſervice divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des égliſes, auſſi longtemps que dure l'office ou le ſermon. On pourroit réfuter, avec raiſon, ce que Mr de Montesquieu rapporte de l'attachement des ſauvages de l'Amérique au Chriſtianiſme: on ne s'attache pas ſincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les myſteres: or les myſteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphyſique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, miſſionnaire de ſon métier.

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa. *l. c.*

Les Jéſuites, qui ſe ſont apperçus de ce dégoût, on pris un chemin qui les a conduits ſûrement à leur but: ils ont changé le culte extérieur en ſpectacles qui divertiſſent les Indiens oiſifs. On fait, au Paraguai, des proceſſions ſi comiques, & où il entre une telle profuſion de petites ſtatues remuées par des cordes, que les ſauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir: tous les actes de dévotion y ſont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne ſauroit mieux comparer qu'à la repréſentation des *Myſteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges ſe donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'eſt jamais mieux apperçu du peu de ſuccès qu'ont eu les miſſions parmi les ſauvages, que quand les Anglais ſe ſont emparés du Canada: on en a interrogé pluſieurs ſur les articles de foi, qui leur étoient abſolument inconnus; quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux ſiècles: d'autres avoient une notion très confuſe de l'hiſtoire du Chriſt, & quand on leur a demandé qui étoit le Chriſt, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que ſa mere étoit Françaiſe; & que *Ponnious Pilatous* avoit été Lieutenant au ſervice de la Grande Bretagne. Mr Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs Catholiques, pour inſpirer de l'averſion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choſes de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus ſi criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au peu

de conception des Américains qu'aux intrigues ſacrileges des miſſionnaires.

On a inſéré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, ſur des matieres de Controverſe: il eſt ſuperflu d'avertir que cette pièce eſt ſuppoſée, & que jamais aucun Canadien n'a eu aſſez d'eſprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il eſt ſurprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, ſe ſoit chargé de le réfuter, & de compoſer un traité ſur la Philoſophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſtituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphyſique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puiſſe compter au-delà de trois (*); & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. . . On ne ſauroit traduire aucun livre, non ſeulement en Algonquin ou en Bréſilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité ſuffiſante de termes propres à énoncer les

(*) „ *Poettarrarouroure* ſignifie, dans la langue des „ Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de „ *trois*; heureuſement pour ceux qui ont à faire à eux, leur „ Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable „ que cela paroiſſe, ce n'eſt pas la ſeule nation Indienne qui „ ſoit dans ce cas. La langue Braſilienne, parlée par des peu„ples moins groſſiers, eſt dans la même diſette, & paſſé le „ nombre *trois*, ils ſont obligés, pour compter, d'emprunter le „ ſecours de la langue Portugaiſe." *Voyage de Mr de la Condamine p. 66 & ſuiv. Paris 1745.*

notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, & prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance: auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles: tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans des logis commodes; ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs ayeux au temps de Chriſtophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caſtors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les ſciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté: en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés; mais la ſtupidité & la

pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendus contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe ſeroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux: s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe ſeroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpèce. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche: les Créoles Portugais, Français, & Anglais ſe tiennent également offenſés, quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt à dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur inſtinct; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque *par les influences* de l'air, de la terre, de l'eau

& des aliments; mais comme ils ont ſu, beaucoup mieux que les animaux, ſe garantir contre la puiſſance immédiate du climat, on n'a pas ſi-tôt reconnu le changement de leur conſtitution & l'affaiſſement de leur ame: cependant, en les comparant enſuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt convaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible, étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européans; & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Bénoît Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis (*).

En reſpectant dans le P. Feyjo un moine ſupérieur aux moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs groſſieres, tant par ſa paſſion de ſe ſinguliſer que par ſon penchant pour le merveilleux; il a écrit pluſieurs Diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui ſuffit, à mon avis, pour faire récuſer ſon témoignage & ſon autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées; car il vaut mieux aſſurer qu'il s'eſt toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu rai-

(*) Voyez le *Diſc. 6. du Tome IV du Theatro Critico.*

ſon, comme a fait le P. Sarmiento, qui eſt venu en vain au ſecours de ſon maître (*): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art: auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parceque leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à ſa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur; il n'en eſt pas moins vrai que les univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles: il n'eſt ſorti de l'Académie de St Marc à Lima aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais livre: cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres univerſités Américaines; quand Mr Godin fut élu profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ſes leçons, & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur

(*) Le P. M. Sarmiento eſt auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo* dont il avoit été le diſciple, il auroit dû ſe reſſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri.*

College de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. On inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance & à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres: ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde: il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les mineraux, le climat, les singularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes: que saurions-nous

ſans Oviédo, Piſon, Margravé, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calin, Browne, & tant d'autres qui pour nous inſtruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix ſurtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple ſur la terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gouvernement juſte & paiſible de leurs Incas. Mais malheu-

reuſement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'eſt qu'une fiction, & un tiſſu de fauſſetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Hiſtoire, qui veut que l'on détruiſe toutes les erreurs ſpécieuſes, qui pourroient devenir des vérités hiſtoriques, ſi l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il eſt dans l'eſprit de l'homme de vanter ce qui n'eſt plus, pour déprimer les temps préſents, & rabaiſſer les établiſſements qui ſubſiſtent, & ceux qui les gouvernent; mais les Eſpagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une ſi haute & ſi fauſſe idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un inſtant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudiſſements de la poſtérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui ſavoient combattre, & des princes ſages & magnanimes qui ſavoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acoſta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puiſqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils mépriſoient trop pour l'apprendre. Garcilaſſo veut nous perſuader qu'il a tiré des inſtructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ſes oncles maternels, Américain d'extraction, & qui ſavoit un peu d'Eſpagnol; c'eſt ſur la foi de cet homme, abſolument inconnu, qu'il a compoſé l'hiſtoire des douze Empereurs du Pérou, dont le prémier ne commença de règner, ſelon lui, qu'en

l'an 1131 de notre ére vulgaire: Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils oſé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais ſu ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie hiſtorique des nations de notre ancien continent eſt encore ténébreuſe longtemps après l'inſtitution des Olympiades, quoique l'invention des lettres ſoit de la plus haute antiquité? Tous les hiſtoriens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome: on a ſu lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa; cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus eſt viſiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été poſſible aux Eſpagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civiliſa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans leſquelles ils faiſoient des noeuds, pour ſe reſſouvenir le ſoir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces inſtruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun ſens moral, ni aucun raiſonnement ſuivi; & de quelque façon qu'on combinât & les noeuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient ſervir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un ſimple événement (*). Je ſais qu'un Italien, nommé San Severo, a ſoutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le ſe-

(*) L'auteur de *Hiſtoire des Incas* donne la deſcription ſuivante des *Quipos*. „Quand les Indiens vouloient faire „ *leurs comptes*, ils prenoient de petites cordes de différentes

cret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diverſement nouées & coloriées; mais il eſt ſûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero ſe l'eſt imaginé; auſſi Garcilaſſo convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorſqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de ſorte que les loix & les ordonnances, s'il eſt vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être appriſes par cœur, par quelques perſonnes qui en conſervoient la mémoire; puiſqu'il n'étoit pas poſſible d'énoncer le contenu d'une ſanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aiſément ſe le figurer, pour peu qu'on ait une idée juſte de ces inſtruments informes. On pourroit mettre ici en queſtion ſi un peuple qui ne ſait ni lire ni écrire, peut être à la fois

„couleurs, & différentes en nombre. Chacune de ces cou„leurs, ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignification. Ces cordons „torts & gros comme de la moyenne ficelle, & longs d'en„viron trois pieds, étoient attachés comme une eſpèce de „frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indi„quoient ce que contenoit chaque filet; comme, par exemple, „l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre „par le rouge. S'ils vouloient déſigner des choſes dont les „couleurs ne ſont pas remarquables, ils les mettoient chacune „ſelon leur rang, commençant depuis les plus hautes juſ„qu'aux moindres. . . . . L'on gardoit toujours l'unité „dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine de „mille &c. Ils paſſent rarement la centaine de mille. . . . . „Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand nombre: „les noeuds de chaque filet & de chaque nombre étoient „égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien les „poſe, quand il veut faire une grande ſupputation."

Il réſulte de cette deſcription fort obſcure, que les *Quipos* ne ſervoient qu'à faire des calculs tels que nous en faiſons avec l'inſtrument de Paſcal.

un peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je ſuis très porté à croire que ſans le ſecours des lettres, des hommes attroupés ne ſauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment conſtitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eſt vrai que les Eſpagnols n'ont pu rien apprendre de poſitif ſur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop ſe fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, ſa ſoeur & ſa femme. Suivant Garcilaſſo (*), ce Manco-Capac entreprit de raſſembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut obſerver à cette occaſion, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune ſociété civile ait été aſſemblée par un ſeul homme, qui ait tout à coup, & comme par preſtige, tiré de la barbarie une multitude de ſauvages; les légiſlateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient ſubſiſté depuis pluſieurs ſiècles avant que d'avoir un Code; & la raiſon nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne ſoit plus ancien que ſon légiſlateur. Les Jéſuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un ſeul endroit quelques Paraguais; & ils ne ſeroient jamais venus à bout d'en compoſer une peuplade ſédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de

(*) *Tome I. p. 17. chap. 1.*

faire enlever de force plus de ſoixante-mille hommes, cantonnés ſur les bords de Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les paſſages pour retourner dans leur patrie, ils ſe virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivaſſent. C'eſt par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'eſt pas encore ſorti de l'enfance; puisque les Jéſuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les ſociétés ont dû ſe former ſucceſſivement d'elles-mêmes: quand il y a eu un aſſez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ſes compatriotes, leur a ſuggéré de ſe conduire ſelon de certaines régles, qui ne ſont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un ſeul homme n'eſt pas en état de procurer la ſubſiſtance à pluſieurs ſauvages cachés dans des bois, il eſt par là même incapable de les réunir en ſociété; puisqu'aucune ſociété ne peut ſubſiſter, ſans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fourniſſe avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiſton ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Bodin ait

peuple d'eſclaves, qui, en rampant ſous un ſceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Eſt-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent ſu mettre des bornes raiſonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Eſt-il probable qu'en combattant ſans ceſſe, ils n'ayent entrepris que des guerres juſtes? Il eſt ſi rare, il eſt ſi difficile que des princes guerriers & deſpotes ſoient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'hiſtoire de l'ancien continent que le ſeul Marc-Aurele qui ait ſu vaincre & regner en philoſophe.

Je rejette non ſeulement, comme un roman inſenſé, le récit que Garcilaſſo nous fait du regne des Incas; mais je ſuis encore porté à croire qu'il n'a pu s'aſſurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac juſqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient regné ſur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que, faute de poſſéder des régiſtres & des mémoires, aucun Eſpagnol n'a pu fixer cette date, ſur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé ſix-cents ans depuis le premier Incas juſqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il eſt indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente ſouverains pendant ce laps de temps; puiſque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilaſſo, qui ne compte que douze rois en *quatre ſiècles:* cependant la vie des hommes n'excé-

doit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne ſauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas: ce qui eſt d'autant plus remarquable que le terrain eſt extrêmement exhauſſé dans ce diſtrict de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito eſt la ville du globe la plus élevée au-deſſus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit eſſuyé, plus tard que notre hémiſphere, une combuſtion générale & d'épouvantables viciſſitudes; puiſque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, reſpectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilaſſo nous repréſente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées: cependant il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'une ſeule bourgade dans cette miſérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour ſa malheureuſe patrie, n'a reſpecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait falſifié pour l'embellir: ſes deſcriptions manquent de vraiſemblance. *Il n'y avoit ſous les Incas*, dit Zarate (*), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cuſco étoit la ſeule.* Si l'on demandoit pourquoi on défére ici au témoignage

(*) *Chapitre IX. p. 44. T. I.*

de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo; c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas: les villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons: tant de ſiéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de forteresſes, avec deux cents hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de ſa plus grande ſplendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens: auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'ancien temple *du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveil-*

ſes qu'en s'extaſiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre: c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe; car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

Mr de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois: & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques voûtes qu'on

veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air: on y étoit ſeulement à l'abri des bêtes féroces, & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannar, en donne un deſſein magnifique; parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par Mrs de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacunga, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent: ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons; ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu *l'eſprit d'imaginer* des fenêtres. Il y a dans ces dé-

alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou longtemps avant cette race d'Indiens abrutis que les Eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents Hiſtoriens du nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre; ſans quoi ils n'auroient point été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Eſpagnols, c'eſt un fait dont on ne peut abſolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces inſtruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la courſe. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fuſſent encore obligés de faire des haches de pierres aiguiſées, & d'armer la pointe de leurs flêches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque ſauvage, habitée par des barbares, c'eſt qu'il n'en eſt reſté aucun monument, aucun débri de quelque importance. Les moines de Cuſco & de Lima ſe ſont

longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'eſpérance d'y déterrer des tréſors & des raretés; mais après bien des recherches, pouſſées auſſi loin que l'avarice a pu les pouſſer, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a ſervi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien ſe figurer qu'ils ne connoiſſoient d'autres richeſſes que le Mays dont ils ſe nourriſſoient, & la laine des petits chameaux Glamas, deſtinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain: s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des ſignes pour les payements & les achats (**). Ignorant à la fois l'uſage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture, ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'enſuit qu'ils devoient être inférieurs, en ſagacité & en induſtrie, aux nations les plus groſſieres de notre continent; & la raiſon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Eſpagnols.

(*) *La pierre de Gallinace* n'eſt autre choſe qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou; elle eſt d'un noir foncé, & reçoit aiſément un beau poli. On croit que la *pierre Obſidienne* de notre continent eſt le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'eſt une eſpece de pyrite blanche, arſénicale, luiſante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue eſt inconnu dans notre continent.

(**) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un ſeul peuple qui eût inventé une monnoie.

J'ai réellement été révolté, en liſant dans Garcilaſſo (*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Univerſité dans la bicoque de Cuſco, où des ignorants titrés, qui ne ſavoient ni lire ni écrire, enſeignoient la Philoſophie à d'autres ignorants qui ne ſavoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enſeigner la Morale ſans le ſecours de l'Alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas aſſez riche en mots ſimples & abſtraits, pour ſervir à expliquer une ſcience abſtraite: & afin d'ôter toute eſpèce de doute à ce ſujet, je citerai un paſſage remarquable du voyage de Mr de la Condamine.

„La langue du Pérou manque de termes, dit-il, „pour exprimer les idées univerſelles, preuve évidente „du peu de progrès qu'ont fait les eſprits de ces peu„ples. *Temps*, *durée*, *eſpace*, *être*, *ſubſtance*, *matiere*, „*corps*, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas „d'équivalent dans leurs langues: non ſeulement les „noms des êtres métaphyſiques, mais ceux des êtres „moraux, ne peuvent ſe rendre chez eux qu'imparfai„tement, & par de longues périphraſes. Il n'y a pas „de mot propre qui réponde exactement à ceux de „*vertu*, *juſtice*, *liberté*, *reconnoiſſance*, *ingratitude* (**)."

Les profeſſeurs, nous dira-t-on, ou les *Amautas* dont parle Garcilaſſo, ſe ſervoient, dans leurs leçons, de la langue ſacrée, inconnue au peuple; mais comment ſait-on qu'il y a eu au Pérou une langue ſacrée? Cela n'eſt pas probable; puiſque l'idiome

(*) *Tome II. p. 139. Chap. XXVII.*
(**) *Voyage à la Riviere des Amazones* p. 54.

vulgaire étoit ſi ſtérile, ſi pauvre en mots, qu'il eût été impoſſible de traduire le jargon ſavant par le jargon populaire. Qu'on accorde, ſi l'on peut, ces contradictions palpables qui ſe heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Univerſité de Cuſco, & des grands hommes qui y enſeignoient les belles-lettres & les ſciences ſublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du ſens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguſes, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-Céſar.

Les métiers ont, dans tout les pays, devancé les ſciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par degrés, & ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond; & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que ſon idiôme s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, & toutes les nuances des ſentiments: or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiècles. En vain le vulgaire des Chronologiſtes veut-il nous perſuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere; la langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odyſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs verſificateurs & de *Troubadours* ont dû précéder, dans l'ordre des temps,

le chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne ſauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers (*).

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terreſtre, & à l'eſpèce humaine, que de ſuivre ſervilement les calculs faux & abſurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'eſt un préjugé que de ſoutenir qu'on eſt uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles: s'il n'y avoit pas eu des Chymiſtes en Europe, au quatorzieme ſiècle, la découverte de la poudre à canon ne ſe ſeroit point faite dans ce ſiècle-là: ſi du temps de Cuſter on n'avoit ſenti le beſoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Cuſter; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bouſſole, pour naviguer en Amérique; il falloit avoir obſervé la propriété de l'Aiman pour conſtruire des bouſſoles; il falloit

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit compoſé un poëme dans la langue des Getes, pendant la ſixieme année de ſon exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico ſcripſi ſermone libellum;
Structaque ſunt noſtris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cæpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier eſſayé de faire des vers dans cette langue, ſon poëme a dû être déteſtable; mais il faut que les Getes n'ayent pas été auſſi barbares qu'il nous les dépeint: il faut même que leur idiome ait été très perfectionné, puiſqu'on y connoiſſoit déjà une eſpece de Proſodie, car il réſulte de l'expreſſion *noſtris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un metre: on y connoiſſoit, par conſéquent, les ſyllabes longues & brèves, ce qui eſt bien ſingulier.

ſavoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu: elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; ſans quoi les ſauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés: cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force: c'eſt là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européans; quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau *Monde a ſi peu été* l'effet du hazard que Chriſtophe

Colomb avoit promis de le découvrir, ſept ans avant la date de ſa premiere navigation en 1492: il employa tout ce temps à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſi-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un moine intriguant & avare, qui confeſſoit le Roi Ferdinand, & la Reine Iſabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une obſervation ſinguliere à ce ſujet. Les Européans ſont les ſeuls qui ayent voyagé en Amérique: les Africains & les Aſiatiques ont été ſi ſtupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainſi que le gallion des Manilles, ont conſtamment refuſé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque choſe, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (*). Que nous nous ſoyons emparé d'une moitié de cette planete, cela eſt étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curioſité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela eſt plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obſcurs écrits de Garcilaſſo convient que ſon auteur, en parlant de l'Aſtronomie des Péruviens, eſt tombé

(*) Les Nègres ne ſont pas une exception à ce que je viens de dire; puiſque c'eſt malgré eux qu'on les entraîne au

dans pluſieurs abſurdités inexcuſables (*); & c'eſt un aveu ſingulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent ſortis de la vie ſauvage, on erigea, ſelon Garcilaſſo, ſeize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cuſco, pour déterminer les points de l'Horizon où le ſoleil ſe leve & ſe couche aux Solſtices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obſcurité des forêts, ne ſauroient conſtruire de ſemblables obſervatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes euſſent été élevées ſous le troiſieme Incas, il s'enſuivroit néceſſairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui eſt contredit par l'expoſition qu'on vient de faire de leurs inſtruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entaſſé quelques pierres aux environs de Cuſco, cela eſt croyable; mais que ces buttes ayent ſervi à faire des obſervations Aſtronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'eſt pas croyable.

Les *Amautas* du Pérou, qui ſe méloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour diſtinguer les planetes d'avec les étoiles: ils ne connoiſſoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractériſtique. Ils étoient perſuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard

nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, ſi l'on leur avoit laiſſé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(*) *P. 39. & ſuiv. T. II.*

devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embraſſa ſi étroitement qu'à force de la ſerrer, & de la baiſer, il lui fit les ſouillures qu'on y voit. Ne ſavoir pas diſtinguer les planètes, ignorer la cauſe des éclipſes, & dire de ſi grandes puérilités ſur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes conſommés dans l'Aſtronomie, ou bien je me trompe. Tous les ſauvages connoiſſent l'étoile polaire & les Pleïades, ils ſavent où eſt le Nord & le Sud; mais cela ne ſuffit point pour aſſurer que ces ſauvages ſont des Aſtronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilaſſo nous en a donc encore impoſé, lorſqu'il a parlé, avec tant d'emphaſe & ſi peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une ſcience qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de ſiècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, ſi elles ne ſont pas prédeſtinées à eſſuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artiſtes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en paſſant, qu'on a exceſſivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cuſco eſt plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne ſous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante-mille hommes: elle ne pouvoit, par conſéquent, contenir qu'environ vingt-mille habitants, au moment qu'elle tomba ſous le joug des Européans, ce qui eſt bien peu de choſe pour la capi-

tale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En ſecond lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Eſpagnols s'égarerent pendant cinq à ſix jours, ſans voir une habitation, ſans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes aſſemblés qu'au combat de Caxamalca: par-tout ailleurs les Indiens ne ſe préſenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées ſur pied, une bataille n'eût pas ſuffi pour diſſiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets ſur le ſuccès de leur entrepriſe: l'unique obſtacle qu'ils eurent à ſurmonter, ce fut la diſette des vivres & des fourrages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puiſqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ſes chevaux & ſes eſclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux-cents hommes, fut à ſon retour tellement perſécuté par la famine qu'il fit tuer ſes chevaux pour ſuſtenter ſes compagnons: on mangea enſuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens: on vendit un chat ſauvage pour vingt écus à un officier mourant: les ſoldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de ſoixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conſéquences; mais qu'une petite troupe d'avanturiers n'ait trouvé ni

vivres, ni beſtiaux, ni aucune reſſource, en faiſant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & deſtituée d'habitants & de cultivateurs: auſſi les Eſpagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de brouſſailles: ils pénétrerent par des forêts & des ſolitudes, & ne virent, ſur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroiſſoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple ſans agriculture eſt un être de raiſon: un pays peut, à l'inſtar du Portugal & de l'Eſpagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants; mais on n'a jamais vu de pays ſans villes, où la population ait été conſidérable. Les Péruviens n'avoient conſtruit d'autre bourgade que celle de Cuſco; d'où j'infère qu'ils ne compoſoient qu'une petite nation diſperſée ſur une ſurface immenſe; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur induſtrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyſe du Gouvernement des Incas*, a lu leur hiſtoire, ſans ſe défier de ſon autenticité: s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé ſon manuſcrit; s'il avoit voulu être raiſonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état deſpotique; & quand il ſeroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de les analyſer, faute de les connoître; & nous ne ſaurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort

de ceux qui les avoient appriſes par coeur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui ſubſiſtent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation ſous les Incas: on dit, par exemple, qu'ils n'épouſoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui ſe proſtituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens ſoumis aux Eſpagnols, ne ſe marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne ſont plus vierges: ils ſe croiroient déshonorés, ſi leurs femmes n'avoient couché avec pluſieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquiſition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils ſe laiſſeroient plutôt couper par morceaux que de conſentir à prendre une femme qu'ils ſoupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne ſauroit conclure autre choſe ſinon qu'un uſage ſi enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué ſous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir conſidéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'oeil ſur le Mexique, dont on a conté autant de fauſſetés & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité eſt que ces deux nations étoient à peu près égales, ſoit qu'on compare leur police, ſoit qu'on examine leurs arts & leurs inſtruments.

(*) Voyez le *Voyage au Pérou, par* Dom Juan & Ulloa.

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter les objets en les deſſinant groſſierement, & ce ſont ces deſſeins informes que les Hiſtoriens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques; mais en cela ils ſe ſont trompés, car la maniere des Mexicains différoit eſſentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des emblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour repréſenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un ſens moral, & il n'y a aucun doute entre les ſavants que la Table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſſées à Rome, ne contiennent des ſentences & des maximes philoſophiques; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des paſſions, & des attitudes caractériſtiques: d'ailleurs manquant abſolument de ſignes fixes pour la repréſentation des êtres moraux & métaphyſiques, leurs peintures ne pouvoient être que très bornées.

Ils ſe ſervoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y deſſiner les choſes dont ils vouloient conſerver le ſouvenir: on trouva chez eux une aſſez grande quantité de ces volumes peints, que les ſoldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriſerent trop pour les emporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier évêque de Mexico, fit, vers le commencement du ſeizieme ſiècle, recueillir tous les tableaux hiſtoriques qu'on put déterrer dans

cette partie de l'Amérique; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments ſinguliers, après les avoir préalablement exorciſés; car il ſoutenoit qu'il falloit bruler les livres de tous les peuples qui ne ſont pas Chrétiens (*). On ne ſauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Muſulman Omar, qui fit conſumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau Monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français; & le manuſcrit Indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un

(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractériſé le génie intolérant du Clergé Romain; mais elle ne ſévit jamais tant qu'au ſixieme & au quinzieme ſiècle. Le Pape Grégoire, ſurnommé ſi injuſtement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Oeuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite; & depuis cette funeſte époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain nous ont fait perdre les Poëſies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brulé les livres, & l'on aſſure que dans la derniere perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat connu ſous le nom de Pfefferkorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jeſuit*.

On accuſe la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de *livres trouvés* au Malabar & aux Indes Orientales, dont les *Miſſionnaires* de la Propagande avoient fait la recherche.

bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidérable, au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglais par Mr Locke (*); & on la publia dans la Collection de Purchas. Mr Thevenot la retraduiſit en Français, la fit imprimer dans ſon grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois ſur des pages *in folio*, qui contiennent trois-cents-ſoixante tableaux détachés & encadrés. Comme je ſais que ces images ont été copiées, avec un ſoin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai conſidérées pluſieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne ſauroit deſſiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obſcur, aucune idée de perſpective, aucune imitation de la Nature; & les objets ſont ſans vérité comme ſans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choſes paſſées & des événements hiſtoriques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'hiſtoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de regner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arri-

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr Locke avec l'auteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*; ce ſont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, ſi je ne me trompe, cet inſtrument de Marine qui porte encore ſon nom.

vée de Fernand Cortez; mais comme il eſt impoſſible de déchiffrer ce livre myſtérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conſeillerois à perſonne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Eſpagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique ſans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais ſu aſſez d'Eſpagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la ſuite chronologique des ſouverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma ſecond du nom, qui regnoit en 1520? On n'eſt pas certain que le manuſcrit Mexicain renferme un ſeul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtreſſes de Montezuma, là où l'on ſuppoſe qu'il eſt queſtion de huit princes qui l'avoient précédé ſur le trône: l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le ſens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen ſans être prévenus, ne ſe convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues ſéculaires* dont Carreri donne ſi hardiment l'explication d'après un profeſſeur Caſtillan, nommé Congara, qui n'a point oſé publier l'ouvrage qu'il avoit promis ſur cette matiere; parce que ſes amis & ſes parents lui ont garanti qu'il abondoit en abſurdités. En conſidérant ces inſtruments qu'on appelle, dans le ſtyle des Relations, des *Roues ſéculaires* du Mexique, il y a *beaucoup d'apparence* que ce n'étoient que des Alma-

nacs, ſemblables à ceux dont on s'eſt ſervi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant déſignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Aſtrologues par des emblèmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque ſiècle, & qu'ils ayent compté les ſiècles par des roues, à qui on faiſoit faire un tour au bout de cinquante ans (*), c'eſt ce que j'ai peine à me perſuader; parce que cet uſage ſuppoſeroit une longue ſuite d'obſervations aſtronomiques, & des connoiſſances fort préciſes pour régler l'année ſolaire, ce qui n'eſt pas compatible avec l'ignorance prodigieuſe où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner ſa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Hiſtoire des huit Rois du Mexique me ſemble auſſi fabuleuſe que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On aſſure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du

(*) On dit que leurs ſiècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient compoſées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année ſolaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en ſociété, c'eſt à dire 130 ans avant l'arrivée des Eſpagnols? peut-on, en ſi peu de temps, trouver l'année ſolaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les ſiècles?

Mexique, d'où elle chaſſa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler: ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, perſiſta dans la barbarie pendant ſix-cents ans, & ne commença à s'humaniſer, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les hiſtoriens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuyent; diſent-ils, ſur les monuments mêmes des Indiens: ils ſe fondent, il eſt vrai, ſur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obſcurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils ſoient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine; puiſque le bon ſens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne ſauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invaſion des Chichimeis? Par quel moyen s'eſt-on aſſuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée? Réellement, on ne diſcerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures ſi témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'euſſent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent-trente ans avant la funeſte apparition des Eſpagnols, cela n'eſt point probable: leurs arts, quelque imparfaits qu'ils

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit: regnatum in Mexicanâ urbe omnino ſub regibus novem, per annos CXXX, poſt DCXIX annos, quàm a Chichimeicis Mexicana terra primùm occupata fuit.* Hiſt. Occident. Indiæ, Lib. I. p. 73.

Cette ſupputation a été adoptée par tous les hiſtoriens qui ont écrit ſur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

fuſſent, annoncent une plus haute antiquité; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui ſuivant une Table Chronologique, découverte par le profeſſeur Congara, ſoutient que les Mexicains s'étoient aſſemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudeſſe extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a ſu prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs inſtruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte ſanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la diſette de leurs loix; rien de tout cela ne caractériſe un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore ſe défier ici des Auteurs Eſpagnols, d'autant plus ſuſpects qu'ils ſont en contradiction avec eux mêmes. Antonio Solis, dans ſon *Hiſtoria de la Conquiſta de la America ſeptentrional, conocida por el nombre de Nueva Eſpanna* (*), n'a tâché que de briller par l'éclat des penſées & des images gigantesqués, & la pompe de la narration; il y a indignement ſacrifié la vérité de l'Hiſtoire aux vains agréments d'un ſtyle ampoulé: il oſe nous dire qu'il y avoit deux-mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un uſurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin: auſſi Gomara,

(*) On en a une traduction Françaiſe par Mr Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Hiſtoire de Solis ne pouvoit plaire ſi on ne la réduiſoit à la moitié de l'original Eſpagnol; & d'un énorme *in Folio* il a fait deux petits volumes, dont la lecture eſt ſupportable.

moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité: or, depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux-mille égliſes.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange: auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'hôtel qui y ſubſiſte encore; ce qui doit nous désabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques auteurs, ſoixante & dix-mille maiſons ſous le regne de Montezuma ſecond; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois-cents-cinquante-mille habitants; tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante-mille ames, y compris vingt-mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par les Eſpagnols à de miſérables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus *depuis longtemps.*

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ſes états, décele la foibleſſe de ces états mêmes: je conviens que l'Artillerie étoit un inſtrument deſtructeur & tout-puiſſant qui devoit néceſſairement dompter les Mexicains; mais ſi ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répète ſi ſouvent, ils ſe ſeroient mis à l'abri de la mouſqueterie, & les ſix mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un inſtant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il eſt avéré, par le témoignage de tous les hiſtoriens, que les Eſpagnols ſont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico ſans faire une ſeule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raiſonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre: du reſte, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquiſe en renverſant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renverſée avec la même facilité. On a compoſé ſur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'au-

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, eſt monſtrueux par là même qu'il eſt en proſe: cette invention des modernes eſt ſi bizarre qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ait été adoptée par un homme ſenſé. Au reſte tous les poëtes qui ont choiſi leur ſujet dans l'Hiſtoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun ſuccès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr Piron, le *Poëme de Jumonville*, & l'*Araucana* de Alonzo n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'oeuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du ſujet qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr Piron a employé toutes les reſſources de ſon génie pour faire de ſon Fer-

cun ſuccès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe maſſacrer des ſauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le coeur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture: mais je ſuis perſuadé que les Péruviens y ſeroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique: ou ils ont deſſiné les objets; ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la langue

nand Cortez une bonne pièce de Théâtre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

Allemande, où les Lettres ſont nommées *Buchſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtre: leurs livres ſont nommés *Bücher*, comme qui diroit un aſſemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigene du Nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux qui par leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler: leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées: ils abandonnerent enſuite cette

(*) *Literas Runicas faxis, erique inſcripſerunt, & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucupariâ:* Rönne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen ſinum a Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt: propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confeſtim ſuccum ad cujuſvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens: auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpèce, reconnus pour authentiques, ſont du troiſieme ſiècle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, & d'autres dont on vante mal à propos la veruſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens Français, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a réſulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & de Hiéroglyphes, eſt abſolument unique dans ſon eſpèce. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi; il y a toute apparence qu'ils ſeroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils uſent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épiſtolaire ou Alphabétique, à peu près ſemblable au nôtre; mais il ne s'enſuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques ſavants l'ont prétendu: il eſt plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple; puiſqu'ils n'ont commencé à s'en ſervir que fort tard, & peut-être pas avant l'invaſion de Smerdis.

Il eſt du reſſort de la philoſophie de l'Hiſtoire de marquer par quels degrés l'eſprit humain s'eſt élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces diſcuſſions, quoique relatives à mon ſujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me ſuis propoſé de m'arrêter, comptant d'avoir ſatisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout ſon jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'eſt il pas ſurprenant qu'on n'ait trouvé ſur une moitié de ce globe que des hommes ſans barbe, *ſans eſprit*, atteints du mal vénérien, & tellement dé-

chus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indiſciplinables, ce qui eſt le complément de la ſtupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie ſauvage, prouve qu'ils haïſſent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les paſſions les plus intempérées, peuvent ſeules élever l'homme au-deſſus de l'animal: il faut lui ôter une partie de ſa liberté pour ennoblir ſon être, & cultiver ſon génie; & ſans cette culture il n'eſt rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on aſſujettit, donne des fruits délicieux: le ſauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui ſeul; ſes productions ſont ou nuiſibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme ſauvage vit ainſi, uniquement pour lui-même: il n'aide perſonne, & perſonne ne l'aide: aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de ſon ſemblable: il eſt ſeul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaiſant, charitable, & généreux: On ne ſauroit imaginer un plus grand aviliſſement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penſer pour ſoi, ou pour ſes maîtres. Il eſt triſte que cet état ſoit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre humain; car la portion d'hommes qui vit ſous des loix tant ſoit peu équitables, eſt plus petite qu'on ne le penſe. L'Amérique & l'Afrique ne ſont presque peuplées que de ſauvages: le deſpotiſme a accablé & accable l'Aſie, & pénetre par mille endroits dans l'Europe, qui ſemble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philoſo-

phes élèvent de toute part leurs voix contre le deſpotiſme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs ſujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme ſi l'on pouvoit règner ſur ceux dont on n'eſt pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de diſtance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reſte, l'abrutiſſement où l'on a ſurpris les habitants de l'Amérique, il eſt certain qu'on n'auroit pas dû les maſſacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des myſteres incompréhenſibles. Au contraire, leur extrême foibleſſe auroit dû exciter la plus grande compaſſion dans l'ame de leurs conquérants, ſi ces conquérants avoient eu une ame. Le ſang Indien que les Eſpagnols ont verſé avec profuſion, crie encore vengeance, & auroit été vengé ſans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le ſentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne ſe mêlent jamais des hommes, ſinon pour les châtier, *non eſſe curæ deis ſecuritatem noſtram, eſſe ultionem.*

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuſe & inconnue qu'on a nommée le nouveau

Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & ſingulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raiſon.

L'examen de ces uſages ſi ſemblables dans des climats ſi différents, & entre des nations qui ne ſe connoiſſoient pas, prouve que l'homme eſt comme prédeſtiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des abſurdités qui, malgré la reſſemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes ſur les autres: parce que la ſuperſtition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ſes ſemblables, l'ignorance de ſes devoirs, & toutes les paſſions & tous les vices ont dû néceſſairement produire les mêmes effets, & par conſéquent les mêmes déſordres dans des ſociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je ſais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des moeurs des peuples ou mal policés, ou entierement ſauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulſions particulieres, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égarements de quelques individus pour des uſages conſtants & conſtamment reçus: on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infidèles ont ſéduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la ſingularité des faits expoſés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'aſſurer d'avance de la bonne foi des obſervateurs, & ils ont raiſonné, ou déraiſonné, à pure perte ſur des rapports démentis par des relations plus ſinceres, écrites avec plus de bon ſens, dans des temps poſtérieurs, par des témoins ou moins enthouſiaſtes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche ſi juſtement mérité, je ne ferai l'expoſition que des coutumes bizarres, bien avérées, & ſur leſquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter ſans introduire dans l'Hiſtoire un Scepticiſme abſurde, qui entraîneroit en ſens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puiſqu'il eſt également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'uſage ſanguinaire & inſenſé d'enſevelir des perſonnes vivantes avec les morts. On ſait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules Céſar, & que les colonies ſi multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées: on ſait qu'elle ſubſiſte encore dans quelques cantons de l'Aſie méridionale, ſur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples ſi éloignés les uns des autres, & ſéparés par tant de barrieres inſurmontables, qu'on ne ſauroit raiſonnablement ſuppoſer qu'ils *ayent eu quelque* correſpondance; puiſqu'ils diffé-

roient par tant d'endroits, & ne ſe reſſembloient, pour ainſi dire, que par cette ſeule atrocité.

Quoiqu'il ſoit poſſible que ce n'eſt pas une ſeule & une même cauſe qui a enfanté un cérémonial ſi cruel chez les diverſes nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur ſingulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de ſe faire ſervir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les eſclaves ſur le tombeau de leurs maîtres, les femmes ſur le corps mort de leurs époux. Auſſi en liſant l'Hiſtoire, obſerve-t-on que c'eſt principalement aux funérailles des Rois & des ſouverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des ſeigneurs, & jamais avec celui des perſonnes d'une condition ſervile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr Roemer dans ſa relation de 1764, on inhuma avec lui trois-cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'eſclaves, à qui on briſa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement conſidéré la conſtruction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont ſoupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à reſter toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs ſouverains, dans des chambres murées où on leur faiſoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenſes Mauſolées. Cependant on ne pratiquoit rien de ſemblable dans

toute l'Egypte à la mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorsqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (*) de ſe jetter ſur le bucher où l'on brule leurs maris; mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnemens: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid: c'eſt comme ſi l'on bruloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe; & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher en-

(*) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe bruler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un far-*deau pour l'état*, qui devroit leur ſervir de pere.

core avec ſa maîtreſſe dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'eſpérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le ſyſteme des anciens Brachmanes & des Bramines modernes: entêtés juſqu'à la fureur de la Metempſycoſe, cette hypotheſe favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'eſt pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui reſpire ſur la terre: tandis qu'ils exigent que les femmes ſoient brulées ſolennellement aux obſeques de leurs maris, & en craignant de bleſſer un inſecte, ils font eſſuyer à leurs ſemblables le plus affreux des ſupplices: On ne ſauroit imaginer une plus grande diſcordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouſes dans l'autre monde; puiſqu'ils ſoutiennent que les ames voyagent & paſſent, ſans relâche & ſans repos, d'un corps dans un autre au moment de la deſtruction de l'être animé; de ſorte que l'ame du mari pourroit entrer, ſelon eux, dans l'embryon d'une ſouris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainſi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conſéquents dans leurs principes, ſont les ſeuls Aſiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs & aux Rajas Mahometans, pour avoir la permiſſion de commettre de temps en temps de ſemblables parricides; & il leur en coûte fort cher

pour trangreſſer le précepte poſitif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, ſi les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr Fréret, que ſes confreres avoient ſoutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de ſemblables ſacrifices, diſoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expoſe dans Céſar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le ſeul exemple des Indiens auroit dû les déſabuſer; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les ſyſtêmes Théologiques peuvent être en oppoſition avec les pratiques & les uſages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconſéquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatiſme a quelque-fois tellement ſubjugué la raiſon & la nature qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées ſe bruler volontairement; mais ces ſuicides ſont rares, & il eſt certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher; & elles échapperoient en effet, ſi les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*).

(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, juſqu'à Agra & Delhy, on les fait aſſeoir dans une hutte de Bambous *& de roſeaux ſecs*, où on applique le feu au dehors. Dans le

Lorsqu'on lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miſérables victimes de la mode & de la ſuperſtition un breuvage qui en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſinguliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

Bengale la veuve dévouée ſe tient accroupie ſur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de ſon mari pour le mettre ſur ſon giron: ceux qui ont des lettres ou des préſents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un diſtrict de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande foſſe de la profondeur de dix pieds; quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduiſent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant ſur le bord du foſſé. C'eſt la mode de jetter dans ces buchers funebres pluſieurs vaſes remplis d'huile & de réſine: mais on ne ſauroit dire ſi cela contribue à abréger ou à augmenter le ſupplice: les muſiciens, qui ſavent leur métier, ont ſoin de faire un ſi grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque aſſiſtant a la charité de leur jetter un panier de ſable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3. T. II. à la Haye 1718.* Conſultez auſſi les *Lettres de Bernier.*

(*) Le ſafran, ainſi que les étamines & les ſtigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuſe, eſt un poiſon pris à une certaine doſe, & on prétend que c'eſt de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulſif, il commence par aſſoupir & à produire des rêves divertiſſants, qui finiſ-

On ſaiſit l'inſtant où l'ivreſſe commence, pour jetter les femmes ſur le bucher; & c'eſt à ce ſtratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que diſent quelques relations des ſignes de joie & d'allégreſſe qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps ayant l'exécution, & à l'aſpect des flammes qui vont les dévorer. Il eſt réellement étonnant que les Américains Septentrionaux ayent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux eſclaves qu'on ſacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écraſées & réduites en pâte, dont ils forment de groſſes boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir; on leur fait boire enſuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet; parce que l'âcreté de l'huile & du ſel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'eſtomac, & occaſionne des convulſions qui troublent les eſprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réuſſir à ſurmonter la Nature par force, ils l'ont ſurmontée par artifice.

Au ſeizieme ſiècle, il s'éleva une diſpute entre le métif Garcilaſſo, & les autres auteurs Eſpagnols qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou; ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faiſoit mourir par

---

ſent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des perſonnes qui s'étoient par mégarde endormies ſur des ballots remplis de ſafran; ce qui prouve qu'il tue par ſes *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par ſa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres cloſes, ont ſouvent occaſionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchoient.

force un grand cortège de domeſtiques & de concubines, qui devoient aller ſervir leur défunt maître dans les eſpaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilaſſo au contraire ſoutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient ſe préſenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit ſouvent obligé d'en renvoyer pluſieurs qui excédoient le nombre préſcrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majeſté. Si l'on ſe rappelle juſqu'à quel point les Péruviens modernes mépriſent la vie, on ne ſauroit nier que le ſentiment de Garcilaſſo ne ſoit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la perſuaſion plus ou moins grande de la part de ceux qui ſe dévouent: s'ils croient fermement, & juſqu'à l'enthuſiaſme, qu'ils reſſuſciteront ſur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de conſtance que ces hommes obſcurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeuſement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit ſauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir inſulté les ſtatues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il eſt ſûr qu'ils ſe ſervent du tabac, comme on l'a obſervé en 1725, chez les Natchez de la Louiſiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand maſſacre aux obſéques de ce barbare: on ne tua pas moins de trente

perſonnes des deux ſexes, ſans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi paſſoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où repoſoit le corps du Cacique. Deux de ſes femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ſes domeſtiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (*).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuſes & folles, on fit aſſeoir tous les condamnés ſur des nattes étendues par terre; on leur ſervit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poiſon produiſit ſes premiers effets, l'aſſemblée ſe mit à danſer & à faire le cri de mort d'un façon ſi bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs: on enveloppa enſuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, ſur laquelle on paſſa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes ſoutinrent ce lacet pour l'empêcher de gliſſer, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainſi, en un inſtant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales: on enterra leurs corps à côté de la foſſe où on jetta celui du Cacique.

Mr le Page prétend que ſi les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le car-

(*) Voyez *l'Hiſtoire de la Louiſiane par Mr le Page du Prats. Tome III, p. 57.* On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont ſur la Louiſiane p. 237. & *ſuivantes.*

nage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faiſoient dans des circonſtances ſemblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze perſonnes pour ſes plaiſirs & ſon ſervice dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la ſuite des Incas & des prédéceſſeurs de Montezuma qui commandoient à pluſieurs peuples dans de grandes contrées, ſoumiſes au pouvoir d'un ſeul deſpote. A St Domingue, on pratiquoit auſſi cette barbarie à l'enterrement des princes & des ſeigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées ſous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puiſſe produire un grand mal: la flatteuſe eſpérance d'une vie à venir, qui auroit dû conſoler l'humanité, a été la ſource d'une infinité de crimes & des meurtres ſolennels, qui ſont & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Hiſtoire du genre humain. Ce n'eſt pas le ſyſteme de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus ſi coupables, mais le dogme de la réſurrection des corps. Il eſt facile de ſe figurer comment des hommes groſſiers & matériels ont raiſonné ſur ce principe une fois admis comme inconteſtable. Si nous reſſuſcitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes ſens: ſi nous devons avoir les mêmes organes, il s'enſuit que nous éprouverons les mêmes ſenſations & les mêmes beſoins: il n'eſt donc pas abſurde qu'un mari accoutumé d'être careſſé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, ſe faſſent ac-

compagner dans l'autre par leurs femmes & leurs eſclaves.

Il faut qu'on ait raiſonné de la ſorte; puiſqu'on a agi conformément aux conſéquences de ce Sophiſme. Obſervons toute fois qu'un Miſſionnaire de la Propagande, hériſſé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louiſiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des eſclaves vivants à ſes obſeques. Le ſauvage diroit au prêtre: je ſuis dans la ferme perſuaſion d'une vie à venir: ſi tu veux me retirer de ce ſyſtème, il faut que tu me prouves que je ne reſſuſciterai pas en corps & en ame: il faut que tu me prouves encore qu'il eſt impoſſible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puiſſe le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puiſſance de Dieu. Si la mort n'eſt qu'un paſſage bruſque à une ſeconde exiſtence; il eſt ſûr qu'elle ne ſauroit m'ôter le droit que j'ai ſur mes eſclaves; puiſque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce diſcours, quel qu'il ſoit, embarraſſeroit ſans doute, le Catéchiſte: mais un Philoſophe qui rencontreroit cet Indien raiſonneur, lui diroit. *Rien ne t'autoriſe à ſuppoſer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton ſyſteme eſt incertain: le crime que tu veux commettre ne l'eſt point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes ſoient égorgés pour te faire plaiſir, & qu'ils prévoient en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué?*

Si tu n'as jamais douté de la toute-puiſſance de l'Etre ſuprême, tu n'as aucune raiſon pour douter de ſa juſtice qui ne ſauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes ſujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu ceſſes de vivre. L'empire que tu as exercé ſur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort ſur le plus foible. Tu blaſphêmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu: tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétends régler les inſtants de la mort de tes ſemblables. Ce n'eſt pas toi qui les animes; ce n'eſt donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puisqu'ils ſont les fils de ton pere. Parceque tu crois la réſurrection des corps, tu veux maſſacrer tes freres! Inſenſé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis; cette abſurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Penſe ce que tu veux d'une vie à venir; mais ne ſouille pas tes mains d'un ſang innocent. Meurs en paix, laiſſe y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponſe vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ſes eſclaves vivants: mais dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des perſonnes ſenſées qui ayent employé ces raiſons, ou des raiſons ſemblables, pour diſſuader aux femmes de s'y bruler? Si l'on s'y eſt ſervi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent

produit aucun effet ſenſible; puiſque la coutume en a triomphé. Oui, il eſt poſſible que la Philoſophie n'a jamais pu faire entendre ſa voix aux Indes, à cauſe de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves ſacrifiées: ils s'approprient leurs colliers, leurs braſſelets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher eſt éteint.

Si le Clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé*; il n'en feroit pas: on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne ſeroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique que les Hiſtoriens ne le ſoupçonnent: vû qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenciles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumieres, & des pièces de monnoie, pour le ſervice des Manes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents ſyſtemes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce ſeroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la Réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun régle-

ment concernant les enterrements & la ſépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, ſi eſſentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on deſcend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuiſſes de lievre. Les Ecritures Hébraïques diſent dans un autre endroit, que Jacob & Joſeph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été ſalés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les enſevelirent de la ſorte, adhéroient au dogme des Egyptiens ſur la Réſurrection; & il eſt très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours perſiſté dans cette opinion; ſans quoi ils n'auroient pas importé dans la Paleſtine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la ſuite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'aſſure le Rabbin Jacob dans ſon *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (**) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le ſépulcre des particuliers; puisque Flavien Joſephe rap-

(*) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laiſſer les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant ſoixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Geneſe qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne reſta dans le ſel que pendant quarante jours. L'adreſſe des Commentateurs palliera aiſément cette inadvertance, en l'attribuant aux copiſtes.

(**) Chardin aſſure (Tome III. p. 17.) que les Perſans s'imaginent que Daniel a le premier enſeigné en Perſe le ſecret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occaſion à l'hiſtoire du Dragon dans lequel il injecta du ſuif, de la poix, & des égagropiles.

porte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des ſommes conſidérables avec lui. Comment cette opinion ſe ſeroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, ſi l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifeſtement puiſée dans la Synagogue? D'ailleurs la ſecte des Saducéens, qui nioient la Réſurrection, étoit une ſecte nouvelle qu'on accuſoit d'avoir attaqué un ancien ſyſteme univerſellement cru.

On ne doit pas compter entre les conſéquences dangereuſes qu'a entraînées le dogme de la Réſurrection des corps, l'uſage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité eſt née de la déplorable conſtitution de la vie ſauvage, où perſonne ne voulant, ou ne pouvant ſe charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les maſſacre pour les empêcher de mourir de faim & de miſere. La charité des ſauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même eſt un crime de lèſe-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civiliſé.

Après avoir conſidéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie *qui a rapport* au deuil, & dont il eſt impoſſible d'ap-

profondir les cauſes. Elle conſiſte à ſe couper un article des doigts, lorsqu'on perd ſon mari, ſa femme, ou quelqu'un de ſes proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement ſi faciles à ſe faire de ſemblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne reſtoit plus que cinq ou ſix doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a ſans doute induit en erreur l'auteur des Mémoires manuſcrits qui m'ont été communiqués, & dans leſquels il eſt dit que chez les ſauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Miſſionnaires, intéreſſés à poſſéder des eſclaves qui ne ſoient point mutilés, ont preſque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie pluſieurs hordes reſtées dans la barbarie ont auſſi perſévéré dans cet abus, & ſe retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres ſont totalement emportés, ils attaquent le ſecond doigt, & ont un ſecret merveilleux pour guérir promptement ces bleſſures qui ſeroient regardées comme dangereuſes en Europe, à force d'être répétées ſouvent.

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, & *les Lettres du P.* Cattaneo *à ſon frere.*

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſpheres, ſi différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'Hiſtoire de l'Eſpèce humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul peuple de l'ancien continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût là, & pour des motifs ſemblables: ce peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr la Loubere, de l'Académie Françaiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au Cap de bonne Eſpérance, à ſon retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle; & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

(*) *Voyage de Siam. Tome II. p. 167.*

Les Hollandais ont réuſſi à diſſuader aux Caffres de ſe faire à eux-mêmes un mal ſi cruel, d'où il ne réſulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainſi qu'à celle d'un teſticule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde ſait. Devenus plus ſages, ou moins extravagans, ils ſe félicitent de leur docilité au joug de la raiſon; tandis que d'autres peuples perſiſtent avec fureur dans des travers également blâmables, ſous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement, comme ſi les folies devoient néceſſairement être héréditaires, & comme s'il y avoit preſcription contre le ſens commun.

Dans les Traités écrits ſur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meurſius*, & quelques autres dont les recherches ſont dépoſées dans l'immenſe Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelque-fois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonſtances ne leur permettoient pas d'enſevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de ſuperſtitions dans leſquelles il ſeroit inſenſé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoiſſance de la religion des Mahométans, débordée juſqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & juſqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il ſeroit plus inſenſé encore de ſuppoſer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'eſt à cette correſpon-

dance qu'on doit rapporter la conformité des uſages ſur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, ſent le néant de cette hypotheſe. Il n'y a point d'hommes ſur le globe mieux ſéparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord ſur les deux extrémités du monde, le monde entier les ſépare.

Peu ſatisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuſe, j'aime mieux croire qu'il nous eſt impoſſible d'en deviner la cauſe que d'en déterminer une qui ne ſeroit peut-être point la vraie. Si l'on diſoit qu'on a voulu par là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit ſous une forme nouvelle; puiſqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces ſauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fuſſent diſtingués par des marques ſi cruelles qu'on pourroit les enviſager comme un ſupplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorſqu'elles perdent leurs maris, on ſoupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui ſe donneroit pour vierge à un ſecond époux qui n'auroit aucune connoiſſance de ſon premier mariage; ce qui eſt poſſible chez les peuples errants, puiſqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne ſauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'aſſez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le conſtater par des ſignes indélébiles.

Un uſage moins ſanguinaire, mais plus ridicule, eſt celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari ſe met au lit, ou dans ſon *Hamac*, quand ſa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle: dans cette poſture il contrefait le malade, gémit, ſe fait ſoigner, & reçoit les viſites de ſes amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être ſi fou en Amérique; mais on ignoroit ſans doute alors que cette coutume a été, & eſt encore en vogue en France même, & que c'eſt ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il eſt vraiſemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eisque miniſtrant*, dit-il (*): ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Bréſiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St Laurent jusqu'au-delà des Pyré-

(*) Lib. III. p. 174.

nées: elle devoit faire fortune, puisqu'elle eſt trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'eſprit humain. Feu Mr Boulanger a tâché d'en découvrir la cauſe, dans ſon *Antiquité dévoilée*; mais on ne ſauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ſes conjectures: emporté par un enthouſiaſme ſyſtématique, il a voulu ſoumettre les faits à ſes idées, au lieu d'accommoder ſes principes aux faits.

„En Amérique, chez quelques ſauvages, dit-il, „l'uſage veut que le mari ſe mette au lit, lorsque ſa „femme eſt accouchée. La même choſe ſe pratiquoit „chez les Celtibériens ſuivant Strabon, & dans l'isle „de Corſe ſuivant Diodore de Sicile. Pour expliquer „une coutume ſi bizarre d'après notre ſyſteme, il ſem„ble que l'on doit regarder cette conduite du mari „comme une ſorte de pénitence, fondée ſur la honte „& le repentir d'avoir donné le jour à un être de ſon „eſpèce. Cette conjecture paroît d'autant plus fon„dée que, ſuivant les lettres édifiantes, citées dans la „note, le mari pendant ſa retraite obſerve un jeûne „très-rigoureux, & s'abſtient même de boire, en „ſorte qu'il maigrit conſidérablement (*)."

Pourquoi un homme ſeroit-il honteux de ce qu'il lui eſt né un enfant, le fruit de ſon amour, l'objet de ſa tendreſſe, le ſang de ſon ſang? Pourquoi ſeroit-il pénitence pour avoir couché avec ſa femme, puisqu'il ſavoit, en ſe mariant, qu'il coucheroit avec elle ſelon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela eſt incompréhenſible pour nous.

(*) *Antiquité dévoilée par les uſages.* Liv. II. Chap. III. p. 127. in 4to. Amſterdam 1766.

Si le ſyſteme de Mr Boulanger eſt abſolument deſtitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Egliſe Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, ſoient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On ſuppoſe, par conſéquent, qu'elles ſont ſouillées; ou ce qui eſt la même choſe, on ſuppoſe qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en ſe délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout abſurde qu'il eſt, ne laiſſe pas de juſtifier le ſentiment du philoſophe Français.

Cette objection n'eſt pas même ſpécieuſe. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit ſouillées par l'épanchement du ſang qui accompagne & ſuit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal ſain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Egliſe Romaine, qui a perverti l'eſprit des uſages Judaïques, a tranſporté à l'ame la ſouillure du corps; parce qu'il eſt dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cauſe du péché: ce qui a un ſens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaiſe verſion de la Vulgate. D'ailleurs il n'eſt ici queſtion que de la femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs ſuperſtitions, imputé à crime la naiſſance de ſes enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr Boulanger. En liſant attentivement ſes *Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental*, & ſon *Antiquité*

dévoilée, qui n'eſt qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de ces deux cauſes, juſqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circonciſion, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpèce, ainſi que Mr Boulanger le ſuppoſe dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce ſavant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'eſt à cette prétention ſinguliere qu'on doit attribuer leur retraite: ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpèce; comme ſi le premier produit de leur *amour* les eût énervés & abattus. Quant au jeûne,

qu'on dit qu'ils obſervent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent; les autres auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence: au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents (*). Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion: il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux: on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poeles & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacopho-

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis a partu diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis ſuſtinetur.* Hiſtoria Natural. Braſiliæ p. 14.

nie ils fouettoient leurs chiens & les faiſoient hurler. On a encore retrouvé cet uſage en Aſie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre, & de ſonner pendant les éclipſes; ils ſe baignent encore dans le Gange, caſſent leur vaiſſelle, & font tant de contorſions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eſt pas facile de ſavoir comment tant de nations, placées à de ſi grandes diſtances les unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténèbres attriſtent, & que la triſteſſe eſt muette autant que l'allégreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer pendant les éclipſes ſous les haies & les arbres, & garder un ſilence morne & profond juſqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes ſur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des inſtruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enſeigné que le ſon *d'une trompette* ne ſauroit empêcher une maſſe ſuſpen-

due de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil & la lune ſe livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieux; puisqu'il ne ſeroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants: on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſtance des aſtres & des planetes, il faut obſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte: ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils ſont animés, puisque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planete, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des mains

alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon: & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'uſage des flêches empoiſonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgil.

Dans cette Section, qui n'eſt qu'une continuation de la précédente, nous inſérerons un Mémoire fort détaillé ſur les flêches empoiſonnées dont ſe ſont ſervies preſque toutes les nations ſauvages des deux hémiſphères. Cette diſcuſſion qui intéreſſe ſi intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Hiſtoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous ſentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raiſonnements qui, quelque juſtes qu'ils ſoient, ont toujours des contradictions à eſſuyer.

L'emploi des armes envénimées eſt de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Aſie pluſieurs ſiècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique longtemps avant l'arrivée de *Chriſtophe Colomb*. Le premier Européan qui s'in-

clina pour ramaſſer de l'or ſur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une flêche empoiſonnée (*).

Ce fatal ſecret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer: lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des inſtruments trop foibles pour ſubjuguer ou repouſſer les bêtes féroces, on eut recours au poiſon, qui, d'abord réſervé pour la chaſſe, a été dans la ſuite des temps employé dans les guerres nationales des ſauvages. On trouve cependant dans l'Hiſtoire quelques peuples qui n'ont pas uſé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en ſerviſſent journellement contre les animaux: tels ſont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chaſſoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque Céſar ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloiſes qu'il avoit défaites, ayent été empoiſonnées pour le ſervice des batailles & des ſièges. Il eſt vrai que ces ſortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des ſoldats cachés ſous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la ſcience de la Tactique & de la diſcipline, contre des barbares qui ſe battoient en confuſion, & qui ne ſavoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à flêches empoiſonnées, l'inquiéterent beaucoup, ſans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ſes conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en ſub-

(*) Le Comte de Fogéda.

juger d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en ſervoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne ſe ſont jamais fait de grands maux: il ſemble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de ſe retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs ſtilets ni avec leurs dards envénimés, ſe débarraſſer de la domination des Portugais, des Eſpagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, ſi fameux dans l'Hiſtoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres eſclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut priſe avec du *Solanum* dormitif; mais ces ſtratagèmes, en ſuppoſant qu'on s'en ſoit réellement ſervi, ſont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il eſt probable que les Romains ont connu un ſpécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poiſons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliſte, ſoient certainement inefficaces, on voit cependant, par un paſſage du médecin Celſe, qu'on ſavoit, dès ce temps là, qu'en ſuçant les bleſſures on parvenoit à diminuer ſenſiblement l'activité du poiſon que la flêche y avoit dépoſé (*). Cela eſt vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Auſſi voit-

(*) Lib. V. cap. XXVII. Folio 72.

On préſume que la ſalive qui s'introduit dans la plaie par le ſuçement, contribue auſſi à détruire, par ſon ſel alkalin, l'action du poiſon.

on ſouvent, dans les arſenaux & les cabinets des curieux, des perſonnes qui mettent la pointe d'une flêche empoiſonnée bien avant dans la bouche, & la ſucent ſans s'en reſſentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune inciſion, il n'y a pas de danger, & c'eſt inutilement qu'on ſe ſert de gants pour manier ces ſortes d'inſtruments. Il y auroit cependant de la témérité à aſſurer que toutes les plaies envénimées peuvent ſe guérir par le moyen du ſucement, les armes pouvant s'empoiſonner de tant de façons différentes, & les unes ayant ſans comparaiſon plus de violence que les autres, à raiſon des drogues dont on s'eſt ſervi. Ces drogues ſont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que Mr Mead s'eſt trompé, lorsqu'il a dit que les poiſons pris d'entre les minéraux ſurpaſſoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le ſuc d'un arbuſte, & de deux arbres différents, que nous allons décrire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le Mancanillier (*), ou le Hippomanes végétal de Brown: c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers: l'endroit où il ſe plait le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'iſle de St Jean de Porto-Rico: on le rencontre auſſi, mais moins abondam-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier: auſſi le Pere Pumier, dans ſes *nova Plantarum Americanarum genera*, No. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

ment, dans les Antilles, & ſur quelques plages du continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre: ſes fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en châton ſur un même épi: ſon fruit eſt une baie ſphérique, très-charnue, ſucculente, & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve: ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait; mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier: mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végétaux lacteſcens*. Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches: quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſiere prolifique qui tombe copieuſement du grand nombre des fleurs étaminées: d'ailleurs la roſée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les ſauvages qui vont inciſer le tronc de ces arbres, ont ſoin de ſe couvrir le viſage, de peur que l'éjaculation de la ſève ne les aveugle, ou ne les frappe *d'une mort* ſubite: enfin, ils emploient les mêmes

précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le ſuc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des flêches, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte poſſible à tout animal qui en eſt légérement bleſſé, ou même égratigné. On a eſſayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoiſonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un ſiècle & demi.

Les premiers Eſpagnols qui voulurent ſoumettre les Caraïbes, ayant ſouvent reſſenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poiſons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Eſpagne avec tant d'éclat que Philippe II fit faire des expériences en ſa préſence ſur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*); mais l'illuſion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu ſpécifique n'étoit pas infaillible.

On a été aſſez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il ſoit adminiſtré immédiatement après la bleſſure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de ſel, ou à ſon défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'eſt d'un enfant ſauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce ſecret, après l'avoir queſtionné longtemps ſur les moyens

(*) Voyez Monardes, *Hiſtoria medica novi orbis.*

qu'on employoit dans ſon village, lorsqu'on étoit bleſſé par un trait enduit de ce ſuc redoutable.

Quoique le ſel gemme, ou marin, ſuffiſe pour prévenir la mort, on pourroit ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès, du ſel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque eſt bien connue dans des cas ſemblables.

Le ſecond ſujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une ſubſtance vénéneuſe pour oindre les armes, eſt la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart ſi ſingulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des obſervateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuſte dans le temps de ſa floraiſon. Les Mémoires manuſcrits dont j'ai fait uſage, aſſurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles ſuccèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capſule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux conſtatés, il ſeroit facile de décider ſi cette obſervation a été bien faite. Quoi qu'il en ſoit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la ſauvage, juſqu'à ce que le ſuc extrait s'épaiſſiſſe, & parvienne à la conſiſtance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuiſſon, ſont mortelles pour ceux *qui les reçoivent* dans la bouche ou dans le nez: auſſi

eſt-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente eſpèces d'herbes pilées: il ſe peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la ſeule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une flêche qu'on plonge dans du ſang frais: s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver longtemps; & les flêches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flêches ſont de deux eſpèces; les grandes qu'on décoche avec des arcs; & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux; tandis qu'on ſait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les isles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alênes de Macaſſar & d'Achem, Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorsqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait: l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang jusque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

(*) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an 1662, à l'article Nutrition.*

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flêches envénimées, dont toute l'action ſe borne à figer le ſang: auſſi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun ſcrupule de ſe nourrir de ſinges, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces inſtruments: & depuis que l'Amérique eſt découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en ſoit mal trouvé (*). Cependant ce venin agit ſur les hommes comme ſur les animaux; & dans l'un & l'autre cas, ſes effets ſont également prompts, également funeſtes; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au ſang vif, ſans quoi il n'opere pas, & ne ſauroit opérer.

Les ſymptômes qu'on obſerve dans les perſonnes mortes des ſuites de ſemblables bleſſures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morſure d'une vipere. Le ſang caillé, ſe dépoſant dans les gros vaiſſeaux, les détend, & y produit un gonflement exceſſif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduiſant dans les capillaires, fait paroître ſur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le ſuc du *Curare*, le ſel & les différents contre-poiſons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au ſucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puiſſant ſpécifique, & plus puiſſant que le ſel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme

(*) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, ſous la dent, la pointe envénimée dont s'eſt ſervi le chaſſeur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

le ſavent tous les Naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Leide, en 1744, avec des flêches empoiſonnées, rapportées du nouveau Monde par Mr de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu Mr Muſſchenbroek, & de M. M. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayent empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſituée dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il eſt poſſible auſſi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à ſervir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flêche, l'activité du ſuc dont elle eſt imbue étant ſi grande qu'un homme bleſſé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poiſon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une ſarbacane, de ces alênes à des ſinges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inſtant même de leur chute, & ne vi-

(*) Comme je ne ſuis pas médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont, l'honneur de nous expliquer par quel mécaniſme le ſucre de cannes produit des effets ſi ſurprenants. Il ſemble que cette ſubſtance agiſſe ſur le ſang, dans l'inſtant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiſſe pas à l'eſtomac *aſſez de temps* pour digérer ce ſucre.

vent plus en touchant la terre: les tigres ainſi bleſſés font deux ou trois tours, & tombent ſans vie.

Un voyageur qui ſe ſentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne ſeroit pas à portée de ſe procurer au plus vîte du ſucre ou du ſel, n'auroit d'autre reſſource que de ſucer ſa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la ſalive, & en extraire juſqu'aux moindres atomes de la ſubſtance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une ſève vénimeuſe, que les trois autres parties du monde connu: j'en aurois même inféré ici la liſte, ſi je n'avois craint de trop m'écarter du ſujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le ſuc ſert aux mêmes uſages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai eſt un grand arbre (*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le continent auſtral de l'Amérique: ſes fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, reſſemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du Laurier-Roſe, qui eſt de la même famille: elles ſont ſuivies par des fruits en poire qui renferment un oſſelet triangulaire, & fort dur, dans lequel eſt cachée une amande, qui étant deſſéchée, réſonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un ſuc laiteux, extrêmement âcre & nuiſible. Il eſt bien éton-

(*) On connoît en Amérique deux eſpèces d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri*; il ſert aux mêmes uſages.

nant que la Nature n'ait produit aucun végétal lacteſcent dont le lait, pris à une certaine doſe, ne ſoit un poiſon pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque doſe qu'on le prenne, ſoit nuiſible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits ſont ſi ſucrés, recele une ſubſtance laiteuſe, fort cauſtique, qu'on fait entrer dans les véſicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui oſent faire des inciſions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la sève, ſont contraints d'uſer du même ſtratagème qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger eſt le même. On épaiſſit cette liqueur pour en compoſer le venin des armes, qui agiſſent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes: le meilleur ſpécifique qu'on ait découvert jusqu'à préſent pour en retarder les effets, eſt la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Bréſil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiſtoire Naturelle de cette province, par Piſon & Margraff. Les ſels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréſilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeſtes du grand Ahouai, il eſt difficile de concevoir

(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lacteſcents, depuis la campanulle jusqu'au figuier, ſur lesquels j'ai eu occaſion de faire des eſſais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la ſève laiteuſe ne m'ait pas paru fort âcre: cependant c'eſt indubitablement un poiſon, ainſi que le ſuc du *Sumach Rhus, myrtifolia, Monspeliaca;* mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui diffère tant de *l'autre, j'ignore* ſi elle contient une ſève laiteuſe ou non.

pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées, des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion: quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à peu près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoisonne le

vent (*): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & exceſſivement cauſtique.

Dans la Péninuſule du Gange, à Malaca, au Pégu, ſur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce ſont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainſi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle: on poſe les doigts ſur le premier rayon, & le pouce ſur le ſecond. Ces inſtruments, communément empoiſonnés juſqu'à la moitié de la lame, ſont, après les ſtilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuſes qu'on puiſſe imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatiſme, ils ſaiſiſſent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infidèles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups

(*) *Voyage de Perſe. Tome III. p. 12. in 4to.*

(**) Au ſiècle paſſé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-ſept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en bleſſer encore quatre à mort, en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint martyr *dont on révere encore* les cendres.

de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne sont pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut: c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent inconteſtablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, assure que les Insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables: ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flêches (*).

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer: son caractere est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines: il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enleve la peau de la main, & gangrène les chairs. On

(*) *Historia Naturalis Indiæ* Orient. Lib. V. cap. 5.

a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalutaire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un obſervateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins ſavons-nous, que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des ſauvages.

C'eſt dans l'isle de Macaſſar qu'on poſſède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune crôyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet (*): il ſoutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient, où l'ombre eſt le remède du premier venin: ce conte eſt ſi puérile

(*) *Conquête des Molugues.* Tome I. p. 50.

qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lacteſcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre; & voilà à quoi ſe réduit le merveilleux de l'auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpèce d'Ahouai, qu'on envénime les petites flêches à ſarbacane qu'on connoît ſous le nom d'*Alênes de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude presque incroyable: on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a prétendu ſi longtemps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macaſſar vers l'an 1660, eſſaya un de ces traits ſur un Anglais condamné à mort pour crime d'aſſaſſinat: ce prince ſe fit donner ſa canne creuſe, la chargea d'une flêche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleſſât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour ſe ſauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs biſtouris: Tavernier pria alors *Sumbaco* de bleſſer le patient au gros orteil du pied droit; ce qu'il fit avec une adreſſe plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poiſon relativement au reſte du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglais expira dans des convulſions (*).

(*) *Voyage des Indes.* Livre III. chap. 19. Tome II.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû ſur le champ ſerrer la jambe du criminel, y faire de profondes inciſions, y verſer des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuiſſe, eût été dans ce cas auſſi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'aſſaſſin *Sumbaco* dit que lui ſeul, dans toute ſon isle, connoiſſoit le véritable préſervatif de ſes flêches, qui ne lui furent pas d'un grand ſecours; puiſqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre ſa fortereſſe en un jour, par ſept-mille boulets de canon.

Il paroît que c'eſt ſans fondement qu'on a ſoutenu que ce contre-poiſon du Roi de Macaſſar étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'eſtime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, eſt plutôt fondée ſur des préjugés ſuperſtitieux que ſur une vertu alexipharmaque bien avérée (*).

(*) Cluſius, Garcias du Jardin, Acoſta, Laval, & Linſcot ont beaucoup écrit ſur la noix Maldivique: on peut auſſi conſulter une lettre fort curieuſe de Mr Speck.

L'Empereur Rodolphe II préſenta jusqu'à quatre-mille florins pour une de ces noix, qui, tout conſidéré, ne ſont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles eſſuyent une forte altération. Quand ces fruits ſe ſont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on ſe ſouvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop ſouvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, *vantés*, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, *des jongleurs*, ou des fourbes.

Neuhof, ce voyageur ſi verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes envénimées qu'on leur ſoufloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les eſſais qu'on en fit, produiſirent très ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali, contenu dans cette matier, ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal ſymptôme qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alênes, eſt une extaſe violente: elles paroiſſent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverſe: leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire; j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rapport; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces flêches qu'un venin qui a la qualité, la plus prompte poſſible de cailler le ſang: cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains? Bontius a prudemment laiſſé ce problème à réſoudre aux médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du

ſerpent pourriſſeur, ainſi nommé à cauſe du ſingulier effet de ſa morſure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas ſur le champ au reſte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une eſpèce de ſerpent pareil à celui que nous nommons le *Pourriſſeur*, pendant la prodigieuſe marche de l'armée de Caton par les déſerts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à ſarbacane', les Macaſſars ont encore des *Crics* & des poignards également empoiſonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec leſquels ils firent, au ſiècle paſſé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi ſans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoiſes. Il eſt vrai que les Macaſſars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doſes d'*Opium*, qui, en les aveuglant ſur le danger, les faiſoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (*).

Chez les Achémois on ſe ſert auſſi de ces petites flêches du calibre de celles de Macaſſar: en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr Croke, préſident du comptoir Hollandois de Surate, qui, pluſieurs années après, les ſouffla à des écureuils perchés ſur des palmiers, leſquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

(*) On ſait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, ſe ſervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour ſe procurer un courage artificiel. C'eſt un prodige que de voir *une* même drogue, priſe à une certaine doſe, aſſoupir l'homme, & *priſe à une* doſe double, le rendre alerte, vif, & furieux.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuſe du *Nerium* ou du Laurier-Roſe, qui a une qualité fort mal-faiſante en Europe même. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on éprouvât, ſur les beſſures faites avec ces armes, le ſucre de cannes, & le ſel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que pluſieurs ſauvages de l'Europe & de l'Aſie ont employés aux mêmes uſages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans ſon vingt-ſeptieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une ſubſtance vénimeuſe dont ils frottoient les fléches à chaſſer le Cerf. Nous ne ſavons pas poſitivement à quel genre de plante le *Limeum* doit ſe rapporter: les changements des noms, & l'incurioſité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confuſion dans la Botanique. Mr Linneus a décrit un ſujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la claſſe des Pentapétales qui renferment de petites ſemences dans des capſules globuleuſes; mais qui oſeroit décider que cette plante de Linneus eſt la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de *Limeum* eſt Gaulois, & non latin; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît, par le paſſage ſuivant du même livre, que c'étoit une eſpèce d'El-

(*) *Syſtema Naturæ. Ed. X. N°. 1128.*

(**) Picard prouve, dans ſa *Priſcæ Celtopœdiæ p. 174*, que *Limeum* eſt un mot de l'ancien idiome Gaulois qui ſignifie une eſpèce de plante inconnue de nos jours.

lébore, de Morelle, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament: je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flêches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France: ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier; mais son fruit étoit comme celui du cornier: quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique: il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & le redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flêche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico similimam, fructum autem corno similem gignere: unde pharetræ fabricantur: equi, si incidas, letalem succum effundere ad imungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

Il n'y a qu'une voix confuſe ſur l'eſpèce de plante dont ſe ſont ſervis les peuples de la Corſe, de la Sardaigne, & de l'Italie: c'eſt, dit-on, l'Aconit: mais il y a au moins quarante ſortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique; & ces quarante eſpèces appartiennent à trois claſſes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'eſt pas mon intention de diſcuter ici ce conflit de noms & de choſes: il ſuffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdenſis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puiſqu'elle a été ſi mal obſervée: on peut même ſoupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue; car c'eſt d'eux qu'eſt venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales: Mr Valmont le répète dans ſon excellent Dictionnaire de l'Hiſtoire Naturelle que nous avons conſulté à ce mot, & il y a lieu d'en être ſurpris; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractériſtique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* eſt apparenté de l'avis de Mr Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerranée, ſur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraſte paroiſſent l'avoir ignoré, ainſi que Dioſcoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur eſt roſiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit ſuccéder des ſemences nues, rangées comme dans les Renoncules: la racine eſt formée de dix petits tubercules charnus en fuſeau, qui viennent s'unir à une eſpèce de cou-

rope immédiatement après l'invention du canon: j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour compoſer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il aſſure, des grenades & des bombes, qui, en ſe crevant, répandent une odeur ſi épouvantable qu'elle étouffe ceux qui ſont à portée de la reſpirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'eſt plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repouſſe ou qu'on étouffe par la fumée du ſoufre, lorſqu'ils ſont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui eſt bien plus aiſé dans un ſouterrain qu'en plein air; auſſi douté-je très fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à ſa drogue: je doute encore de la vérité de l'hiſtoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiſte de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit compoſée, la renferma dans le canon d'un fuſil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois perſonnes qui y paſſoient dans cet inſtant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques diſcuſſions ſur les armes funeſtes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduiſoient les leurs de ſanie de vipere & de ſang humain, d'où il réſultoit une ſi grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de ſemblables bleſſures, *irremediabile ſcelus*, dit Pline, qui ne ſpécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes ſeptentrionales, on *ne ſe ſeroit* point aviſé de chercher des viperes, que le

moindre froid tue: on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipere eſt un ſel acide, qui, en ſe criſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrêmement ſubtiles & tranchantes (*): pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des viperes, qui étant irritées juſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe criſtalliſer; car quoiqu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de ſa force, lorſqu'il devient ſel criſtallin par l'évaporation; puiſque nous voyons que le tartre diſſous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuſe, dont les Scythes ont pu avoir con-

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr Mead, & traduit en Latin par Mr Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipere que cet excellent Traité.

noiſſance; puisqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envénimées ſelon le procedé qu'on vient de décrire; car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica;* quoiqu'il aſſure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce Naturaliſte: le plus court eſt de conſeiller les ſels Alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des vipères.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les flêches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile (*), qui ſemble l'avoir tiré des écrits d'Ariſtote, auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédations & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſerent ſortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un ſiège en forme: on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à deſſein, les attirerent ſur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſerent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Pto-

(*) *Vita Alex. an. IX. p. 122. Trad. Coſpi.*

lémée, qui avoit ſuccédé à Epheſtion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la diſcrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les ſymptômes affreux qui ſurvenoient aux ſoldats bleſſés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action: ils devenoient roides, ſentoient des douleurs très-aigues & des convulſions violentes: leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc; ils vomiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe, qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les enlever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés, on reconnoît le poiſon de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le ſort de Ptolémée: tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt jamais démenti, de plus aimer un ſeul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Hiſtoire ſans y mêler des fables, & des fables très-abſurdes; Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de triſteſſe, eut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſſés: il lui apparut en ſonge un animal qui tenoit dans ſa gueule une eſpèce d'herbe, dont il expliqua les vertus; ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poiſon des fléches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, ſelon le goût de leur ſiècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans

nos hiſtoires véridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de la croiſette, de la bétoine, de la ſauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois: Je me ſouviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, ſon médecin Péna eut une viſion par laquelle le Ciel lui fit ſavoir qu'il devoit donner à ſon malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philoſophes aſſez habiles pour faire, ſans rêver, quelque découverte ſur la propriété des végétaux de l'Indouſtan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enſeigné le remede de ſes bleſſures: car c'eſt un axiome que tous les peuples, policés ou ſauvages, qui ont uſé de venin pour les armes, en ont connu auſſi le préſervatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable: ils ramaſſoient une grande quantité de reptiles vénimeux, qu'on écraſoit, & qu'on jettoit dans des vaſes expoſés au ſoleil, qui faiſoit ſortir tout le virus des ſerpents, où l'on trempoit enſuite les traits & les épées. En rapprochant divers paſſages de la narration de Diodore, il ſemble que ces armes n'avoient pas la force inſtantanée des aiguilles de Macaſſar, ni des flêches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'inſtant de la bleſſure de Ptolémée, & l'inſtant du premier appareil: il vécut encore longtemps après, & devint, comme tant d'autres eſclaves d'Alexandre, un Roi puiſſant dans les états uſurpés par ſon maître.

Nous avons déjà vu qu'on ſe ſert chez les Indiens *modernes, contre* la morſure des ſerpents, de la *terre mé-*

rite ou du *Curcuma longa*: il ſe peut que les Brachmanes leur ont tranſmis cette recette comme le vrai ſpécifique contre les flêches corroſives: l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de ſuccès pour guérir la jauniſſe (*), prouve qu'il eſt également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, & du *Geccho* dont la piquure excite une vraie jauniſſe, qui ne diffère de l'ictere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſurtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé, dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des flêches envénimées, & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition où ils font entrer la *Terre Sigillée*, qu'ils achètent des marchands Turcs; & c'eſt pourquoi elle happe à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'eſprit de nitre, & même dans de l'eau claire (**). Les Religieux Miſſionnaires dans les Etats du grand Mogol ont longtemps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Phyſique a détruit entierement cet indigne commerce.

(*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale* de Mr Geofroi, à l'article de *la Terra Merita*.

(**) On a débité longtemps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du temps des P. P. Kircher & Bonus.

La meilleure Pierre à Serpent, ſoit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conſerve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr Rédi, dans laquelle il aſſure avoir éprouvé les plus excellentes pierres ſur une vingtaine d'animaux piqués par des ſcorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on ſait être un poiſon des plus actifs. Il arriva quelque choſe de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres ſoi-diſant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des ſcorpions frais, ſans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaiſe mouillée, ſur un bleſſure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en uſant de mille pierres de ſerpents à chapéron.

Tels ſont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être raſſemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être, La vie des hommes y eſt intéreſſée, & cela a ſuffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la préciſion dont je ſuis capable. Il faut oublier juſqu'aux noms des drogues qui ſervent à l'empoiſonnement des armes, & ne ſe reſſouvenir que des remedes, qu'on ſe flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Pluſieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de ſuivre, dans cette ſixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement eſt ſi peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le déſapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera inſérées ici: j'en ai retranché des paſſages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire oſtentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on uſe, & qu'on ſe permet très ſouvent à l'égard de ſes amis, auxquels on communique ſes idées dans l'effuſion d'une correſpondance philoſophique.

La Lettre ſur la religion des Américains ſemblera peut-être trop courte, ſi l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au nouveau Monde; mais il en eſt des ſuperſtitions comme des autres erreurs de l'eſprit humain: il y en a très peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer ſans en être plus ignorants, & ſans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr de Marm . . . prépare un ouvrage ſur les cruautés des Eſpagnols qui maſſacrerent les Américains pour leur prêcher un

Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a ſuffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triſte ſujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le ſtyle des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antitheſes ce que Las Caſas a dit très naturellement.

Je ne donne pas l'Eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des grands Lamas comme un ſimple hors-d'œuvre: c'eſt une pièce juſtificative qui prouve que je ne pas eu tort de dire qu'il n'a jamais exiſté aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conſéquent n'ont pas envoyé des Miſſionnaires en Amérique par le Kamſchatka, comme un ſavant a oſé le croire & le dire.

La Lettre ſur les viciſſitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées: mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoiſſance envers un ſavant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Miſſions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclairciſſements ſur les Miſſions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me perſuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'hiſtoire de l'Amérique & des Américains.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

à Mr * * *

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpèce de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet guères de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous: mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour à tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux Clergé de la Gaule, faiſoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté;* enſuite le grand Pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité

de pains & quelques cruches d'eau, & après pluſieurs cérémonies auguſtes & ennuyeuſes, les prêtres alloient diſtribuer aux aſſiſtants des fragments de ce pain conſacré, & une portion de cette eau luſtrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce ſens, que les Gaulois communioient avant Jules Céſar, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des ſalades, & du vin doux: les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faiſoient des libations. Enfin, il n'y a guères de Religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de ſemblables Agapes, ou des feſtins préſcrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande ſtatue qui repréſentoit le Dieu Vitzilipultzi: on promenoit cette maſſe de farine pétrie en proceſſion, on l'encenſoit avec de la réſine Copal, & on finiſſoit par la découper en morceaux, dont chaque ſujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, ſoit dans le temple, ſoit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maiſon. Heureux ſi ce peuple eût borné ſon zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faiſoit encore ruiſſeler le ſang humain dans le ſanctuaire de ſes idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatiſme juſqu'au point de manger la chair d'un priſonnier qu'on nourriſſoit pendant douze mois *dans le Temple*; atrocité dont on a auſſi accuſé les

Juifs, que Flavien Joſephe défend par de ſi mauvaiſes raiſons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

(*) Pour réfuter cette énorme accuſation d'Apion, Joſephe ſe ſert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous enſemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ſes objections & les réponſes qu'on y pourroit faire, ſi l'on y vouloit répondre.

Object. de Joſephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jeruſalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il eſt certain qu'une ſi petite portion n'eût pu ſuffire pour raſſaſier les ſeuls Juifs de la capitale de la Paleſtine, ou de la Terre Sainte.*

Réponſe. Il n'étoit point néceſſaire de raſſaſier tous ces fanatiques: auſſi Apion ne le dit-il pas: il aſſure ſeulement que les Juifs ſe préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourriſſoit pour le manger, ce prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ſes Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en ſpectacle un malheureux qu'il avoit ſouſtrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas ſujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc conſenti à être mené hors de ſa patrie, où ſes propres affaires le rappelloient après une ſi longue abſence? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, ſeroit-on en droit de nier ce fait, ſous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les ſeuls ennemis des Hébreux; pourquoi ces Hébreux auroient ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perſe, ou un Egyptien?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perſes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit ſous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas néceſſaire de manger de tous ſes ennemis pendant le courant de douze mois: auſſi Apion ne le dit-il point.

Les Péruviens célébroient, au ſolſtice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi:* elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux ceſſoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ſes dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour ſe livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un ſcandaleux contraſte dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* conſiſtoit à manger le pain ſacré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'obſervances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir ſoigneuſement garanti de toute eſpece de ſouillure; & comme la Superſtition voit des ſouillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* auſſi pure qu'elle devoit l'être: après l'avoir partagée en boulet-

---

Object. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jéruſalem, donc il n'eſt pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jeruſalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué pluſieurs perſonnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidiſtis intra templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume: ſi on les a transgreſſées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? puiſque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y aſſaſſiner Zacharie. Ce n'eſt donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conſte qu'elle n'a pas été reſpectée: c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto da fé* en Eſpagne, en diſant qu'il y a chez les Eſpagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laiſſe maintenant à juger au lecteur ſi Joſephe a ou n'a *pas détruit* l'imputation d'Apion.

tes, ou en petits gâteaux, on faiſoit venir des enfans au-deſſus de cinq ans & au-deſſous de dix, à qui on froiſſoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguiſées: le ſang qui découloit de ces bleſſures, étoit recueilli, & on en arroſoit légérement le pain qu'on diſtribuoit à tous les aſſiſtants, qui le mangeoient en préſence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours aſſidu à préſider à cette ſolennité.

Garcilaſſo s'étonne qu'une telle inſtitution ait fait dire aux auteurs Eſpagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaiſon, qui a toute la juſteſſe qu'une comparaiſon peut avoir, ſoit qu'on enviſage l'extérieur de cet acte religieux, ſoit qu'on conſidere le ſens intrinſeque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puiſque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorſqu'ils ſont convaincus d'avoir un repentir ſincere de leurs fautes, en prenant le pain ſacramental qui leur ſert de juſtification. Si les uns ſont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs uſages & leurs idées n'ayent la plus parfaite reſſemblance.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi les Péruviens ſe confeſſoient avant le *Raymi*, comme le prétend abſolument Acoſta, qui avoit été Miſſionnaire à Cuſco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nommés *Yſchuſyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'abſolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou

des paroles ſemblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils caſſoient par le milieu; & le confeſſé étoit cenſé abſous. Quand il s'y préſentoit pluſieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleſſe, & un pêcheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yſchuſyres* en cordons, ſi ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acoſta ajoute que les femmes ne ſe confeſſoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui ſoutiennent qu'il eſt auſſi indécent qu'injuſte qu'une honnête femme aille faire confidence de ſes ſottiſes à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des paſſions bien différentes, ne ſauroit être le juge d'un autre ſexe que du ſien. On a vu à Veniſe une fille qui ſe diſoit la Meſſie des femmes, & qui raiſonnoit à peu près comme on raiſonne en Syrie; mais malheureuſement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le ſeul Guillaume Poſtel qui lui donna raiſon.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il exiſtoit entre les confeſſeurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réſervés à des *Yſchuſyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit ſurnommer les charlatans par excellence (*).

(*) Gaſpar d'Ens rapporte qu'on ſe confeſſoit auſſi à Nicaragua: Herrera & Linſcot ajoutent que cet uſage étoit auſſi établi à la Péninſule de Jucatan, où tous les ſacrificateurs ſe marioient, hormis ceux qui faiſoient les fonctions de confeſſeurs *jurés*.

Quant aux Incas, ils uſoient, nous dit-on, d'un ſtratagème merveilleux pour ſe diſpenſer de révéler leurs péchés à des prêtres: ils ſoutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu ſeul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient ſe confeſſer qu'au Soleil. Cette ſubtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Caſuiſte qui l'auroit propoſée, étoit tellement ſans réplique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cuſco abſolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire ſa confeſſion au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, ſi accoutumés de ſe confeſſer à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu ſe confeſſer avec ſincérité aux Miſſionnaires catholiques? Cela eſt ſi vrai qu'au ſeizieme ſiècle un homme fort zélé pour leur ſalut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confeſſion auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, diſoit-il, ſe familiariſer avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procurandâ Indorum ſalute* attaqua l'honnête homme qui fit cette propoſition au Saint Siège, & l'accabla d'une quantité d'injures baſſes & atroces: „Je ne ſaurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un Eccléſiaſtique „Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a „quelques années, demander au Souverain Pontife un „ordre pour déraciner tous les plants de vignes en „Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé „de s'y enivrer."

C'eſt aux Théologiens à apprécier cette comparaiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet ſalutaire, les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*), en refuſant, ou en accordant les ſacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbéciles que les autres: & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la Communion, eſt très peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illuſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet Hiſtorien de s'être

(*) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la Cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa Politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces: ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient évêchés ſur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut presque dire que Paul III abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St Domingo, à Cuſco, à Chimpa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans *une infinité* d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

groſſiérement mépris, ſi on ne ſavoit que la Confeſſion a été de temps immémorial adoptée chez pluſieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni ſoupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoiſſance du *Sadder*, on ſe ſeroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût aſſuré qu'on s'eſt confeſſé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perſe, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométiſme, comme la religion judaïque a été détruite par le Chriſtianiſme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſend-voſta* attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le législateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confeſſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir (*).

(*) *Quando alicui ſupervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht . . . . . & accedat ad ſacerdotem, & ad puteum animæ Deſturum. Cum ad Deſtur ſeu Præſulem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicui fecerit Deſtur religioſus, augetur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſimè ſcito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepiſſe . . . . . Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Churshid, ſeu ſole, ſe ſiſtat . . . . propter commiſſa peccata ſua mœſtus.* De Religione Perſarum pag. 461. in 4to.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guèbres de la Perſe confeſſoient encore à leurs prêtres, qu'ils nom-

Vous ſavez que les Myſtères d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces Myſtères paſſerent des bords du Nil dans l'isle de Crète, dans celle de la Samothrace, & de là dans le continent de l'Aſie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumerent inſenſiblement à ſe confeſſer; il eſt vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuſe inſtitution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à ſe confeſſer, lorsqu'il ſe préſenta aux Myſtères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en ſuis charmé*, répliqua-t-il, *je me confeſſerai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des ſycophantes.* Cette hardieſſe qui auroit pu entraîner une héréſie, ſi elle avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conſéquence: on s'étonna ſeulement de voir aux Myſtères un philoſophe qui ne croyoit pas aux Myſtères.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu

ment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre; car il y a des cas réſervés au grand Pontife qu'on nomme le *Deſtour Deſtouran*, ou la *Règle des Règles*, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais: il y a dans cet endroit une eſpèce de College où l'on enſeigne aux jeunes prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Perſans, qui content de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoiſſance (*), diſent qu'il avoit été initié en ſa jeuneſſe aux Myſtères d'Eleuſis d'Egypte, pendant le ſéjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la Confeſſion, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'abſoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Egliſe, on ne confeſſoit pas les péchés véniels: on eſt redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens poſtérieurs aux cinq premiers ſiècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a auſſi obſervé une eſpèce de Confeſſion chez les Japonois, & les Indiens reſtés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conſcience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne ſais ſi l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réuſſi, s'il eſt vrai qu'ils ayent réuſſi.

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perſe aſſurent auſſi que Jeſus-Chriſt étoit en correſpondance avec le médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Aſie ont de Jeſus-Chriſt, qu'ils regardent comme un ancien médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires Catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de médecins & de chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perſe, que généralement tous les Chrétiens ſont médecins, ou charlatans.

Ces conſidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroiſſez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Caſtillans ont dit de la façon dont les Péruviens ſe confeſſoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilaſſo a tâché de ſuſpecter leur témoignage; mais, ſi l'on y prend garde de près, on s'appercevra que ſon rapport ne diffère pas ſi eſſentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acoſta. „Les Péruviens „croyoient, dit-il, que le Soleil révéloit ſes loix à ſon „fils, leur Inca; ainſi la désobéiſſance leur paroiſſoit „un ſacrilege, & ſouvent ceux qui ſe ſentoient coupables, alloient volontairement & publiquement devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient commiſes, & dont perſonne n'avoit connoiſſance; car étant „perſuadés que l'ame ſe condamnoit elle-même, & „que leurs fautes cauſoient les malheurs publics & „particuliers, ils les vouloient expier par la mort, „pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres „afflictions. C'eſt de là que les Hiſtoriens Eſpagnols „ont tiré que les Indiens du Pérou ſe confeſſoient." *p. 26. T. II.*

Je vous demande maintenant ſi, malgré ce paſſage, on n'eſt pas en droit d'aſſurer que la Confeſſion étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accuſateurs qu'eux-mêmes, là où l'on ſe croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ſes fautes ſecrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ſes péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de *déſarmer la colere* des Dieux irrités?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la Confeſſion des Péruviens, & que le Pere Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons; il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un chapitre particulier, de la Circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les prêtres du Mexique ayent adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales, *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir, ſouffrez donc, & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun ſens: car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir; & quand nous ſouffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir? J'aimerois donc

mieux ſuivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient, *ſouvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir: tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes états à feu & à ſang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes:

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né . . . . & mort . . . . Celui que j'adore eſt immortel, & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui: mon Dieu eſt donc ſans comparaiſon ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſtères dont ni moi ni perſonne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoiſſance?

La Vallé répliqua d'une maniere étrange & inouie à cette queſtion: il tira, de deſſous ſa robe, une Bible qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant: *prends ce volume, il contient la vérité: la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ſes oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher deſſus, en s'écriant: *j'ai regardé le Quipos* (*), *& je n'y ai rien pu voir; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un ſcélérat obſcur, venu de loin pour maſſacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va chétif impoſteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amuſa plus alors à diſputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ſes forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce ſignal ou à ce tocſin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & enſuite baptiſé, & étranglé avec un billot contre le doſſier de ſa chaiſe. On s'attendrit en liſant la fin de ce prince infortuné, que les richeſſes, qui ſauvent ſi ſouvent le coupable, ne purent ſauver malgré ſon innocence: il avoit, malheureuſement pour lui, à faire à des ſoldats & à des moines.

Il eſt à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne ſavoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains; mais ſi vous penſiez que le moine qui fit cette extravagance ſavoit lire lui-mê-

(*) Les Péruviens, comme on ſait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conſerver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Eſpagnol aura auſſi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

me, vous vous tromperiez. Le Clergé Eſpagnol croupiſſoit, au commencement du ſeizieme ſiècle, dans une ſi incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un eccléſiaſtique qui ſût ſigner ſon nom, & qui n'eût la Bible pendue à ſa ceinture par oſtentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Incas, n'étoit autre choſe que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le compoſent. Quant à leurs Divinités ſubalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la ſuperſtition: on aſſure qu'ils adoroient auſſi des ſtatues repréſentant des diables ſi conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y ſeroit mépris: il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits eſſentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il eſt très-certain que les débris de cette nation qui ſubſiſtent encore de nos jours, ont conſervé au fond du cœur un penchant ſecret & invincible pour les inſtitutions religieuſes de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Chriſtianiſme, lorsqu'ils réfléchiſſent ſur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduiſant en eſclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & *le dernier* de leurs Rois, en violant impunément

toutes les loix divines & humaines? Avouez que quand on a le malheur d'être né Péruvien, il eſt presqu'impoſſible de ſe perſuader que le Dieu des Eſpagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il ſemble que ce ſoit la deſtinée de la religion Catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on ſort de cette quatrieme partie du monde, on retrouve dans les autres un ſi petit nombre de Catholiques qu'on en eſt étonné; & ſi de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, ſoit au nouveau Monde; on réduiroit presqu'à rien la ſomme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclairciſſements ſur la prétendue religion des Américains purement ſauvages. Ambulants & diſperſés, leurs opinions ſont auſſi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point: on ne penſe pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confuſion d'idées ne ſeroit pas auſſi réelle qu'elle l'eſt, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire & presqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyſique, étant un obſtacle inſurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs ſentiments ſur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ſerviroit-il d'être parfaitement inſtruits des dogmes religieux des Criſtinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils ſoient,

se renferment des superstitions affreuses? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures: on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fievre, quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits; & qu'il avoit encore la fievre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'Histoire sans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a longtemps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent: si

(*) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyſique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne ſauroit nous conduire à rien: un homme peut être ſeul de ſon ſentiment contre tout le monde, & avoir raiſon: un homme peut être ſeul de ſon ſentiment, & ſe tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le ſoleil tournoit, il ne tournoit pas: ainſi quand il ſeroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne ſeroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonſtration, qu'on a cru ſi néceſſaire. Au contraire, ce conſentement ſingulier de tant d'individus ſi ſujets à ſe méprendre dans des matieres où les ſens & les organes peuvent décider, ſeroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les ſens ne ſauroient décider.

Il importe d'obſerver que la réſurrection des corps & l'immatérialité de l'ame ſont deux ſyſtemes qui, quoique confondus à chaque inſtant, n'en different pas moins eſſentiellement entr'eux: il y a, par exemple, des ſauvages qui croient qu'ils reſſuſciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la ſpiritualité de l'ame: ils ignorent même qu'ils ont une ame; puiſque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées ſemblables. Cette hypotheſe de la réſurrection des corps a été preſque univerſelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers ſiècles, avoient tellement outré les choſes qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des ſubſtances

incorruptibles que Dieu ſe réſervoit comme une eſpece de graine ou de ſemence pour faire regermer les corps décompoſés par la putréfaction: *Conſtat dentes incorruptos perennare, qui ut ſemina retinentur fructificaturi corporis in reſurrectione* (*). Cet abſurde préjugé avoit été puiſé dans le Paganiſme; puisque les Romains ne bruloient pas les corps des enfants morts avant la pouſſe des dents; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi.* En parlant de l'uſage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit ſon origine du dogme de la Réſurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient auſſi les cadavres, adhéroient auſſi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée longtemps avant la naiſſance du Chriſtianiſme, dont les premiers ſectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent ſans doute pouvoir ſe paſſer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conſerver le corps.

Quant au ſyſtême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît juſqu'à préſent aucune nation qui l'ait admis purement & ſimplement, ſans y mêler celui de la réſurrection des corps, & il n'y a peut être qu'une ſociété toute compoſée de philoſophes qui pût ſe contenter d'une doctrine ſi ſublime.

Si je vous ai inſpiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion, des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir auſſi contre la grande *Hiſtoire des Cérémonies Religieuſes & des Superſtitions,*

(*) *Tertul. De Reſur. carnis.*

dont le ſeptieme volume renferme, à mon avis, le plus de choſes fauſſes, hazardées, & ſuſpectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un livre plus inſtructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très peu accrédités, inſéré des relations menſongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama.

Lorsque l'occaſion s'eſt préſentée de parler du Mémoire dans lequel Mr de Guignes ſoutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de Mr Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands pro-

grès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui ſe tenoit encore caché à Pékin en 1756: obſédé par les lettres de ſes correſpondants, il a bien voulu entreprendre des recherches ſur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Hiſtoriens Chinois le plus généralement eſtimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables hiſtoriques. Comme je n'avois aucune connoiſſance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à compoſer mon premier volume, j'ai été agréablement ſurpris de voir mon ſentiment ſe confirmer d'une façon ſi formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de ſi tôt. Permettez moi de vous déſabuſer encore ſur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu: on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inſcription en caracteres du Thibet, qui eſt, comme vous ſavez, le pays où réſide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations poſſibles ſur ce pretendu monument, je puis hardiment vous aſſurer qu'on n'a jamais découvert aucune inſcription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux juſqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre eſt comme la médaille de Jules Céſar qu'on diſoit avoir été déterrée au voiſinage des Patagons, chez des ſauvages qui ſe hommoient les *Céſaréens*. D'où vous pouvez juger *juſqu'à quel point* on a oſé porter l'audace de feindre

les choſes les plus incroyables pour appuyer les ſyſtêmes les plus abſurdes.

Suppoſez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, conſulter de bons Auteurs Chinois ſur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique; je penſe qu'il eût ſuffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impoſſibilité d'un tel voyage par les mers orageuſes & inconnues de la Tartarie: il eût ſuffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais exiſté la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'hiſtoire, ſans m'aſſujettir aux loix d'une Diſſertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conſte, par des monuments authentiques & inconteſtables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire, il regnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Praſrinmo*. La ſucceſſion de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois-mille ans, a duré juſqu'à nos jours, & durera probablement encore longtemps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

(*) On a donné au *Thibet*, comme à pluſieurs autres contrées, différents noms qui ſignifient toujours le même pays: on l'a appellé *Bontan*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tſan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Laſſa*; mais *Laſſa* eſt proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand Lama: auſſi *Laſſa*, traduit littéralement, ſignifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Obſervations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Laſſa* eſt au 29ieme degré & ſix minutes de Latitude Septentrionale.

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiecles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhédrin, Alexandre & Mahomet ont ſuppé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup déſtructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la Fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tſé-Vang-Raptan*, Kan des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeſte injurieux & rempli des blaſphemes, ne put réuſſir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à ſon ſecours, repouſſa le brigand qui l'inſultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a eſſuyé aucun orage de quelque conſéquence, depuis cette époque.

Je ſais que le Pere Georgi prétend que *Praſrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'aſſit le premier; mais je ne ſaurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caſpienne plus de cinq-cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un paſſage de *Strabon*, que les Getes avoient depuis très long-

temps un grand Pontife dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiècle de ce philoſophe: car Hérodote, qui eut pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pythagore, aſſure que c'étoit un très ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit, eſt ſi mêlé de ténebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Getes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils ſe fixerent; de ſorte que leur Pontife, réſidant ſur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement ſous lui deux-cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiège & ſa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à ſon chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai ſoupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thi-

bet (*). Auſſi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient ſignifier au peuple les volontés de ſa Prêtreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à peu près de même au château de Putola où réſide le Grand-Lama, qui ne ſe montre que fort peu en public; mais il admet à ſon audience les envoyés & les ambaſſadeurs, & reçoit la viſite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces ſouverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolennelles & les occaſions extraordinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits ſont toujours expoſés, & ſuſpendus au-deſſus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour: on en peut voir un dans les obſervations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à ſon Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Miſſionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife eſt

(*) On aſſure que cette ſinguliere idée de canoniſer une femme pendant ſa vie, & de la reſpecter comme une image de la Divinité, s'eſt renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sioniter*, qu'on accuſe d'avoir quelque part un temple où ils rêverent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les viſions de ces ſectaires me ſont ſi peu connues que *je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.*

repréſenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne ſont pas magnifiques, ni les ornements outrés: dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que diſent quelques avanturiers Européans, qui ſe glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a pouſſé l'exagération juſqu'à oſer publier qu'il avoit été en correſpondance avec le Grand-Lama; & dans cette correſpondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le ſalut de mes fidèles ſujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jéſuites, *qui ſouillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne ſauroit définir, & par une avarice que rien ne ſauroit aſſouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des ſéditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des fauſſetés ſi palpables & ſi révoltantes. Comment le Lama ſe ſeroit-il mépriſé lui-même juſqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la religion Chrétienne eſt vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permiſſion de prêcher le Mahométiſme en Italie, parce que le ſacré College a reconnu que le Ma-

hométiſme étoit une religion vraie & très-propre à ſauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ſes confreres ces abſurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé ſon livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil impoſteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, ſous prétexte d'employer ces ſecours à l'avancement du Chriſtianiſme au Thibet, & d'augmenter ainſi les revenus des Capucins, en décriant les Jéſuites; car les moines mendiants ſont verſés dans mille eſpèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: auſſi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous aſſurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces ſéditions ſi dangereuſes, allumées par les ſoi-diſants Jéſuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police eſt trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers ſans aveu, puſſent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulſés de la Chine, allerent en grand nombre ſe jetter dans le Thibet, d'où le Lama, qui ne ſavoit que trop bien tout ce qui s'étoit paſſé à la cour de Pékin, les fit promptement chaſſer: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des paſſe-ports ſignés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Chriſtianiſme ne s'établira jamais, c'eſt ſans doute au Thibet; parce *que la puiſſance* ſpirituelle & temporelle y étant com-

binées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Eccléſiaſtique s'oppoſera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins, auſſi jaloux en Tartarie que partout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres ſubalternes, dont on compte plus de cent-ſoixante-mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpèces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Dioceſes reſpectifs (*), ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires, eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance: il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar

(*) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les évêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

Pierre I découvrit, dans une ville déſerte de la Sibérie, une immenſe bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été compoſés par des prêtres Lamas: on envoya quelques uns de ces rouleaux à feu Mr Fourmont, qui aidé par un ſavant de ſes amis, en déchiffra pluſieurs endroits aſſez clairement pour pouvoir aſſurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ſes transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais ſans avoir à leur ſuite quelques chevaux chargés de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des maſcarons aux lettres initiales, ſur du papier de ſoie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de conſiſtance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ſes bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les ſavants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & excluſivement à la Morale & à la Métaphyſique; ils cultivent encore d'autres ſciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Aſtronomie & l'Aſtrologie à Balk, cette fameuſe école de l'Aſie, qui fournit d'Aſtrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jéſuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il propoſa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, ſans le ſecours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec *des Aſtrolabes* & des Quarts de cercle. D'où vous

pouvez juger ſi la barbarie s'eſt tellement emparée de leur eſprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne ſavoir lire, eût été lui-même en état de dreſſer une carte géographique ſelon les règles.

L'Alphabet dont on uſe au Thibet, a une ſupériorité décidée ſur les caracteres Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de ſignes mobiles, dont la combinaiſon exprime tous les ſons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere ſur lequel Veſſiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, eſt peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaiſon qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit compoſé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece reſſembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet eſt riche en mots, c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait, pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problèmes Métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien d'avantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt un Dialecte de

Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgué, on ôte, de deſſus le portail de la grande égliſe, l'effigie du Lama défunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur Du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inſu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler à un vieillard malade, on ſent bien que cette fourberie, impoſſible dans l'exécution, eſt un conte puérile qui ſe réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont ſoutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cauſe du voile qu'il porte, diſent-ils, toute ſa vie ſur le viſage (*); ce qui eſt encore une fauſſeté avérée,

(*) Si le Dalai Lama portoit effectivement un voile ſur le *viſage, on* n'auroit pas beſoin de chercher quelqu'un qui lui *reſſemble pour le* remplacer après ſa mort, comme le veut Du

dans le goût de la précédente. Il eſt certain que ce Pontife n'avoit aucun maſque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy*: après s'être appuyé d'une main ſur le bord de ſa chaiſe, il ſe leva tant ſoit peu de deſſus ſon couſſin, & s'étant remis en place, il parla longtemps à l'Ambaſſadeur qui ſe tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience ſolennelle pluſieurs étrangers de diſtinction, attirés par la curioſité, on eut ce jour-là tout le temps de conſidérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui eſt la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-inſtruits ont ſi mal parlé, c'eſt que la religion du pays ordonne de croire que l'eſprit ſaint & auguſte qui a animé un Dalaï, paſſe, immédiatement après ſa mort, dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour remplir le ſouverain Pontificat. Le ſyſtême de la Métempſycoſe, adopté ſans réſerve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'eſprit divin, qu'on ne ſauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne propoſoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il eſt égal de croire qu'un homme ne ſauroit ſe tromper, ou de croire que Dieu daigne ſuc-

Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce ſujet, ſe détruiſent donc les unes les autres.

ceſſivement inſpirer à pluſieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, ſelon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme ſiècle (*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres uſurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme diſent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne ſont pas des Dieux; mais ils prétendent repréſenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autoriſé, établi par le ciel: en conſéquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas ſi énorme qu'on a voulu nous le perſuader, ils décident en dernier reſſort dans les matieres de religion, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au-deſſus d'eux dans le ſpirituel; car ils ne ſe mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne ſe préſente des ambaſſadeurs étrangers qui exigent audience:

(*) Le Pere Gaubil dit que l'Hiſtoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand Lama, ſous le regne de *Keyuk-Kan*, petit fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me perſuader qu'il ſe ſoit écoulé plus de deux-mille années avant que les Chinois euſſent quelque connoiſſance de la religion d'un pays dont ils ſont ſi voiſins: il eſt plus probable que les Bonſes de la Chine ſe ſont oppoſés à l'arrivée & à l'établiſſement des Lamas, auſſi longtemps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réuſſi à les exclure à jamais ſans les conquêtes des Tartares, qui ont ſi bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la ſuivent, & qui ont des temples publics & *privilégiés*. Au reſte il eſt bon de ſavoir que les Chinois *nomment Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

ils n'adminiſtrent pas même leurs propres revenus, qui ne ſont pas ſi importants que la ſeule ſomme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maiſon d'Autriche. Leur premier Miniſtre, qui porte indiſtinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, diſpoſe dans le temporel, a ſoin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correſpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voiſins ou alliés, & conclut lorſque les traités ne ſont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abuſant de la facilité, ou de la foibleſſe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardieſſe de s'ériger en princes ſouverains: on ſoupçonne même, avec beaucoup de raiſon, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers adminiſtrateurs qui ont ſecoué le joug de leur chef: on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéiſſance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont uſurpé (*). Non ſeulement les miniſtres temporels

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalai-Lama, ce qui ſignifie *Grand Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été queſtion des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thrizhengo*, regnoit l'an 1193 avant Jéſus-Chriſt. Je ſuis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans ſon *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la ſucceſſion de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thrizhengo* juſqu'à Jéſus-Chriſt, & pour remplir un laps de onze-cents-quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui eſt impoſſible ſelon le cours ordi-

du Lama ont quelque-fois aſpiré à l'indépendance; mais on a vu encore, au grand ſcandale des fidèles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de régner, ont prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la juriſdiction du chef de leur égliſe: le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus, dans ſon Diocèſe, les déciſions émanées du Saint Siège; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniatreté dans ſa rebellion, que parce qu'il ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre, eſt devenu en Tartarie une puiſſance prépondérante dont les armes le garantiront longtemps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'égliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti: auſſi les grands Lamas ne s'inquiètent-ils pas

naire de la vie des hommes. En ſupputant les liſtes chronologiques de tous les Rois qui nous ſont connus, on trouve que chaque régne équivaut à peu près à vingt ans: ainſi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent compleiter qu'un laps de quatre-cents & quatre-vingt ans; mais ſuppoſons qu'ils en ayent regné huit-cents, il ſubſiſtera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois-cents ans; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Miniſtres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

beaucoup de ces uſurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants; parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peuplades Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les diſſidents ou les mutins.

La politique du Dalaï conſiſte à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppoſe les autres. En 1625, les Rois du Thibet le privérent de la moitié de ſes états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Aſſailli, au commencement de ce ſiècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repouſſa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puiſſants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni ne ſe fortifie par la réunion, ou la conſpiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges:* le jaune eſt la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge eſt la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne ſe réuniſſent jamais, ſinon quand le Lama eſt aſſez foible pour avoir beſoin des Chinois: en tout autre temps, ils ſe contrebalancent dans un ſi parfait équilibre qu'il eſt difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voiſins, ſans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent auſſi-tôt connoiſſance au cabinet de Pékin.

Cette faction reſſemble ſi bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on eſt ſurpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours auſſi éloignées que le ſont Rome & Laſſa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les reſſources que les Lamas ont ſu ſe ménager. Tous les princes Européans ſont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ſes Bulles, ſes Brefs, & ſes diſpenſes, ſans jamais faire crédit, eſt très-onéreux au peuple, qu'il épuiſe; tandis que les Lamas n'exigeant rien de perſonne, il n'en coute pas beaucoup pour être de leur religion: & comme leurs Etats jouiſſent ſouvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embraſe les provinces voiſines; des Kans, ou trop puſillanimes pour entrer en lice, ou aſſez modérés pour n'y pas entrer, viennent ſe jetter, avec tous leurs *Amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Egliſe, en payant à ſon chef une petite redevance pour ſon droit d'aſyle, & pour les frais qu'occaſionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des inſultes. On voit quelquefois des princes ainſi réfugiés ou retirés ſéjourner juſqu'à vingt ans dans le territoire de l'Egliſe, ſans qu'ils inquiètent ou ſoient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ſes intrigues de leur inſpirer mutuellement de la défiance pour les diviſer: cependant le beſoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalouſie des Chinois *contre* les Tartares, affermiſſent l'autorité du

Sacerdoce, & font reſpecter l'égliſe qui protege les foibles & les pauvres, ſans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en ſait, & on n'en peut rien ſavoir de certain: auſſi ne crois-je point que vous, ni perſonne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un paſſage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr d'Anville aſſure, qu'*on ne ſert journellement au Pontife Tartare pour ſa ſubſiſtance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une taſſe de Thé. C'eſt de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, eſt obligé de ſe contenter* (*).

Mr d'Anville, dont je reſpecte infiniment le ſavoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des choſes ſi peu judicieuſes, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne ſauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, ſans être Pape ou Lama, a éprouvé juſqu'à quel degré on peut pouſſer la ſobriété dans le boire & le manger. Auſſi longtemps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule ſur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inſpirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur ſembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets ſi déteſtable un grand monarque de la haute Aſie.

(*) *Atlas de la Chine* p. 9. paragr. 7. in folio.

Toutes les nations Hippomolgues compoſent, avec le lait de jument, une boiſſon qu'on nomme *Kunn*, très-eſtimée par ceux qui y ſont accoutumés dès leur jeuneſſe: ce *Kunn* ſe boit dans une immenſe étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée juſqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla;* mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'eſt pas du vinaigre, comme le ſavent les voyageurs qui ont parcouru quelques diſtricts de la Tartarie. On ſert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths: ainſi il n'y a rien de ſingulier dans cet uſage, ſinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il eſt vrai au reſte, que le Pontife Thibétain veut bien ſe ſoumettre à une certaine diète, c'eſt apparemment pour mortifier ſes ſens, ou pour favoriſer les dévots qui mangent ſes excréments avec avidité, à ce que diſent Gruéber & Gerbillon: ce dernier rapporte même que l'ambaſſadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excuſa d'accepter ſous différents prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit ſe diſpenſer auſſi de croire ce conte ſous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle auſſi de cette dégoûtante abſurdité, dans un endroit de ſon voyage qui eſt trop remarquable pour que je le ſupprime.

„Ils m'ont conté, dit-il, une choſe qui eſt bien „ridicule, mais qui eſt bien véritable à ce qu'ils diſent, „*qui eſt* que lorſque le Roi a ſatisfait aux néceſſités

„ de la nature, ils ramaſſent ſoigneuſement ſon ordu-
„ re pour la faire ſécher & la mettre en poudre, com-
„ me le tabac qu'on prend par le nez; qu'enſuite,
„ l'ayant miſe dans de petites boîtes, ils vont les jours
„ de marché en donner aux principaux marchands, &
„ aux riches payſans, de qui ils reçoivent quelques
„ préſens; que ces pauvres gens emportent cette pou-
„ dre chez eux comme quelque choſe de fort précieux,
„ & que lorſqu'ils traitent leurs amis, ils en ſaupou-
„ drent leurs viandes. Deux de ces marchands de
„ Boutam qui m'avoient vendu du Muſc, me montre-
„ rent chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit de-
„ dans, dont ils faiſoient grand état" (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber: je ſais que ſi les ſuperſtitieux ont porté la fureur juſqu'au point de manger des hommes, ils ſont bien capables de ſe ſouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, auſſi longtemps qu'il n'eſt atteſté que par des témoins ou ſuſpects, ou prévenus, ou mal informés. Il eſt certain que ces pratiques impures, ſi on les a réellement vu obſerver parmi quelques piétiſtes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de ſi incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Aſie. Cette Religion, dont la Morale eſt irréprochable, enſeigne l'exiſtence d'un premier Etre que leurs livres ſacrés nomment tantôt

(*) *Voyage des Indes.* T. II. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

La & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choſes ſort ſurprenantes. Les Lamas diſent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux-mille ans avant notre ére vulgaire, eſt né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire ſortir les Dieux & les grands hommes du ſein d'une vierge, a été très anciennement en vogue dans la Tartarie: car non ſeulement les Tartares prétendent que Gengiskan eſt né d'une vierge; mais ils en diſent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan, & comme cet Empereur a fondé une Academie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniverſaire de ſa naiſſance, & le Secrétaire de l'Académie, aſſemblée extraordinairement à cette occaſion, commence toujours ſon diſcours par cette phraſe conſacrée: *Meſſieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inſpire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuſe ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées ſont extrêmement du goût des Aſiatiques, il ſuffit de vous dire que Mahomet eſt le premier homme qui ait ſoutenu que la vierge Marie avoit non-ſeulement conſervé ſa virginité après ſes couches, mais que ſa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, ſignifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occaſion du *Prophete des Turcs.*

en France, convient qne les Franciſcains ont puiſé dans *l'Alkoran* le dogme de *l'immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun ſoupçon. Les Perſans font naître d'une vierge une foule d'hommes illuſtres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un reſpect ſingulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & ſi un Juif oſoit en leur préſence attaquer ſa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils ſont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

„Mahomet, dit-il, eſt le plus ancien auteur qui ait fait „mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, dans ſon Al„coran SURA III. 36. voyez auſſi *Maracci Prodrom. ad refuta„tionem Alcorani. Part. 4. pag. 86. Col. 11.* Il avoit pris cette „croyance des Chrétiens Orientaux, réfugiés de ſon temps „dans l'Arabie. Depuis ce temps juſqu'à St. Bernard, il ne „ſe trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes formels. „Les Croiſés rapporterent, au douzieme ſiècle, cette croyance „en Occident. *Diction. Hiſtor. Art. Mahomet.*"

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat ſuppoſe, dans cet article, une choſe qu'il lui eût été impoſſible de prouver: il ſuppoſe que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui eſt une fauſſeté avérée; puiſqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne ſeroit pas arrivé ſans doute, ſi ce dogme eût été connu dans le quatrieme ou le cinquieme ſiècle.

Les Croiſés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme occaſion de tant de querelles, en ont apporté auſſi les premiers oignons, du Safran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lèpre: on les accuſe auſſi d'avoir apporté la petite verole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) „C'eſt une des plus fermes opinions des Mahométans, „que Jéſus-Chriſt eſt né d'une vierge, laquelle a toujours de„meuré vierge; & ſi quelque Juif étoit aſſez mal-aviſé pour „dire le contraire en leur préſence, on le déchireroit. Ils „mettent la Ste Vierge au rang des Prophetes, l'appellant

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup

---

„ *Hazareth-Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'eſt à dire *Dame Ma-*
„ *rie*; mais ils nient que Jéſus-Chriſt ait été conçu du Saint
„ Eſprit, parcequ'ils ne connoiſſent pas de Saint Eſprit: faiſant
„ au-lieu de cela un conte ridicule, qu'elle conçut de la ſalive
„ d'*Adam*: qu'*Adam* ayant été créé dans le Paradis, il touſſa;
„ que la ſalive qui ſortit de ſa bouche en touſſant, fut par
„ ordre de Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel qui la verſa
„ dans le ſein de la Sainte Vierge, où elle devint la vertu gé-
„ nérative dont Jéſus-Chriſt fut conçu.

„ Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont venus
„ dans les derniers ſiécles, reconnoiſſant le pouvoir qu'avoit
„ ſur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur religion, le
„ point de la naiſſance de Jéſus-Chriſt d'une vierge, ont
„ avancé que le Philoſophe *Pythagore* étoit auſſi né d'une vier-
„ ge; & deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le der-
„ nier étoit le fameux *Tchenguis-Can*, qui conquit la plus
„ grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont des inventions du pere
„ du menſonge pour empêcher les hommes de croire au Sau-
„ veur du Monde, qu'on ne doit pas conſidérer davantage que
„ les fables payennes, où l'on trouve auſſi que *Platon* étoit fils
„ d'une vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au livre con-
„ tre *Jovien*." *Voyage de Chardin. Tome II in 4to. p. 269. Amſterdam 1735.*

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement Mr Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le probleme propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-nieme Diſpute de ſon ſecond livre;* où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modèle de chaſteté, l'hiſtorien de *la Compagnie de Jéſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour diner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acèrem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alternis ſemper pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio* à Anvers chez *Meurſ, 1652*: in folio.

que les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, pluſieurs ſiècles avant l'établiſſement du Chriſtianiſme. On a nié cette reſſemblance, en nous aſſurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Neſtoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je ſuis fâché que Mr Thevenot ait adopté ce ſentiment ſi contraire à l'Hiſtoire, & à la Chronologie; puiſqu'il eſt démontré par le ſeptieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du ſouverain Pontificat à Laſſa, ſont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Neſtorianiſme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniâtrément à l'hypotheſe de la Métempſycoſe, que les Neſtoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus abſurde impiété qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un homme qui penſe. Jugez après cela s'il eſt bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Neſtoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Aſie qu'à Caramit & à Muſal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur ſéjour, car j'ignore ſi ces héréticques ont encore un Patriarche ou non (*).

Les Freres Aſcelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tarta-

(*) Il eſt bien ſurprenant que Mr l'Abbé de Longuerue prétende que les Neſtoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme ſiécle, & qu'il tourne en ridicule le ſentiment de Mr La Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Mr de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune con-

res, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Miſſionnaires Neſtoriens, qui tout puiſſants à la cour y tenoient en tutelle le célèbre *Batou-Kan*, petit fils de *Genkis-Kan: ce ſont ces damnables Neſtoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiſer & de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces eccléſiaſtiques, pris pour des Neſtoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*; mais comme Aſcelin, & ſon collegue avoient beaucoup entendu parler des Neſtoriens ſans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'eſt pas bien merveilleux, puiſque le Pape Innocent avoit choiſi pour chefs de ſa comique Ambaſſade les deux plus ignorants moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Neſtoriens, il eſt très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiſer; puiſqu'ils admettent la néceſſité de ce ſacrement, auſſi bien que les Catholiques, de qui ils ne différent qu'en une choſe peu importante: ils nomment la Vierge *Chriſtotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence ſuffiſoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, eſt cenſée *Théotocos*, & quiconque diroit le contraire blaſphémeroit, & courroit riſque d'être châtié très ſévèrement par le Conſiſtoire de Laſſa.

---

noiſſance du Chriſtianiſme au quinzieme ſiécle, ſans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas* nos premiers Miſſionnaires: quand ils furent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils *crurent* que c'étoient des Mahométans. Cette double mépriſe *prouve qu'ils n'avoient* aucune idée du Chriſtianiſme.

Quant à *Batoû-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca*: il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu Mr de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parceque, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de Saint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions: c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier Mr de Beauſobre qui, après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inférer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à

la Chine; de ſorte que le *Dalaï Lama* a plus de ſectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Mouftî* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perſes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deſtour-Deſtouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyſſins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moſcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baſſora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réſide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de ſecte, il n'y en a aucun dont le troupeau ſoit comparable à la foule des Aſiatiques qui croient au Dieu *La*, & à ſon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiſtorique que je crois avoir faite. Je ſoupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établiſſant un Grand-Prêtre, ſoumis au Dalaï Lama du Thibet: ce ſouverain eccléſiaſtique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui eſt une corruption de *Dalaï*, a eu ſous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui eſt une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Miniſtres temporels dont il n'y en a aucun qui ne ſe ſoit déclaré indépendant, après avoir ſecoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la ſuite des temps, écraſé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir ſuprême eſt tombé entre les mains *d'un petit* nombre de compétiteurs, impliqués dans

des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours ſubſiſtant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'eſt devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établiſſement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, ſi vous conſidérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes eſt auſſi la principale divinité des Lamas, qui la connoiſſent ſous le même nom de *Xaca*. Je ne me ſouviens pas d'avoir lu un Hiſtorien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conſéquences que moi pour éclaircir le point le plus intéreſſant de l'Hiſtoire du Japon: cependant le grand Pontife qui y repréſente exactement le Dalaï Lama, ces miniſtres plénipotentiaires qui y ont adminiſtré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutukus* en tout égaux aux évêques Thibétains, cette infinité de *Bonſes* Japonois dont les inſtitutions & la règle reſſemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent guères de douter de cette ancienne invaſion des Tartares Mongales dans le Japon (*).

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leurs Hiſtoires *Ho-Fo*, ou ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parcequ'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que Mr d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

J'ai oublié de vous faire obſerver que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercée depuis ſi longtemps dans une grande partie de l'Aſie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyſſinie, crurent l'avoir trouvé dans la perſonne du *Chiromé*. Tant il eſt vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raiſon. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyſſinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Miſſionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonſes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indiſtinctement à tous les eccléſiaſtiques du Thibet. Il eſt difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique: jamais

---

Malgré ce que je viens de rapporter ſur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps ſu ſe faire craindre ou reſpecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie Hollandaiſe, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il aſſuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de ſe procurer des héritiers dont le défaut faiſoit craindre une guerre civile, & il ſemble que ce prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari;* puiſqu'il ſe maria, ce qu'il avoit conſtamment refuſé de faire juſqu'alors; parcequ'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui *avoient inſpiré* de l'averſion contre le ſexe.

l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiècles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments: s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudi par an, ſans jamais déſirer un revenu plus conſidérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croiſades, & érigé des Inquiſitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre

pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ſerment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Egliſe; s'ils avoient reſpecté davantage les philoſophes & les Savants; s'ils avoient entierement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monaſtiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiſcopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéans ſans fonction, ſans miniſtère, ſans ſavoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne déſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions, & les abus; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille Scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Laſſa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, ſur la multiplication des ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Eſpagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une nation des miniſtres ſans *miniſtère*, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans

les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des ſoins de leurs paroiſſes que toute une communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne font abſolument rien, ont juſqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille ſans ceſſe à ſecourir les malades, à prêcher, à catéchiſer, à inſtruire la jeuneſſe. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer un plus grand abus, une injuſtice plus criante, & un ſcandale plus notable dans la diſcipline eccléſiaſtique & dans la police civile. On s'apperçoit aiſément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaſtiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils ſe ſont trompés; puiſque c'eſt par les ordres monaſtiques que la cour de Rome recevra ſans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais eſſuyé. Dans le Manifeſte publié en 1710 par *Tſé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paſſage remarquable, *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les ſouſtraire à la juriſdiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes; comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtriſe, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre preſcrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conſéquence de leur rebellion, je les fais eſclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tſé-Vang ne tint que trop bien parole: il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui; & s'il eût été auſſi heureux dans ſa ſeconde expédition que dans ſa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet, mais

ce Tartare agiſſoit en brigand & non en réformateur; auſſi ne propoſé-je pas ſa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr M.

Sur les viciſſitudes de notre Globe.

Comme on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf ſyſtemes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſinguliere planete a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni aſſez développées, ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypotheſe qu'une hypotheſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Hoorn*, celui de *bonne Eſpérance* & celui de la *Terre de Diémen* ſoient tournés au Sud. Il convient de conſidérer cette poſition remarquable dans la carte réduite de Mr Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le Midi me fait ſoupçonner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord *par différentes directions*, & qu'ils ont fait des brè-

ches partout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, ſont ſitués dans le même ſens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Auſtral: tel eſt le cap de *Komorin* en Aſie, celui de *Malacca* dans la Péninſule de ce nom, celui de *Ste Marie* dans l'isle de *Madagaſcar*, celui d'*Oſtokoi-nos* dans la Péninſule du *Kamſchatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeſo-Gaxima*, celui de *Farwel* dans le *Grœnland*, celui de *St Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir ainſi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terre qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indiſtinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie eſt, comme celle de beaucoup d'autres ſciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées ſe confondent quand les termes énergiques & propres manquent: cependant il y a une différence bien eſſentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninſule, une grande isle; & un autre cap qui n'eſt qu'un angle ſaillant, qu'une ſinuoſité de la côte formée par des cauſes particulieres.

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le Rumb du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'un ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

La plus grande brèche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud: un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation: car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très reculés; puisque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cents ans, entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quant au golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le Vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale, tracée entre le *71ieme* & le *72*ieme degré de longitude depuis le cap

Naban juſqu'à *Ferrabat*, on retrouve des veſtiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce ſont des campagnes d'un ſable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au ſortir de ces plaines arides, on entre dans le grand déſert ſablonneux qui eſt à 40 Farſangues au Nord d'*Iſpahan*: au ſein de cette ſolitude, on découvre d'énormes monceaux de ſel, épars ſur une ſurface de pluſieurs lieues en tout ſens: les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique ſitué fort avant dans le continent, *la mer ſalée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare ſalſum*: à la droite de cette campagne de ſel regne un long cordon de Dunes, ou de collines ſablonneuſes, que les vagues ont entaſſées, & qui ſe prolongent par le Sud-Eſt juſqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours ſous le même Méridien au-delà du *Couchiſtan*, le terrain s'incline, & la pente continue inſenſiblement juſqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien baſſin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perſe, qui eſt en effet une région ſeche & ſtérile, où l'eau manque au point que ſans le ſecours des canaux artificiels, & l'invention des aquéducs, il ſeroit difficile aux hommes d'y ſubſiſter, comme on peut s'en convaincre en liſant Chardin & Tavernier.

On ſait que dans pluſieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creuſant, des forêts entieres, couchées ſous terre depuis vingt juſqu'à

ſoixante pieds de profondeur: ſi ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, ſuivant mon ſyſtème, ne préſenter que des arbres foſſiles, dont les racines ſeroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les perſonnes qui ont examiné la poſition de ces arbres enſevelis dans les tourbieres & les marais de la Friſe, de la Hollande, & de la Groningue, il eſt certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Eſt, & la couronne vers le point oppoſé: ce qui prouve que la force qui les a proſternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'eſt l'inondation de la Cherſoneſe Cimbrique, arrivée, ſelon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ère vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Friſe, & formé tous ces marais qui ſont depuis Schelling juſqu'à Bentheim. Les arbres foſſiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lanceſtre, ont auſſi paſſé longtemps pour des monuments diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturaliſtes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-Céſar, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a ſuffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation; puiſqu'il eſt très-probable que ce ſont les Romains qui ont *éclairci ces bois*, pour en chaſſer les ſauvages Bretons,

qui s'y cachoient, lorſqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eſt vrai que toute l'Europe, ſi l'on en excepte la ſeule Italie, n'étoit encore qu'une immenſe forêt, il y a dix-huit-cents ans.

J'ai obſervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à ſec en-deça de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55ieme degré de latitude dans notre hémiſphere, & juſqu'au 60ieme dans l'hémiſphere oppoſé, ſans toucher à aucune côte continue & fort allongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude ſeptentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contrepoids ſuffiſant au pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne peſe pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve avec la même ſurpriſe que preſque tout l'eſpace du globe, placé directement ſous la Ligne

Equinoctiale, eſt aujourd'hui ſubmergé par l'Océan: ce qui eſt bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir ſous l'Equateur: ſi cette élévation étoit auſſi conſidérable qu'on l'a ſuppoſée, il eſt manifeſte que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues ſous les poles; de ſorte qu'il ne reſteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inſpection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydroſtatique ſont fauſſes & illuſoires, ou qu'il eſt impoſſible que la longueur de l'axe terreſtre ſoit à la longueur de l'Equateur terreſtre, comme 174 ſont à 175. Mr de Buffon n'eſt pas le ſeul qui ait accuſé cette meſure d'inexactitude (*); d'autres phyſiciens & d'autres Aſtronomes ont également ſenti les inconvénients qui réſultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il eſt démontré qu'on reſſent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une ſeconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à

(*) Mr de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terreſtre eſt à la longueur de l'axe, comme 230 ſont à 229: quoique ce calcul ſemble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une ſuppoſition gratuite. Il ſuffit de ſavoir que le globe n'eſt pas ſi applati aux poles qu'on l'a cru: on ne parviendra peut-être jamais à connoître *la véritable* longueur de l'axe & la véritable longueur de l'*Equateur terreſtre*.

nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur ſoit la même, aux mêmes ſaiſons, à des hauteurs correſpondantes, ſous le même Méridien. J'ai ſouvent réfléchi ſur ce phénomene, & il ne s'eſt pas préſenté à mon eſprit une explication plus ſatisfaiſante que celle que je viens de donner: je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui giſent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur: ce qui ſuffit pour produire l'effet qui nous étonne, la ſurface de l'eau refroidiſſant infiniment plus l'atmoſphere que la ſurface du continent: on s'en apperçoit même ſur les lacs & les grands fleuves, ſans le ſecours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion ſur le peu d'étendue des Terres Auſtrales: ſi elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le ſoupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces ſont fondues tout au moins vers le commencement de Mai: les vaiſſeaux s'élevent alors juſqu'au 79ieme & quelque-fois juſqu'au 80ieme degré; mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offuſqués par la brume, & barrés par les glaces, ſoit en été ſoit en hiver, ſous le 60ieme parallele.

Ainſi on a été à cinq-cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud: ce qui eſt ſans doute très-ſurprenant. En vain Mr de Buffon veut-il nous perſuader que les

glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des Terres Auſtrales: cela ne réſout point la difficulté; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent en été au 80ieme degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au 60ieme degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt, en tout temps, ſi violent que parce que l'immenſe ſurface de la mer y empêche l'atmoſphere de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomene eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe, avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds, ſix pouces, en un ſiècle: il eſt bien vrai que le Clergé de la Suede, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans *lequel il accuſa* d'héréſie tous les ſavants qui ont parlé

ou écrit en faveur du ſyſtème de la diminution de la mer, parceque ce ſyſteme, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célèbre Mr Olof Dalin oppoſa des faits, des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats impoſerent ſilence ſous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouallonius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diete générale, publier une diſſertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parcequ'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de Maître *Brouallius*, qui, relégué dans ſon petit Diocèſe d'Abo, ne paroît pas avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm: il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie, & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables ſectateurs de feu Mr Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais M. M. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la première progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la Nature un mouvement périodique, inconnu

juſqu'à préſent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre; de ſorte que les déluges ne ſont pas des événements bruſques, mais des effets néceſſaires de la conſtitution de notre monde: & c'étoit le ſentiment des anciens philoſophes de l'Egypte, qui ont ſans doute été les dépoſitaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments hiſtoriques ſur les deſtins de notre planete. Ces Philoſophes Egyptiens dirent au Grec Solon: *certis temporum curriculis illuvies immiſſa cœlitus omnia populatur: multaque & varia hominum fuere exitia; ideo qui ſuccedunt, & litteris & Muſis orbati ſunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les ſiècles d'ignorance, & la ruine des arts, comme des ſuites néceſſaires des déluges.

Si les expériences faites ſur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à ſec au-delà de l'Equateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer eſt auſſi ſenſible qu'on l'aſſure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque choſe de ſemblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conſéquence ne ſoit pas fort juſte, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baiſſe en effet d'un ſiècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypotheſe. Il convient qu'en confrontant les meſures

(*) *Plato in Timæo.*

modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauſſé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû ſuivre la même proportion, & hauſſer d'autant que le fond s'eſt accru: ce qui eſt un Sophiſme, ou un raiſonnement captieux; puiſque la Méditerranée n'a pu s'élever audeſſus de ſes anciennes bornes par l'accroiſſement du fond; car à meſure de ſon élévation, il ſe ſeroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à ſec, lorſqu'elles étoient de niveau avec la mer, ſe ſeroient noyées en devenant plus baſſes que la ſuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; & on n'en ſauroit indiquer un ſeul où la Méditerranée ait enfoncé ou ſurmonté la côte, ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſi *Manfredi* avoit raiſonné juſte. Jl ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordemens de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui deſcendent de l'Apennin, & qui manquant d'iſſue & de canaux d'écoulement, s'entaſſent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il eſt abſurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du baſſin de la Méditerranée ait hauſſé par le ſable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube: cependant ces fleuves n'ont pas creuſé viſiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſt pas ſi conſidérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illuſion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixante grains de terre ſur cent-vingt livres d'eau. En faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne ſur un volume d'eau qui ſembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravager quelquefois notre globe; mais je doute qu'ils ayent jamais été auſſi deſtructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune hiſtoire, aucune tradition ne faſſe mention de quelque bouleverſement mémorable, occaſionné par les ſecouſſes de la terre, entre le 52ieme & le 61ieme degrés de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du continent: je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renverſée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'eſt que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins intéreſſante, c'eſt que la plupart des volcans de notre hémiſphere ſont ſitués dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Véſuve* ſur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-ſouvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a ſoupçonné, un tuyau de

communication entre le *Véſuve* & l'*Etna*. Entre les grands Volcans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra*: l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les îlots qui compoſent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins conſidérable, ainſi que les isles *Manilles*, les *Açores*, les isles du *Cap verd*, & ſurtout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* eſt le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'eſt le feu qui a élevé cette immenſe pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulierement entaſſés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont auſſi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il eſt impoſſible d'indiquer ſur toute la ſurface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver ſur des isles; & ſur tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir exiſté en Aſie, ſe ſont éteints; ainſi que ceux dont on voit les ruines ſur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette ſingulière poſition des volcans dans les isles me fait ſoupçonner que l'eau de la mer eſt un ingrédient néceſſaire pour produire l'inflammation des Pyrites ſulphureuſes & ferrugineuſes, qui ſemblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conſte par les expériences faites ſur ces eſpeces de

Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmoſphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le ſoufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans pluſieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des ſubſtances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brulants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, ſe ſont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler? La cauſe en eſt bien claire ſelon moi: c'eſt que la mer s'étant retirée de leur voiſinage, le feu a ceſſé, dès que la décompoſition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité ſuffiſante d'eau. On voit par la deſcription que Mr de Tournefort nous a laiſſée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu pluſieurs bouches qui ont verſé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire, que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui eſt de nos jours à une grande diſtance de la côte; auſſi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la diſette totale des matieres phlogiſtiques ſouterraines, c'eſt propoſer une erreur manifeſte; puiſqu'il n'y a aucune raiſon de ſoutenir que ces matieres auroient été plutôt conſumées dans le continent *que dans* les isles, ou au bord de l'Océan. Le Véſuve *qui brûle* de nos jours, a brûlé depuis plus de trois

mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous ſatisferont peut-être.

En pouſſant les fouilles d'*Herculanum* auſſi avant qu'il a été poſſible, on eſt enfin parvenu juſqu'au pavé des rues, & aux fondements des maiſons de cette ville enſevelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondements pluſieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle claſſe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les eſſais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainſi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Auſoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui eſt une des plus anciennes villes de l'Italie, puiſqu'elle tomba ſous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée: on ne ſauroit fixer l'époque de ſa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de ſorte qu'il s'eſt écoulé trois-mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement juſqu'à nous; & comme le Véſuve fourniſſoit déjà alors des laves, c'eſt une preuve qu'il s'étoit allumé longtemps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces ſcories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà ſi fameux par ſes embraſements, pluſieurs âges avant la naiſſance d'Homere & de Héſiode, doit avoir brulé de temps immémorial. Si les matieres combuſtibles de ces deux grandes fournaiſes du Globe n'ont pu être épuiſées pendant un ſi prodigieux laps de ſiècles; on n'eſt pas autoriſé à ſuppoſer que les volcans de notre continent ne ſe ſoient éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres ſubſtances quelconques: cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de ſables, de laves, de pierres-ponces, de Pyrites, de pierres phoſphoriques, de Pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammoniac, d'Alun, de ſoufre, & de métaux fondus, on verra que la maſſe & le volume en ſont plus conſidérables que le corps total de la montagne, dont le creuſet répandit, en 1737, un ſi énorme torrent de matieres liquéfiées que *Francèſco Serrao* les évalua à 31965816i pieds cubiques: il a fallu tout au moins un écoulement ſemblable pour engloutir *Herculanum & Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en ſortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui ſe déborderent à onze lieues de loin, *quiſque ſuum populatus iter*. D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées & vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtèmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, *quelque nom* qu'on puiſſe leur donner: la mer n'a

donc pas ſurmonté ces hauteurs, comme tant de Naturaliſtes l'ont dit pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer: c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planete ſur laquelle les philoſophes raiſonnent. Il paroît qu'en raiſonnant ſur les montagnes, on n'a pas fait une diſtinction fort néceſſaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la boſſe la plus énorme du Globe. Pour s'aſſurer de la réalité

de cette élévation; il n'y a qu'à obſerver que des fleuves conſidérables & de grandes rivieres deſcendent de cette pente ſelon différentes directions oppoſées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrain y eſt convexe & extrêmement exhauſſé, ſans qu'on y découvre une ſeule montagne comparable à celles de la Suiſſe.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, ſont l'*Oby*, qui ſe décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba;* le *Geniska* ou le *Geniſſea*, qui ſe perd dans la mer glaciale, vis-a vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna*, qui ſe jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Eſt leurs eaux dans la mer du *Kamſchatka;* le *Hoang*, ou le fleuve ſafrané, qui, né a *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, ſe déboucher à l'Eſt dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui ſerpentent vers l'Occident, & ſe déchargent dans la Caſpienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait ſa ſource dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus conſidérable que ne *le diſent les Jéſuites*, qui prétendent l'avoir meſurée;

mais cette entrepriſe eût exigé plus de connoiſſances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en poſſédoient Gerbillon, Verbiſt, & leurs ſemblables.

La Suiſſe eſt en petit pour l'Europe ce qu'eſt la Tartarie en grand pour l'Aſie; avec cette différence que la Suiſſe a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabarsi-Nos* dans la partie de la Tartarie que les modernes nomment la *Sibérie Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort eſcarpées eſt auſſi effective qu'on veut nous le perſuader, la Suiſſe deviendra, au bout de pluſieurs millions de ſiècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle eſt de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les ſources, les torrents qui deſcendent des pointes montagneuſes, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le ſeul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de ſables: les angles & les côtés les plus expoſés à l'action & au choc de l'air doivent ſe fêler & ſe décompoſer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui ſupportent des maſſes de rochers iſolés, doivent s'affaiſſer à la longue, & occaſionner des éboulemens effroyables, tel que celui qui écraſa la ville de *Pleurs*. Tout cela eſt vrai; mais le temps requis pour tronquer le ſommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien auſſi uſer notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il ſuffit de commencer à être pour ſe voir condamné à finir; notre exiſtence même ne durera pas cinq cents ans ſi l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues

juſqu'à préſent viendra, en l'an 2255, heurter ſi violemment notre Soleil qu'il n'y a plus aucune eſpérance qu'il ſoit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce ſoit un grand plaiſir de prédire des malheurs, puiſque le plus ſage des philoſophes n'a pu réſiſter au penchant de prophétiſer, & d'annoncer l'inſtant de la combuſtion de l'univers, dont il avoit apparemment puiſé le goût dans l'Apocalypſe, lorſqu'il la commenta. Tant il eſt dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'eſt ſur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, ſur tous les autres: auſſi les Hiſtoriens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le paſſage le plus intéreſſant des écrits de l'abréviateur Juſtin eſt, à mon avis, le chapitre premier du ſecond livre, où il rend compte de la conteſtation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes ſur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris eſſe, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis ſuperatis Ægyptiis, antiquiores ſemper Scythæ viſi.*

Rien de plus ſurprenant que de voir vérifié, par les connoiſſances Géographiques qu'on a aujourd'hui *de la Tartarie*, ce diſcours que Trogue Pompée, qui

vivoit ſous Auguſte, avoit puiſé dans des Hiſtoriens bien antérieurs au ſiècle d'Auguſte. Les Chinois conviennent qu'ils deſcendent des Tartares, qui ne deſcendent de perſonne, & qui méritent, par conſéquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont uſurpé tant de fois.

J'ai déjà fait obſerver, dans mes *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles ſoient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, ſervir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parceque les ſommets de ces montagnes, d'autant plus ſtériles, d'autant plus arides qu'elles ſont plus élevées, ne ſauroient produire aſſez de plantes alimentaires pour ſuſtenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux: dix perſonnes ne vivroient pas dix jours ſur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les aſſailliroient tour à tour. C'eſt ſur des convexités ſemblables à celle de la Tartarie que les débris de l'eſpèce humaine ont dû trouver des aſyles contre la criſe des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les ſavants du Thibet; ſi un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ſes ſujets, ſous peine de vie, de bruler tous les livres & tous les manuſcrits (*), on auroit ſans doute pu recueillir, dans la haute

(*) La deſtruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie ſous Jule-Céſar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, ſous le Ca-

Aſie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'hiſtoire de notre globe; qui nous paroît ſi moderne, quand on conſulte les monuments des hommes; & qui eſt ſi ancien, quand on conſulte la Nature. Un Naturaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une pièce de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiècles, & employeroit, pour arriver à ſa transmutation totale, neuf-cents-ſoixante-mille ans. Or comme

---

life Omar, la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le Pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus triſtes événements de l'Hiſtoire du genre humain, parcequ'ils nous ont privés d'une infinité de connoiſſances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologiſtes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations: à voir la hardieſſe avec laquelle ils propoſent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuſcripts détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent juſqu'aux titres.

on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raiſonnement ſeroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien: le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'imprégnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des différences presqu'infinies des circonſtances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne ſauroit ſervir à réſoudre le problème auquel on l'a voulu appliquer. Ainſi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous inſtruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans pluſieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finiſſant cette lettre, je tâcherai, Monſieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites ſur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monumens de l'induſtrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs

& qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être auſſi bien poſtérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en ſervent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de ſemblables inſtruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on ſe trompera ſi l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois eſpèces de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaiſon que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu diſcerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces inſtruments venus du nouveau Monde, qui ſont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette ſorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches ſont quelquefois enfouïes, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve auſſi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la ſuperficie du ſol: il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriſer, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les Pyrites, les Cérauniæ, & des pierres d'une ſubſtance très-dure, tantôt argileuſe & tantôt ſilicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne ſauroient être réputés pour anté-diluviens.

& du fer, pour en fabriquer des pointes de flêches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus phyſiciens que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer: j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très marquée entre les animaux des deux continents, & ſurtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypotheſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur * * * *.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr.***

Sur le Paraguai.

Si l'on pouvoit démontrer que Mr de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Miſſions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à perſonne de rejetter le témoignage d'un écrivain ſi reſpectable; mais j'oſe dire qu'il eſt impoſſible que l'auteur de *l'Eſprit des Loix* ait été inſtruit de la nature d'un établiſſement dont aucun homme en Europe, ſi on en excepte le Général des Jéſuites, & ſon Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoiſſance. C'étoit un ſecret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ;* & ce ſecret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le penſent; puiſqu'il eſt naturel, quelque bien intentionné qu'on ſoit, de ſoupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de ſoin & d'anxiété, aux yeux du public,

Je blâme extrêmement les chefs des Miſſions de s'être oppoſés, en 1731, à la viſite que l'Audience Royale de *Chuquiſaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inſpection projettée? Pourquoi *ne pas* ſaiſir avidement une occaſion ſi éclatante de *ſe juſtifier,* devant l'Europe & devant l'Amérique, des

crimes dont on étoit accuſé? La vertu ne perd jamais à ſe montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquiſaca* un Fiſcal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens:* cette charge importante n'eſt que trop ſouvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de ſoulager les Americains, les oppriment, ou les laiſſent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joſeph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'eſclavage horrible où l'on accuſoit les Jéſuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, ſe crut obligé en conſcience de reconnoître par lui-même l'état des choſes, & de remédier au mal, autant qu'il ſeroit en lui. Il préſenta un mémoire raiſonné à l'Audience pour obtenir la permiſſion d'aller viſiter le Paraguai; ce qui lui fut accordé du conſentement de tous les aſſeſſeurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée ſelon les formes uſitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Miſſionnaires de le reſpecter en ſa qualité de Viſiteur, de lui procurer les éclairciſſements qu'il déſireroit, & d'obéir auſſi promptement à ſes ordres qu'aux déciſions immédiates de Sa Majeſté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un ſeul Alguazil-major, nommé *Joſeph de Mena.* Arrivé à la ville de l'Aſſomption, il fit ſignifier aux Jéſuites les motifs de ſa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le

pied dans leurs Miſſions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoiſſoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & ſe mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jéſuites la pique en main, tomba ſi brusquement ſur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces aſſaſſins, qui bleſſerent dangereuſement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit réſiſter à un Jéſuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſte pas là: le chef des Miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz, Marquis de Caſtel Fuerte*, trente-troiſieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la Société: il lui repréſenta dans ſa lettre qu'un certain avanturier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai;* mais que les Jéſuites, comme de très-fidèles ſujets de Sa Majeſté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chaſſer ce bandit digne du dernier ſupplice, & qu'en récompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette lettre, ordonna, ſans examen ultérieur, à ſes ſatellites de jetter le Viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpece de procès, dans lequel ſes avocats écrivirent cinq-mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence, qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſiere que de ſoutenir qu'un membre de l'Audience de *Chiquii-*

ſaea, député par ſon corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu envahir une province entiere? Vous penſez ſans doute, Monſieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le loua de ſon zèle, qu'on le paya de ſes peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient oſé l'interrompre dans la reſpectable fonction de ſon miniſtere; mais vous vous trompez. Le Marquis de *Caſtel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fut pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut ſi indignée qu'elle ſe révolta contre ſon trente-troiſieme vice-roi: tout le Pérou, à la nouvelle de cet aſſaſſinat, ſe ſouleva d'une extrémité à l'autre; tant les injuſtices manifeſtes ont de pouvoir ſur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte ſi excuſable, ſi jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le ſang de pluſieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le maſſacre qu'aux Jéſuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, ſi leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne ſe ſeroient pas oppoſés à la viſite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inouï de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cuſco*, de *Cuença*, de *Chuquiſaca*, prirent le

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainſi que ſon maître, pendu, quoiqu'à demi mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit reçue à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*.

deuil, ſans ſe ſoucier du reſſentiment de leur Vice-Roi déshonoré par le ſupplice d'un innocent pourſuivi par des moines; & depuis cette triſte époque, le crédit des Jéſuites a toujours diminué dans ces contrées, juſqu'au moment de leur entiere expulſion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux déſordre que le viſiteur eût trouvé au Paraguai, ſi l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppreſſion de ſes habitants ſous l'inſupportable joug de leurs prétendus convertiſſeurs. Cela eſt ſi vrai que le Pape Bénoit XIV, qui ne s'étoit pas diſpenſé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans leſquelles il excommunie clairement & formellement les Jéſuites Miſſionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à ſa connoiſſance, dit-il, qu'ils réduiſoient en eſclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiſer, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les ſubjuguer, & pour les ſoumettre aux travaux. Employer la religion comme un inſtrument du Deſpotiſme, c'eſt le crime le plus réfléchi, & par conſéquent le plus atroce qu'on puiſſe imaginer: c'eſt ſe mocquer de Dieu pour tyranniſer les hommes. Et pourquoi faire eſclaves les indigenes du Paraguai, ſinon pour s'approprier le fruit de leur ſueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le ſeul plaiſir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que c'a été une pure invention de ces mêmes nouvelliſtes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier édit. L'Eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'Equateur pour y meſurer la terre, qu'il ne meſura pas, a publié une relation de ſon voyage, dans laquelle il donne tant de marques de ſa tendreſſe & de ſon affection pour *Los Padres*, qu'on ne ſauroit récuſer ſon témoignage, de ſorte qu'on peut le citer hardiment.

„Les Miſſionnaires ne ſouffrent jamais, dit-il, „qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation „qu'il ſoit, Eſpagnol, ou Métif, ou autre, entre „dans les Miſſions qu'ils adminiſtrent au Paraguai, „non pour cacher ce qui s'y paſſe, *par crainte que „l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y „recueille*, ni par aucune des raiſons avancées gratuitement *par des perſonnes envieuſes*; mais pour que les „Indiens, qui ne font que ſortir de leur barbarie, & „d'entrer dans les voies de la lumiere, ſe maintiennent *dans cet état d'innocence & de ſimplicité.* Ne „connoiſſant d'autres vices que ceux qui ſont communs

„*parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination* . . . .
„Ces Indiens ne connoiſſent ni l'*inobéiſſance*, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres paſſions qui font tant „de maux dans le monde; ſi les étrangers venoient „chez eux, à peine y ſeroient-ils arrivés que leur „mauvais exemple leur apprendroit des choſes qu'ils „ignorent, & bientôt renonçant à la modeſtie & au „reſpect qu'ils ont pour les inſtructions de leurs curés, on expoſeroit le ſalut de tant d'ames . . . . . „Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parfaite „croyance que tout ce que le curé dit, eſt bien, & „que tout ce qu'il blâme, eſt mal (*)."

Cette façon d'excuſer les tyrans du Paraguai eſt ſi ridicule, & ſurtout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me ſouviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défenſe de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour ſouverains du pays, on l'eût ſans doute repouſſé à main armée; on l'eût aſſaſſiné pour l'empêcher de ſcandaliſer les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le ſort de ces créatures malheureuſes, ne fut-il point admis? Pourquoi ne reſpecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquiſaca*, qui repré-

(*) Voyage au Pérou. Tome I in 4to p. 549.
On peut ſe convaincre par ce paſſage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine Franciſcain, qui aſſure qu'il a pénétré dans toutes les Miſſions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr *Surgy a pu* faire uſage d'une pièce ſi pitoyable dans ſes *Mémoires Géographiques*.

ſente la perſonne même du Roi d'Eſpagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiſte eût dû nous expliquer, ſans s'appeſantir ſur le ſalut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Buſiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, ſont mille fois plus excuſables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni ſur le Paraguai ni ſur ſes habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un ſeul exemple d'un tel abus, ſi longtemps toléré par ceux qui auroient dû s'y oppoſer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jéſuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux réſidences (*), qui ne faiſoient encore aucune diſpoſition pour s'emparer du pays, la *Société de Jéſus* n'étant occupée alors que de ſon Collège de *Potoſi*, qu'on venoit de conſtruire à côté de la grande Mine, & de ſes Miſſions du Mexique, qui furent décréditées enſuite par la fameuſe lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui ſe plaignit au Pape que les Jéſuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraiſon dominicale cette clauſe édifiante, *Seigneur, délivrez nous*

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jéſuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on ſe l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'inſtant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

de tout mal, & de notre évêque Palafox. Quoique ce vénérable ſerviteur de Dieu ſoit mort depuis plus de de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enſeignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adreſſée au ſouverain Pontife, & pluſieurs autres motifs firent comprendre aux Jéſuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de ſurveillants, & tenus ſous la main & les yeux des Vice-Rois, ſur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Eſpagnols mêmes. Comme il s'agiſſoit de s'emparer de la traite excluſive du Thé ou de l'Herbe Paraguaiſe, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout reuni, dans des lieux marqués, pluſieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émiſſaires ſaiſir tous les ſauvages des deux ſexes qu'on put ramaſſer ſur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les tranſplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après pluſieurs années de travail, à former une petite nation ſédentaire, à peu près de quatre-vingt-mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur aſſigna pour y cultiver le Thé, dont on détruiſit les plans dans tous les autres endroits, comme les fermiers du *Tabac ont fait* en France, en Eſpagne, & en Autri-

che; de ſorte qu'au bout de 19 ans les Jéſuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent excluſivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y eſt d'un uſage indiſpenſable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'eſpece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériſer & de la falſifier: cette méthode a ſi bien réuſſi que peu de Botaniſtes ſavent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique ſemble diſtinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaiſe: cependant ce n'eſt que la même choſe ſous des noms différents; & je puis vous aſſurer que le Caamini eſt compoſé des ſommités & des follicules de la plante Paraguaiſe, dont les tiges & les rameaux ſervent à fabriquer un Thé plus groſſier, inférieur en qualité & en prix.

Pluſieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de ſe ſoumettre aux Jéſuites pour ne pas mourir de faim: d'autres allerent porter leurs plaintes à Cuſco, à Buenos-Ayres, & devant les gouverneurs Eſpagnols des principales villes, qui en inſtruiſirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ayent été pluſieurs fois examinés au grand Conſeil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours ſur le zele des Miniſtres, qui gémiſſoient en ſecret de voir deux brillantes provinces de l'Eſpagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort ſingulier, intitulé *Eſſai ſur le Commerce des Jéſuites*, évalue les profits

qu'ils ont faits ſur le *Caainini*, le *Mate*, & le *Palos* du Paraguai, à pluſieurs millions de piaſtres, & il s'appuie de l'autorité de Mr Frézier. Je ne puis rien vous apprendre de poſitif à cet égard, le prix courant de cette marchandiſe ayant ſouvent varié, ſuivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle eſt abſolument néceſſaire pour calmer les ſymptômes que produiſent les vapeurs mercurielles ſur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-ſix piaſtres fortes, & on compte qu'il s'y en conſume, année commune, quatre millions de livres peſant. Là-deſſus il faut défalquer ce qu'ont couté aux Jéſuites les inſtruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la conſtruction des logements, & ſurtout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux ſarraux, ou deux ſouquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque eſclave au-deſſus de dix-ſept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils poſſédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents-mille ſerfs, à qui on donnoit la pitance, ſur laquelle l'eſprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du ſel dans l'aliment des Indiens; & c'eſt à la mauvaiſe qualité des nourritures avec leſquelles on les ſuſtentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuſer l'opiniâtreté des Jéſuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuſe & la petite vérole ſéviſſoient extraordinairement.

La cour d'Eſpagne contribuoit annuellement aux frais des Miſſions 11000 piaſtres, qu'on avoit ſu lui extorquer ſous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ſes ouvriers apoſtoliques, qui, d'un autre côté, ſe moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Aſſomption*, & de *Santiago del Eſtro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des Miſſions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de déſolation, le coton, le tabac, & les cannes à ſucre; toutes ces récoltes étoient verſées dans de grands magaſins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une ſeule livre de Caamini, ni une once de coton, ſous peine de recevoir douze coup d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeuner trois jours dans la maiſon de correction: car comme le nombre des eſclaves faiſoit la richeſſe de *Los Padres* ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais ſinon pour ce qu'il leur plaiſoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa Fé* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faiſoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils néceſſaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere ſupérieur faiſoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, ſitué au centre des Miſſions.

& qu'on en regardoit comme la capitale: il eſt très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, un arſenal, que les Jéſuites nommoient pieuſement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de ſabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au ſortir de la meſſe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fuſils, & de petites pièces à la Suédoiſe: ces armes devoient être, avant le ſoir, remiſes dans l'arſenal, & les clefs de l'arſenal devoient être remiſes au Provincial, ou à ſon délégué, ou à celui qui le repréſentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les ſemaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occaſionnoit des embarras & des ſoins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont ſurpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoiſſance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les ſpéculatifs ont cru que les Jéſuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le ſait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liſte de ces religieux que la cour d'Eſpagne en a fait chaſſer juſqu'à préſent (*). On ignore la véritable raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence: il faut que les généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux-mille-ſept-cents Jéſuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chaſſés du Portugal & de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions, de la France & de *ſes poſſeſſions* en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, *& de Malte*, montent à onze-mille-deux-cents têtes. Ceux

TABLE
DES
MATIERES
contenues dans le Texte & dans les Notes du ſecond Volume

A

Ablutions, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient. 120.

Abulgazi, ſon hiſtoire des Tartares, comment découverte. 26.

Abyſſins, ſont circoncis & baptiſés. 120.

Accoucheuſes d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles. 135.

Achem, on y a des flêches empoiſonnées. 256.

Aconit, il y en a plus de 40 eſpeces. 259.

Aconitum Cynoctonum, à quoi on s'en eſt ſervi. 260. 261.

Acoſta, ce qu'il dit de la confeſſion des Péruviens. 277. 278.

Adam, ſa ſalive, ce qu'en diſent les Perſans. 316. *n.*

Adamites, ce que c'eſt. 56.

Aethiops animal, examiné au microſcope. 41.

Aetius, ce qu'il rapporte de l'exciſion des femmes. 124.

Afrique, les princes y nourriſſent des Nègres blancs. 16.

Agapes, les Turcs n'en ont point. 274.

Agate, employée à faire des haches. 350.

Ahouai, ſa deſcription. 247. Mal à propos tranſplanté en Europe. 248. 249.

Albanie, ce que Pline & Solin diſent de ſes habitants. 12.

Albinos, nom donné par les Portugais aux Nègres blancs. 7. V. *Nègres blancs*.

Albours, volcan éteint. 329.

Alênes de Macaſſar. 253.

Alexandre veut attaquer, avec ſa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs. 73. Son caractere. 265. Conte à ſon ſujet, inventé par ſes adulateurs. *ibid.* Détruit le culte des ignicoles. 296.

Alkalins (ſels), arrêtent le venin des viperes & des ſerpents. 264.

Allemande (la langue), reſſemble à l'idiôme Perſan. 303.

Allongement des paupieres, ſa cauſe. 31.

TABLE DES MATIERES.

Almanacs à l'uſage de ceux qui ne ſavent ni lire, ni écrire. 199.

Alphabet Thibétain, ſupérieur à celui de la Chine. 303. De quels éléments il eſt compoſé. *ibid.*

Amantas, n'avoient pas impoſé des noms aux planetes. 190.

Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr de la Condamine. 105. L'auteur rejette leur exiſtence comme fabuleuſe. 107.

Ambaſſadeur du Dalaï-Lama, ce qu'en conte Gerbillon. 312.

Américains, ſont incapables de penſer. 153. Ceux qu'on a inſtruits en Europe, n'ont pu rien apprendre. 156. Prennent le Roi Charles IX pour un Indien. 159. Pourquoi on leur refuſe les ſacrements. *ibid.* Ne ſauroient ſe confeſſer, *ibid.* Perſiſtent dans la ſtupidité. 163. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde. *ibid.* Comment ils tirent le ſuc du Mancanillier. 240. 241.

Amérique, les Européans ſont les ſeuls qui y naviguent. 189. Produit plus d'arbres vénimeux que le reſte du monde. 247.

Amiak. 300.

Amilcar défait les Lybiens avec des mandragores. 238.

Amphion. Voyez *Opium*.

Androgynes. Voyez *Hermaphrodites*.

Anéſſes, les moines Turcs s'accouplent avec elles. 146.

Animaux mulâtres, en quoi ils different des hommes mulâtres. 29. A quelles eſpeces animales on a aſſigné la primauté. 66. Animaux châtrés, quels ſymptômes ils éprouvent. 99. S'attriſtent pendant les éclipſes. 234.

Annates, les papes n'en tirent pas de l'Amérique. 280. *n.*

Année ſolaire, exige des connoiſſances aſtronomiques pour être réglée. 199.

Anté-diluviens (monuments), il n'en exiſte point. 349.

Antequera (Dom Joſeph de), nommé viſiteur du Paraguai. 353. Repouſſé par les Jéſuites. 354.

Antiochus trouve, dans le temple de Jéruſalem, un homme deſtiné à être mangé. 275. *n.*

Antiquité dévoilée par les uſages, ce que l'auteur dit de cet ouvrage. 231. 232.

Antithora, ſa vertu eſt équivoque. 260. *n.*

Antœciens, ſont autant éclairés par le ſoleil que nous. 332.

Anville (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama, eſt fabuleux. 311.

Apennin, a eu des volcans. 340.

Apion, reproche qu'il fait aux Juifs. 275.

Arabes, ne ſe ſervent plus ſi communément de flêches empoiſonnées. 249.

Arbres foſſiles, comment couchés dans les marais. 329. 330.

Arbres foſſiles de Lançaſtre, leur origine. 330.
Architecture des Péruviens, groſſiere. 179.
Argenſola, réfuté. 252. 253.
Ariſtocratie des femmes, il n'y en a jamais eu. 109.
Ariſtote critique mal à propos Hérodote. 28.
Armes Indiennes, comment on les empoiſonne. 251.
Arſenal des Jéſuites du Paraguai, étoit à la Candelaria. 364.
Art de maroquiner les cuirs, apporté par les Croiſés. 315. *n.*
Aſes, leurs établiſſements en Europe. 304.
Aſtronomie des Péruviens, groſſiere. 190.
Atabaliba, ſa ſœur devient maîtreſſe de François Pizarre. 181. Sa réponſe à un moine Eſpagnol. 287.
Atlas de la Chine, cité. 311.
Atun-Cannar, ſes ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. 174.
Aurinia, femme adorée chez les Germains. 297.
Auronces, ou *Auſoniens*, (peuples), fondateurs de la ville d'*Herculanum*. 341.
Auteurs, ceux de nos jours compoſent trop précipitamment. 46.
Avocat, (Mr l'Abbé l'), ce qu'il dit de l'immaculée conception. 314. 315. *ibid. n.*
Axe terreſtre, on ignore ſa longueur. 332. *n.*

B.

Babouin, on le trouve repréſenté dans des antiques Egyptiens. 80.
Bajazet II, ce qu'il demande au Pape. 128.
Bálaluan, volcan de Sumatra. 339.
Balk, école fameuſe de l'Aſie, fournit beaucoup d'Aſtrologues. 302.
Barbe, a du rapport avec les parties ſexuelles. 90.
Bardane, ou *Perſonata*, (plante), ſes propriétés. 266.
Bardes, prêtres Gaulois. 273.
Barris. 57.
Batou-Kan, ce qu'en dit le frere Aſcelin. 317. 318.
Battel, combien de Nègres blancs il avoit vus à Loango. 15.
Bauhin, en quoi il ſe trompe. 259.
Baumgarten, on cite ſon voyage d'Egypte ſur un fait extraordinaire. 146.
Béarnois, avoient emprunté des Eſpagnols l'uſage de faire la *couvade*. 229.
Béaterie de Paraguai. 364.
Beauce, on y a tenu la grande aſſemblée des Gaulois au nouvel an. 273.
Beauſobre (Mr de), vengé contre un moine. 319.
Bengale, comment on y brule les femmes. 215. *n.*
Benoît XIV, pourquoi il excommunie les Jéſuites du Paraguai. 356.
Bernier (Mr) avoit connu un médecin du Thibet. 302.
Berain (le Chevalier) reſtaure très-mal une ſtatue antique. 95.
Bertha (la ville de), priſe avec du Solimans dormitif. 258.

Bibi, ce qu'en dit Atabalipa, 287.

Bipedes, on ne connoit pour tels que l'homme & l'Orang-Outang. 53.

Biſſac, une Négreſſe blanche y accouche d'un négrillon. 34.

Blafards (hommes), en quoi ils diffèrent des Nègres blancs. 11. Ont le viſage velu. *ibid.* On les compare aux Cretins. 19.

Blafards du Darien, engendrent. 32. Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche. 35. Ne ſont pas engendrés par des ſinges. 38.

Blafards du Darien, quand on a commencé à les connoître. 5.

Blas de Valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou. 170.

Bleſſures des flèches empoiſonnées, comment on les guérit par le ſucement. 238. 239.

Bonnets jaunes & rouges, (faction des), au Thibet. 309.

Bonſes de l'Occident. 322.

Bontius eſt le premier qui donne une figure de l'Orang-Outang. 52. On l'accuſe d'avoir exagéré les ſymptômes qu'entraînent les flèches empoiſonnées. 255.

Boulanger (Mr), ſon ſentiment peu probable. 230. 231.

Brachmanes, tirent avec des flèches empoiſonnées ſur les Macédoniens. 264. 265.

Bramines, leur ſyſtême contredit leurs pratiques. 213. *Contraignent* les femmes à *ſe bruler*. 214. Ramaſſent les dépouilles des femmes qu'on brûle. 222.

Brakes (Mr) range les ſinges parmi les hommes, ou les hommes parmi les ſinges. 65.

Broſſe (Mr de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique. 58.

Broſſes (Mr de), ſon ſentiment ſur le froid auſtral eſt incompréhenſible à l'Auteur. 334.

Bronallius (Maître Jean) publie une diſſertation, malgré la défenſe de la Diète de Suede. 335.

Brue (le Sr de), on cite ſa relation. 34.

Bruin (Corneille de) voit une Kackerlake à Bantam. 17. En quoi il ſe trompe. *ibid.*

Bücher, interprétation de ce mot Allemand. 205.

Buchſtab, interprétation de ce mot Allemand. 205.

Buenos-Ayres, on y embarquoit les produits des Miſſions du Paraguai. 363.

Buffon (Mr de), ce qu'il rapporte des actions d'un Orang-Outang. 61. L'Auteur trouve ſa définition de l'Orang-Outang outrée. 63. Quelle longueur il donne à l'Axe terreſtre. 332.

C.

Caa-apia, ſpécifique contre les les armes enduites du ſuc de l'Ahouai. 248.

Caamini, eſt la même choſe que l'herbe Paraguaiſe. 361.

Cadenats des femmes, comment on les fait. 142.

Californiens, pourquoi ils ſe coupent un doigt. 225.

Callo, ruines qu'on y découvre. 180.
Calmouks, ſont devenus puiſſants. 308.
Camouflet, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer. 262.
Campagne de ſel. 329.
Cancu, pain ſacré des Péruviens, comment on le préparoit. 276. 277.
Canjares, poignards empoiſonnés. 250.
Candelaria, capitale des Miſſions du Paraguai. 364.
Caprifiguier, ſon ſuc eſt un cauſtique. 258.
Capul (l'iſle de), comment on y infibule les garçons. 150.
Caraïbes, on éprouve leurs traits vénimeux ſur des chiens. 241.
Carreri, ce qu'il dit des Mexicains, eſt abſurde. 201.
Carthaginois, attaquent les Orangs-Outangs dans une iſle de l'Afrique. 73.
Caſpienne (la mer), ſa figure eſt connue. 328.
Caſtel Fuerte (le Marquis de) fait emprisonner le viſiteur Antequera. 354. Le fait pendre. 355.
Cat (Mr le) compare mal à propos les Nègres blancs aux lapins. 39.
Catholique (la religion) ne s'étend pas au-delà de l'Europe. 289.
Catoncha des Calmouks, eſt le principal d'entre les Evêques Kutuktus. 297. Depuis quand il s'eſt rendu indépendant du Grand-Lama. 308. Pourquoi il perſiſte dans ſa révolte. *ibid.*
Caveret (peuple de l'Amérique), comment ils empoiſonnent leurs flèches. 243.
Caylus (le Comte de) examine une hache de cuivre Péruvien. 182. Son ſentiment ſur le Pérou. 183. Ses Antiquités citées. 182.
Cedre (le grand) a moins de ſectateurs que le Grand-Lama. 320.
Célibat eccléſiaſtique, ſon origine. 112.
Celſe (le Médecin), ce qu'il dit de l'infibulation des garçons. 144. Ce qu'il dit ſur la façon de guérir les bleſſures faites par des flèches. 238.
Cérémonies funebres, ce qu'elles peuvent expliquer. 222.
Cerfs, ce qui arrive à ceux qu'on châtre. 91.
Chair étuvée à la crême, défendue aux Juifs. 223.
Chanſon des Gaulois. 273.
Chapetonade, ou *Vomito prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales. 36.
Chark, propriétés de cet arbuſte. 249. 250.
Chardin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'oueſt de la mer Caſpienne. 13. Ce qu'il rapporte du reſpect des Turcs pour la Vierge. 315. 316. *n.*
Charles-Quint, on lui envoie un livre du Mexique. 196.
Charlesvoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride. 101.

Châtreurs, ou *Origénistes*, les plus pernicieux hérétiques qui ayent jamais existé. 95.
Chats blancs d'Angora, l'auteur a observé qu'ils sont pour la plupart sourds. 41.
Chersonese Cimbrique, quand submergé. 330.
Chevaux nés blancs, plus foibles que les autres. 40.
Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Nègres blancs ont essuyée. 42.
Cheveux roux, l'auteur soupçonne que c'est une maladie. 31.
Chiens Alains, employés par les Espagnols, pour détruire les Indiens. 48.
Chine, sa conduite envers le Grand-Lama. 310. On y détruit tous les livres. 347.
Chinois, ont fait les mêmes découvertes que les Européans. 188. Ne veulent pas aller en Amérique. 189. Secourent le Grand-Lama. 296. Leur erreur sur le Dalaï-Lama. 306. Ils prennent les premiers Missionnaires Catholiques pour des Turcs, ou des Lamas. 317. 318. *n.*
Chitomé des Abyssins, a moins de sectateurs que le Grand-Lama. 320.
Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans. 21. *Chrétiens* des premiers siècles, croyoient que les dents de l'homme sont incorruptibles. 291. 292.
Christophe Colomb trompe un moine. 189.
Chronologie, encore obscure après les Olympiades. 179.
Chronologistes, leur erreur sur l'antiquité des Grecs. 186.
Chuquisaca (l'Audience de) nomme Dom Antequera Visiteur du Paraguai. 353.
Circoncision, dangereuse dans le Nord. 86. Les Hébreux l'avoient prise en Egypte. 117. D'où elle est originaire. 118. N'a jamais été adoptée dans aucun pays septentrional. *ibid.* Où elle est nécessaire, & où elle est superflue. 121. L'Alkoran ne l'ordonne pas. 122. Si l'on peut en effacer la cicatrice. 132. De quels instruments les Juifs rénégats se sont servis pour se faire recroître le prépuce. 133. *Circoncision*, dans quels pays du nouveau Monde on l'a retrouvée. 137. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othamacos. 138.
Clergé des anciens Gaulois, fort nombreux. 273. Celui de la Suede attaque les naturalistes sur une découverte. 334. 335.
Climats, contiennent des causes qui nous sont inconnues. 83. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réussi. 68.
Clitoris, son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles. 89. Ce que produit son allongement. 99. On ne le coupe pas dans l'excision. 125.
Cobra de Capello, serpent vénimeux. 265.
Code noir. 63.

Colchides (les) avoient un venin ſingulier pour frotter les flêches. 261.
Colonies des Scythes, quels uſages elles introduiſent. 210.
Communion des anciens Gaulois. 274.
Communion des Mexicains, comment elle ſe pratiquoit. 274.
Conapy, volcan célèbre de Banda. 339.
Condamine (Mr de la), ce qu'il dit de la ſtérilité des langues de l'Amérique. 162.
Confeſſeurs du Pérou, différoient en pouvoir. 278 Comment ils donnoient l'abſolution. *ibid.*
Confeſſion, ſi elle étoit établie chez les Péruviens. 277. On propoſe de l'abolir en faveur des Indiens. 279.
Congo, les perſonnes à cheveux roux y ſont communes. 22.
Conſeil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jéſuites. 361.
Copal, on s'en ſert dans la Circonciſion. 129.
Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roches. 343.
Corail (poudre de), on s'en ſert dans la Circonciſion. 129.
Cornaro, ſa ſobriété. 311.
Cornes non emboîtées dans le crâne, ne pouſſent pas après la caſtration de l'animal. 91.
Cornes creuſes & permanentes, pouſſent malgré la caſtration. *ibid.*
Coromandel, comment on y brule les femmes veuves. 215. *n.*
Corps muſqueux, colorie l'épiderme. 30.
Cortez (Fernand), les ſcholaſtiques d'Eſpagne ſe moquent de lui. 5. On cite ſes *las cartas à l'Emperador*. 16. Fait bâtir une maiſon à Mexico. 202.
Côtes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes. 56. L'Orang-Outang en a deux de plus que nous. *ibid.*
Courage artificiel des Orientaux, comment on ſe le procure. 256.
Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, ſon origine. 210. 211.
Couvade des Béarnois. 229.
Créoles, leur dégénération. 165. Ne ſont pas propres aux ſciences. *ibid.* N'ont jamais écrit. 168.
Cretinage, ce que Mr de Maugiron dit de ſon origine, eſt incertain. 33.
Cretins du Valais, deſcription de ces créatures. 19. On les regarde comme des ſaints, parce qu'ils ſont foibles. 20. Il n'y en a que dans le Valais. 37.
Crics, poignards empoiſonnés. 250.
Cuivre endurci, on l'a employé au lieu du fer. 182.
Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 273.
Curare, deſcription de cette plante. 242. Ses propriétés. *ibid.* Son uſage. 243.
Curcuma, ou *Safran de tierra*, eſt le contrepoiſon des flêches des Javanais. 252.
Cuſco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade ſous les Incas. 178. Les Eſpagnols l'ont extrêmement [illegible].

ibid. Si elle a eu une école publique ſous les Incas. 185, Sa population. 191.
Cynocéphale, pourquoi adoré en Egypte. 80.
Czar Pierre I, découverte qu'il fait en Sibérie, 302.

D.

Daïre ou Dari des Japonois, 320, Origine de ſon pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'empereur du Japon. 322. *n.*
Dalaï Lama, fait le voyage de Pékin. 298.
Dalaï-Lamas, durée de leur culte, 296, Leur antiquité. 296. 297. Leur pays eſt bien policé. 300. Fables qu'on conte à leur ſujet. 304. Leur mort n'eſt pas tenue ſecrette. *ibid.* Ne portent pas un voile ſur le viſage. 305. Leurs portraits ſont expoſés à la porte de leur temple. 298. Quand ils ſe montrent en public, 305. Donnent audience aux ambaſſadeurs. *ibid.* Leur habillement & leur coiffure, *ibid.* Ne ſe mêlent jamais des affaires temporelles. 306. N'adminiſtrent pas leurs propres revenus. 307. En quoi conſiſte leur politique. 309. Comment ils ménagent leurs intérêts. 310. Ne s'arrogent pas un culte de Latrie. 306. Leur vie privée eſt inconnue. 311. Leur boiſſon. 312. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments. 312. 313.
Dalin (Mr Olof) répond au Clergé de Suede. 335.
Daniel, ce que les Perſans diſent de lui. 223. *n.*
Danube, bois pétrifié qu'on y trouve. 348.
Dapper, ce qu'il dit des *Danois* blonds. 42.
David, ſi l'on avoit mis de l'argent dans ſon tombeau. 224.
Décalogue de Romulus. 94.
Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes à crier. 234.
Défication des femmes en Allemagne. 297. Origine de cet uſage, *ibid.*
Déluges, paroiſſent périodiques. 336.
Démon métallique, être ridicule. 13.
Deſpotiſme, accable l'Aſie, & menace l'Europe. 207.
Deſtour-Deſtouran, grand Pontife des Guèbres. 282. *n.* Où il réſide. *ibid.*
Deuteronome, ne parle pas de la la maniere d'enſevelir les morts. 232. 233.
Devas, miniſtres du Grand-Lama, leur pouvoir. 307. Veulent ſe rendre indépendants. *ibid.*
Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe. 288.
Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'il dit des Nègres blancs, 38, Ce qu'on y trouve touchant la circonciſion des Mexicains, 136. Chaque auteur y eſt reſponſable de ſes propres articles. *ibid.*
Diète de Suede, impoſe ſilence au Clergé. 335.
Diſcours Académique prononcé à Samarcand. 314.

Dioan (le grand), pontife des Sabis, a moins de ſectateurs que le grand Lama. 320.
Dodonée décrit une eſpece particuliere de *Thea Valdenſis*. 260. *n.*
Dondas, ſignification de ce mot. 7. V. *Nègres blancs*.
Drogues qui ſervent à empoiſonner les flêches, ſont tirées du regne végétal & animal. 239.
Druideſſes, prêtreſſes des Gaulois, faiſoient vœu de chaſteté. 111.
Druſions, êtres chimériques. 13.
Du Halde (le Pere), menſonges qu'il dit du Grand-Lama. 304.

E.

Eau forte ſéringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 244.
Eau fulminale, différente de l'eau luſtrale. 282. 283. A quoi employée chez les Romains, *ibid.*
Eau marine, eſt néceſſaire pour faire opérer les volcans. 339.
Eclipſes, ont toujours effrayé les ſuperſtitieux. 233. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu. *ibid.*
Ecriture Chinoiſe, pourquoi compliquée. 206.
Edit attribué à Romulus. 94.
Education des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'à des ſaltimbanques, & à des matelots. 160.
Edward (Mr), on trouve dans ſes *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée. 82.
Egliſe Romaine, a perverti l'eſprit des uſages Judaïques. 231.
Egyptiens, leurs différents caracteres. 206. Ce qu'ils dirent au philoſophe Solon ſur les déluges. 336.
Egyptiennes (femmes), ce qu'en dit Mr Thevenot. 125.
Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes. 57.
Eleuths de Kokonor, ſecourent le Grand-Lama. 309.
Ellébore, à quoi employé par les Gaulois. 258.
Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur. 348.
Enfant ſauvage, enſeigne, en Amérique, un remède aux Européens. 241. 242.
Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Négres. 22.
Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs. 42.
Enfants ſauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'auteur en penſe. 76.
Enfants châtrés, reſtent imberbes. 90.
Enfants Américains, deviennent ſtupides vers l'âge de puberté. 196.
Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mere. 224. Origine de cette abomination. *ibid.*
Ens, ce qu'il dit des peuples du Mexique. 278. *n.*
Enthouſiaſme, expliqué phyſiquement. 158.
Eſpagne, a ſouſtrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apoſtolique. 280. *n.* Ce qui a

le payoit annuellement aux Miſſionnaires du Paraguai, 363. Deux de ſes provinces envahies au milieu de la paix. 361.

Eſpagnols (les Créoles) ſe croient injuriés, quand on les nomme des Américains. 164.

Eſpagnols, n'ont conté que des fauſſetés de l'ancien état du Pérou, 169. La plupart de leurs hiſtoriens ſont menteurs, 201.

Eſprit, n'a pas été également partagé aux différentes nations. 154. L'uſage des femmes n'eſt point contraire à ſon développement. 157.

Eſprit (St), eſt inconnu aux Turcs. 316. *n.*

Eſſai ſur le Commerce des Jéſuites, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont faits ſur l'herbe Paraguaiſe ou le Caamini. 361, 362.

Ethiopie, comment on y inſibule les femmes. 141.

Ethiopiens, paroiſſent avoir peuplé l'Egypte. 118.

Etna, depuis quand il a brulé. 341.

Eubages, prêtres des anciens Gaulois. 278.

Euphorbier, commentoa en extrait le ſuc. 242.

Exciſion, ce que c'eſt. 124. Comment elle ſe pratique en Abyſſinie. 125.

Excrémens humains, contrepoiſon des ânes de Macaſſar. 255.

Expériences, faites à Leide, avec des flêches empoiſonnées. 246.

Expériences de l'Auteur ſur les végétaux laiteſcents. 248. *n.*

F.

Faculté de propager depuis les poles juſqu'à la Ligne, accordée à l'homme excluſivement. 68.

Faquirs - Jagnis, compoſent un antidote contre la morſure des ſerpents, 267.

Faunes, leur culte originaire de l'Egypte. 80.

Faune, ſi c'étoit un Dieu majeur chez les Romains. 94.

Faunorum Indibria. 81.

Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des nègres. 43.

Femmes délaiſſées dans les iſles de l'Archipélague Indien, ce qu'on en conte, eſt ſuſpect. 75.

Femmes croiſées, violées par les Sarraſins dans la Terre Sainte. 115.

Femmes Américaines, leur ſingulier attachement aux Eſpagnols. 181. 182.

Femmes Indiennes, ne ſe brulent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants. 212. *n.*

Femmes Péruviennes, s'entreconfeſſoient. 278.

Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maiſons des anciens Péruviens. 179.

Fer, on ne ſavoit pas le travailler au Pérou. 181. Celui de l'Amérique eſt inférieur au nôtre. 182. Son prix. *ibid.*

Ferrier (Mr), ſur quoi on le conſulte. 89.

Fétichiſme, conſtituoit la religion Egyptienne. 80.
Feyio (le Pere Bénoît), jugement ſur ſon *Théatro critico*. 165. Ce qu'il dit des Créoles, réfuté. 168.
Fille ſinguliere, née à la nouvelle Grenade. 24.
Figuier, ſon ſuc laiteux eſt un poiſon. 248.
Fiſcal Protecteur des Indiens. 353.
Fléches empoiſonnées, leur uſage eſt très ancien. 236. Il y en a qui conſervent leur violence pendant 150 ans. 241. Comment on les éprouve chez les Caveres. 243.
Fléches des anciens Brachmanes, moins violemment empoiſonnées que celles des Caraïbes. 266.
Fleurs liliacées, leurs ſtigmates ſont un poiſon. 215. *n*.
Fleuves de la Tartarie, leur énumération. 344.
Floride, ce que les anciennes relations en diſent. 83.
Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles ſont exciſes. 104.
Fo eſt le même Dieu que *La*. 306. *n*.
Fœtus femelles, paroiſſent mâles juſqu'au troiſieme mois. 88.
Fogeda (le Comte de), tué par une fléche empoiſonnée. 237.
Fontaine (Mr de la), le fabuliſte, pris pour le prédicateur de Louis XIV. 159.
Forbin (Mr le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des ſinges. 50. Sauve le royaume de Siam. 256.
Fourmont (Mr) interprète des livres trouvés en Sibérie. 302.
Fous, idée qu'on en a eue dans l'Antiquité. 20.
Fréret (Mr), ce qu'il dit de ſes confreres. 214.
Fricatrices. 89.
Froid, fait blanchir le poil des animaux dans le Nord. 40. Il eſt plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion. 332.
Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoiſonner les fléches. 258.

G.

Gage (Thomas), ce qu'il dit des myſteres de la religion Chrétienne. 160.
Galles (prêtres de Cybele), étoient châtrés. 100.
Gallinace (pierre de). 184.
Garcilaſſo, jugement ſur ſes ouvrages. 154. Il n'étoit pas un véritable Américain. *ibid.* Ce qu'il dit de la confeſſion des anciens Péruviens. 277. 284.
Ganthil (le Pere) fait de grands progrès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine. 294. Entreprend des recherches ſur le voyage des Lamas en Amérique. *ibid.*
Gaulois, ont envénimé leurs fléches avec la ſéve du Capriſiguier. 258. Peinture de leur grande aſſemblée du nouvel an, auprès de Chartres. 273. 274.
Gécho, lézard dont la ſanie ſert à envénimer les traits des Javanais. 251.

ibid. Si elle a eu une école publique ſous les Incas. 185, Sa population. 191.
Cynocéphale, pourquoi adoré en Egypte. 80.
Czar Pierre I, découverte qu'il fait en Sibérie, 302.

D.

Daïro ou Dari des Japonois, 320, Origine de ſon pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'empereur du Japon. 322. *n.*
Dalaï Lama, fait le voyage de Pékin. 298.
Dalaï-Lamas, durée de leur culte. 296, Leur antiquité. 296. 297. Leur pays eſt bien policé. 300. Fables qu'on conte à leur ſujet. 304. Leur mort n'eſt pas tenue ſecrette. *ibid.* Ne portent pas un voile ſur le viſage. 305. Leurs portraits ſont expoſés à la porte de leur temple. 298. Quand ils ſe montrent en public, 305. Donnent audience aux ambaſſadeurs. *ibid.* Leur habillement & leur coiffure, *ibid.* Ne ſe mêlent jamais des affaires temporelles. 306. N'adminiſtrent pas leurs propres revenus. 307. En quoi conſiſte leur politique. 309. Comment ils ménagent leurs intérêts. 310. Ne s'arrogent pas un culte de Latrie. 306. Leur vie privée eſt inconnue. 311. Leur boiſſon. 312. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 312. 313.
Dalin (*Mr Olof*) répond au *Clergé de Suede*. 335.
Daniel, ce que les Perſans diſent de lui. 223. *n.*
Danube, bois pétrifié qu'on y trouve. 348.
Dapper, ce qu'il dit des *Dondos* blonds. 42.
David, ſi l'on avoit mis de l'argent dans ſon tombeau. 224.
Décalogue de Romulus. 94.
Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes à crier. 234.
Défication des femmes en Allemagne. 297. Origine de cet uſage, *ibid.*
Déluges, paroiſſent périodiques. 336.
Démon métallique, être ridicule. 13.
Deſpotiſme, accable l'Aſie, & menace l'Europe. 207.
Deſtour-Deſtouran, grand Pontife des Guèbres. 282. *n.* Où il réſide. *ibid.*
Deuteronome, ne parle pas de la la maniere d'enſevelir les morts. 222. 223.
Devas, miniſtres du Grand-Lama, leur pouvoir. 307. Veulent ſe rendre indépendants, *ibid.*
Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe. 288.
Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'il dit des Nègres blancs, 38. Ce qu'on y trouve touchant la circonciſion des Mexicains. 136. Chaque auteur y eſt reſponſable de ſes propres articles. *ibid.*
Diète de Suede, impoſe ſilence au Clergé. 335.
Diſcours Académique prononcé à Samarcand. 314.

Dioan (le grand), pontife des Sabis, a moins de ſectateurs que le grand Lama. 320.
Dodonée décrit une eſpece particuliere de *Thea Valdenſis*. 260. *n.*
Dondos, ſignification de ce mot. 7. V. *Nègres blancs*.
Drogues qui ſervent à empoiſonner les fléches, ſont tirées du regne végétal & animal, 239.
Druideſſes, prêtreſſes des Gaulois, faiſoient vœu de chaſteté. 111.
Druſions, êtres chimériques. 13.
Du Halde (le Pere), menſonges qu'il dit du Grand-Lama. 304.

E.

Eau forte ſéringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 244.
Eau fulminale, différente de l'eau luſtrale. 282. 283. A quoi employée chez les Romains, *ibid.*
Eau marine, eſt néceſſaire pour faire opérer les volcans. 339.
Eclipſes, ont toujours effrayé les ſuperſtitieux. 233. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu. *ibid.*
Ecriture Chinoiſe, pourquoi compliquée. 206.
Edit attribué à Romulus. 94.
Education des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'à des ſaltimbanques, & à des matelots. 160.
Edward (Mr), on trouve dans ſes *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée. 82.
Egliſe Romaine, a perverti l'eſprit des uſages Judaïques. 231.
Egyptiens, leurs différents caracteres. 206. Ce qu'ils dirent au philoſophe Solon ſur les déluges. 336.
Egyptiennes (femmes), ce qu'en dit Mr Thevenot. 125.
Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes. 57.
Eleuths de Kokonor, ſecourent le Grand-Lama. 309.
Ellébore, à quoi employé par les Gaulois. 258.
Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur. 348.
Enfant ſauvage, enſeigne, en Amérique, un remède aux Européens. 241. 242.
Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Négres. 22.
Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs. 42.
Enfants ſauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'auteur en penſe. 76.
Enfants châtrés, reſtent imberbes. 90.
Enfants Américains, deviennent ſtupides vers l'âge de puberté. 196.
Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mere. 224. Origine de cette abomination. *ibid.*
Eus, ce qu'il dit des peuples du Mexique. 278. *n.*
Enthouſiaſme, expliqué phyſiquement. 158.
Eſpagne, a ſouſtrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apoſtolique. 280. *n.* Ce qu'el-

ſont ôté un teſticule. *ibid.* Se coupoient anciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents. 226.

Huile de Tabac, poiſon très-dangereux. 268.

Hyde (le Docteur) publie une traduction du *Sadder*. 281.

Hydropiſie noire, maladie rare. 43.

I & J.

Jacob, ſon corps avoit été embaumé. 223.

Jacob (le Rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des morts chez les Juifs. 223.

Japon, ce que l'auteur découvre dans l'hiſtoire de ce pays. 320. 321.

Jaune, eſt la couleur des Empereurs de la Chine. 309.

Java (l'Empereur de), tenu en tutelle par les Hollandais. 17. Avoit, en 1761, trois Kackerlakes à ſa cour. *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia. *ibid.*

Javas, prêtres de la Floride. 100.

Iêtere âtre, maladie ſinguliere. 43.

Jecha, femme adorée chez les Germains. 297.

Jerôme (St), ce qu'il dit d'un Satyre. 81.

Jéſuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais. 161. On les pend aux arbres en Tartarie. 300. Leurs calomnies abſurdes contre le Viſiteur du Paraguai. 354. 355. *Depuis* quand leur crédit a diminué au Pérou. 356. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en eſclavage. 356. Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers. 357. Ce que leur a couté l'entretien de leurs eſclaves au Paraguai. 362. Combien ils en poſſédoient. *ibid.* Ils étoient peu nombreux au Paraguai. 364. Liſte de ceux qui ont été expulſés de différens états de l'Europe, & de ceux qui reſtent dans d'autres. 364. *n.* Ceux du haut & du bas Rhin ſont plus ignorants que les Cordeliers. 365.

Jéſus-Chriſt, pris par les Américains pour un ſorcier Français. 161. Par les Aſiatiques pour un médecin. 283. *n.* Les Moulahs diſent qu'il a été en correſpondance avec Galien. *ibid.* Ce que les Mahométans diſent de lui. 315. 316. *n.*

Ignicoles. Voyez *Guèbres*.

Imagination des meres ſur l'embryon. 3. L'auteur la rejette. 29. 30.

Immaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet. 314. 315. *n.* Apportée en Europe par les Croiſés. 315. *n.*

Immortalité de l'ame (le ſyſtême de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la réſurrection des morts. 219.

Immortalité des Dalaï-Lamas, origine de cette fable. 305.

Incas, on ne ſait quand ils ont commencé à regner. 170. Leur hiſtoire eſt toute fabuleuſe. 174. Ils étoient deſpotiques. 175. Leur empire

étoit un pays inculte & barbare. 183. Comment ils ſe confeſſoient. 279.

Incubes & Succubes, leur origine. 81.

Indiens Orientaux, pourquoi ils payent un tribut au grand Mogol. 213. Leurs cérémonies pendant les éclipſes. 234.

Indiens du Paraguai dépouillés par les Jéſuites, vont inutilement ſe plaindre. 361.

Infibulation, étymologie de ce mot. 139. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie. *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains. 143.

Infibulation des hommes en Amérique. 148. Origine de de cet uſage. 149.

Inſalubrité du climat, où elle eſt la plus grande au N. M. 36.

Inſcriptions Runiques, leur antiquité. 205.

Inſcription trouvée en Lapponie, ce que l'auteur en penſe. 205.

Inſcriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde. 294.

Inſtrument de Paſcal, comparé aux *Quipos* des Péruviens. 171.

Inventions, ne ſont pas dues uniquement au hazard. 187.

Jonc creuſé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique. 243.

Joſeph (le Patriarche), ſon corps avoit été embaumé. 223.

Joſephe (Flavien), on examine ſon apologie en faveur des Juifs. 275. *n.*

Iris rouge, preuve d'une vue foible. 31.

Isles ſituées près de Java, fourniſſent plus de Kackerlakes que Java même. 36.

Iſaïe, ſa prophétie ſur les Saguirs & les Sirenes. 81.

Jubilé, ſi les Mexicains en célébroient un. 199.

Juifs, comment ils circonciſent les enfants. 129. Où ils auroient pu ſe former en corps de nation. 130. Ceux d'Eſpagne & de Portugal ne ſe circonciſent pas. 132. On brule leurs livres. 196. *n.* Ils adhéroient au ſyſtême des Egyptiens touchant la réſurrection. 223. Embaumoient les corps. *ibid.* S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux. *ibid.* On les accuſe d'avoir mangé de la chair humaine. 275.

Jura (le mont), les hommes ne ſauroient vivre ſur ſon ſommet. 347.

Juſtin, le paſſage le plus intéreſſant qu'on trouve dans ſes Hiſtoires. 346.

Juvenal ſemble ſubſtituer le Cercopitheque au Cynocéphale ſacré des Egyptiens. 80.

K.

Kackerlakes, ſignification de ce mot Malay. V. *Nègres blancs & Blafards.*

Kaddi, confeſſeurs des Guébres. 282. *n.*

Kalmouks. Voyez *Calmouks.*

Kang-Hy (l'Empereur) envoie un ambaſſadeur au Dala-Lama. 305.

Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de l'Eglise de Lassa, 310.
Keilkraefs, lutins d'Allemagne, êtres très-ridicules. 13.
Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds. 205.
Klabauters, êtres chimériques. 13.
Klein (Mr), en quoi il se trompe. 62.
Kogajon (le mont), dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Gètes y résidoit. 297.
Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots. 126. Ce qu'il rapporte de leur deuil. 226.
Komorin (le Cap de), il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires. 327.
Kruys (le Vice-Amiral) est auteur de l'Atlas du cours du Volga. 328.
Kuches des Japonois. 320.
Kumi, boisson des Hippomolgues. 312.
Kutuktus. 301. En quoi consistent leurs revenus. *ibid.* Il y en a qui résident à la Chine. 304. Reçoivent un courier à la mort du grand Lama. *ibid.* Quelques-uns ont voulu secouer le joug de leur chef. 308.

L.

La, Dieu des Lamas. 314.
Ladrerie blanche, se transmettoit aux enfants dans le sein *de la mere*. 44. Description *de cette maladie*. *ibid.*
Laet (Jean), ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les sauvages, est ridicule. 290.
Lafiteau (le P.), ses rêveries réfutées. 99.
Lahra, femme adorée chez les Germains. 297.
Lait (le) d'aucun animal n'est vénimeux pour l'homme. 248.
Lama, interprétation de ce mot. 307. *n.*
Lama (le grand). Voyez *Dalai-Lama*.
Lamas (les petits) composent beaucoup de livres. 301. Aident à lever une carte géographique. 302.
Lamique (la religion), portée en Moldavie par les Gètes. 297. Quand elle s'est introduite à la Chine. 305. *n.* Dans quels pays elle est suivie. 319, 320. Si elle est tirée du Nestorianisme. 317.
Lamoghinupral, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La*. 314.
Landinos, ne veulent point épouser de femmes pucelles. 194.
Langallerie (le Marquis de), son projet de la réunion des Juifs. 131. Il manquoit de conduite. *ibid.* Est mort à Vienne dans la prison de St Paul. *ibid.*
Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots. 162.
Langue du Pérou, manquoit de mots abstraits. 185.
Langue du Thibet, ressemble au jargon des Irlandais. 303.
Laokiun, pervertit l'ancien culte des Chinois. 296.

Lapins blancs, ont les yeux rouges. 31.
Lapins, ne ſont point hermaphrodites, comme on l'a cru. 91.
Laſſa, ſignification de ce mot. 295. *n.*
Laves, productions des volcans. 340.
Légiſlateurs, ſont moins anciens que les nations qu'ils ont civiliſées. 172. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations. 173.
Lèpre, excite à la lubricité en Europe & en Amérique. 44.
Lèpre écailleuſe, endémique au Paraguai. 362.
Liane de l'Amérique, tous les caracteres n'en ſont pas connus. 242.
Lièvres, ne ſont pas Hermaphrodites. 91.
Ligne équinoctiale, presque tout l'eſpace du globe compris ſous ce cercle eſt ſubmergé. 331. 332.
Lima, à quelle occaſion elle ſe révolte. 355.
Limaçons, ſont hermaphrodites. 87.
Limeum (plante), quel uſage en faiſoient les anciens Gaulois. 257. 258.
Limon charié par les fleuves, eſt moindre qu'on ne le penſe. 338.
Linnæus (Mr), ſa deſcription de l'Orang-Outang, ridicule. 69. Confond le Nègre blanc avec le Pongo. 71.
Liparines (isles), ne communiquent pas avec l'Etna & le Véſuve par un conduit ſouterrain. 338.
Livres, on ne ſauroit traduire les nôtres en aucune langue Américaine. 162. Dans quels ſiècles on en a le plus détruit en Europe. 196.
Livres Thibétains, ſont écrits fort proprement. 302.
Locke (Mr), ce qu'il dit d'un Saint Turc, tombé en beſtialité. 145.
Loi des Indes diverſement interprétée. 218.
Loix, il ne ſauroit y en avoir de bonnes dans un pays deſpotique. 193.
Longueruе (Mr l'Abbé de), en quoi il s'eſt mépris. 317. 318. *n.*
Longueur du prépuce, produite par l'épaiſſeur du corps muqueux. 32.
Lorette (Chapelle de), pourquoi Langallerie propoſa de la piller. 131.
Loubere (Mr la), ce qu'il rapporte ſur une coutume des Hottentots. 226.
Louis XIII fait des Ordonnances touchant le commerce des Nègres. 63.

M.

Macaſſar, comment on y empoiſonne les armes. 252. 253.
Madagaſcar, les circonciſeurs y avalent le prépuce des enfants. 130.
Maladies héréditaires, prouvent que le ſperme peut ſe corrompre. 27.
Mallet (feu Mr), on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfants Mexicains. 136.
Macanillier, deſcription de cet arbre. 239. 240.

Manco-Capac, ſon hiſtoire eſt incertaine. 172.

Manet, (Mr de), ſes recherches en Afrique ſur les Nègres blancs. 15.

Manfredi, ce qu'il dit de l'accroiſſement du fond de la Méditerranée. 337. On le réfute. *ibid.*

Manichéiſme, s'il a donné lieu à la religion Lamique. 319.

Mans-Tegre, le ſinge le plus anthropomorphe de l'Amérique. 49.

Marc-Paul, ce qu'il dit d'une coutume des Tartares. 229.

Mare ſalſum. 329.

Margraf voit une femme Africaine rouge. 22. Ce qu'il dit du génie des enfants Américains. 156.

Marie (la Vierge), priſe pour une françaiſe par les peuples du Canada. 161. Sa conception immaculée a été inventée par Mahomet. 315. *n.*

Maris, où ils ſe mettent au lit, à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes. 229.

Martial, on cite une de ſes Epigrammes. 147.

Martiniere (Mr de la), ce qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride. 102.

Mas (Mr du), ce qu'il dit des Nègres blancs. 33.

Mathiole, en quoi il ſe trompe. 259.

Matrice, fait le vrai caractere du ſexe feminin. 89.

Maugiron (le Comte de), on *cite ſon* Mémoire ſur les *Crétins*. 19.

Maures, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes. 238.

Mead (Mr de), en quoi l'auteur rejette ſon ſentiment. 239. Son Traité de la Vipere eſt très eſtimé. 263. *n.*

Meckel (Mr), lettre qu'il écrit à l'auteur ſur les Nègres blancs. 46.

Médecin, l'auteur ne l'eſt pas. 246. *n.*

Méditerranée, ſi elle diminue. 336. 337.

Melich-Shadyc, rédacteur du *Sadder*. 282. *n.*

Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs. 70.

Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablir. 155.

Ménandre, comment ſes œuvres ſe ſont perdues. 196.

Mer du Nord, ſi elle ſe retire annuellement des côtes de la Suede. 334. 335.

Meſſie des femmes, fille fanatique de Veniſe, ſon opinion ſur la confeſſion. 278.

Méthode d'enfumer l'ennemi, n'eſt plus en uſage. 262.

Métiers, ont devancé les ſciences. 186.

Métempſycoſe, adoptée ſans réſerve par les Tartares Lamas. 305.

Métif de l'homme & de l'Orang-Outang, ſeroit l'être le plus remarquable qu'on ait jamais vu. 74.

Mexicains, leurs peintures n'étoient pas des Hiéroglyphes. 195. On recherche leurs tableaux pour les bruler. *ibid.* Quand leurs Rois ont com-

mencé de régner. 197. Ce qu'on dit de leur antiquité. 200.

Mexico, ſa population exagérée. 202.

Mexique, comment on y circonciſoit les garçons. 135. On n'y a pas découvert des veſtiges d'anciennes villes. 202. Quel étoit l'état du palais de ſes Empereurs. *ibid.*

Mexique conquis, Poëme médiocre. 203.

Miſſionnaires, on les accuſe d'avoir brulé beaucoup de livres Indiens & Malabares. 196. Empêchent les ſauvages de ſe couper des doigts. 225. Comment ils trompent l'Europe. 267. Idée qu'on a d'eux en Aſie. 283. *n.*

Miſſions du Paraguai. V. *Paraguai.*

Mogoliſtan, les Hermaphrodites y ſont fort nombreux. 84.

Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples conquis. 249.

Moliel, ſuce les parties génitales des enfants dans la Circonciſion. 129.

Moines Grecs, ſont infibulés. 145.

Moines mendiants, vivent d'intrigues. 200.

Moines Turcs, adonnés à la beſtialité. *ibid.*

Molugues, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoiſonnées, ſe débarraſſer du joug des Européans. 238.

Momies, on leur trouve une piece de monnoie ſous la langue. 212.

Monde, ce qu'on dit de ſon antiquité. 187.

Mongales, (Tartares), s'ils ont conquis le Japon. 320.

Monnoie, les Américains n'en avoient pas. 184.

Monorchis. 127.

Mont (Mr du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louiſiane. 102.

Montagnes, les ſyſtêmes ſur leur formation ſont vains. 342. Ce qu'on dit de leur diminution. 345. Elles ne ſauroient ſervir de retraite aux hommes pendant les déluges. 347.

Monteſquieu (Mr de) n'a pas été inſtruit de l'état des Miſſions du Paraguai. 352.

Montezuma II avoit des blaſards à ſa cour. 16.

Montezuma I avoit bâti Mexico. 202.

Monument de la Nouvelle Angleterre, eſt apocryphe. 294.

Moraliſtes, quelles expériences ils condamnent. 51.

Mouſti (le grand) a moins de ſectateurs que le Grand-Lama. 320.

Moulahs, ce qu'ils diſent de Jéſus-Chriſt. 283.

Moutons ſauvages, il n'y en a point en Irlande. 77.

Muſulmans, comment ils circonciſent. 128.

Myſtères d'Eleuſis, portés d'Egypte en Grece. 282. Exigeoient une confeſſion générale. *ibid.*

N.

Nains du Sérail de Conſtantinople, moins difproportionnés que

ne le ſont les Nègres blancs par les princes d'Aſie & d'Afrique. 16.

Naiſſances miraculenſes, plaiſent aux Aſiatiques. 314.

Naſſau (Maurice, Comte de), comment on le trompe avec un perroquet. 82.

Natchez (peuples de la Louiſiane), leur cruauté aux obſèques d'un de leurs Caciques. 217. 218. Deſcription de cette cérémonie.

Natron, combien de temps les corps embaumés devoient y reſter en Egypte. 223. *n.*

Naturaliſtes, varient ſur les qualités de l'Orang-Outang. 62. Comment ils doivent claſſifier les animaux. 67.

Nature, comment elle a paſſé des animaux quadrupedes aux bipedes. 52. Ne fait pas des ſauts. 62. Quand elle décide le ſexe du fœtus. 89.

Navigateurs, où ils ont été arrêtés par les glaces. 333.

Necco, veut percer l'Iſthme de Suez. 328.

Négreſſe qui accouche de quatre enfants blafards. 23.

Nègres, blanchiſſent pendant les maladies. 6. Ont les paumes des mains plus blanches que le reſte de la peau. 28. Ce qu'ils diſent des Orangs-Outangs. 72.

Nègres blancs, nuance de leur teint. 8. N'ont ni barbe, ni poil aux parties génitales. *ibid.* Couleur de leur iris. *ibid.* Comment ils voient les objets. *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante. 9. Leurs doigts ſont mal formés. 10. Mangent fort difficilement. *ibid.* Meurent jeunes. 11. Ce qu'en ont dit quelques Naturaliſtes. 15. Idée qu'on a d'eux en Aſie & en Afrique. 16. A quoi on les emploie dans les cours des princes. 17. 18. Sont incapables de travailler. 18. Leur origine. 22. Il y en a qui ont les cheveux roux. *ibid.* Sont inféconds. 32. On ne permet pas à nos chirurgiens de les anatomiſer. 33. On les a confondus avec les Orangs-Outangs. 48.

Nerium, arbre très-vénimeux à Ceylon. 257. A quoi on l'emploie. *ibid.*

Neſtoriens, juſqu'où ils ont pénétré en Aſie. 317.

Neuhof, voyageur bien inſtruit. 255. Ce qu'il dit des flêches des Macaſſars. *ibid.*

Newton prédit que la grande comete heurtera le ſoleil. 345. 346.

Nil, expériences ſur le limon qu'il charie. 338.

Noix Maldiviques, ce que c'eſt. 254 *n.* Ont perdu leur réputation en médecine. *ibid.*

O.

Obſervateurs microſcopiques, font des expériences indécentes. 51.

Obſervateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher. 75.

Odorat, de quoi dépend ſa perfection. 60.

Ogilby, ce qu'il dit des Nègres blancs. 32.
Oiſeaux, en quoi ils different des vrais bipedes. 52.
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table des loix déterrée près du Capitole. 94.
Opium, ſes différents effets ſuivant les différentes doſes qu'on en prend. 256. *n.*
Orang-Outangs, n'exiſtent pas en Amérique. 49. On n'en trouve que dans la Zone torride de notre continent. *ibid.* Sont peu nombreux. *ibid.* On en a rarement vu en Europe. 51. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'étoient que des adoleſcents. 52. Parviennent à la taille de l'homme. 54. Leur deſcription. *ibid.* Leurs femelles eſſuient l'écoulement menſtruel. *ibid.* En quoi ils different des ſinges. 55. Signification de leur nom. 57. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles. 58. Enlevent une Négreſſe, & la retiennent pendant trois ans. *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Papion. 61. Sont intermédiaires entre l'homme & le ſinge. 62. Ne ſauroient s'expatrier. 68. S'ils ſont ſous, comme le dit Mr Linneus. 72. S'ils ſont aveugles pendant le jour. *ibid.* Comment ils ſe défendirent contre les Carthaginois. 74. On envoie quelques-unes de leurs peaux conſervées à Carthage. *ibid.* Enlevent un Négrillon. 75. Sont les ſeuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie. *ibid.* Elevent des enfants encore à la mamelle. 76.
Ordres Monaſtiques, trop multipliés ſont nuiſibles. 324. 325.
Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique. 114.
Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête. 91.
Orientaux, ont le tiſſu des paupieres plus long que les Septentrionaux. 123.
Origine de la dégénération des hommes blafards. 41.
Orus Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte. 80.
Os, comment diſpoſés dans les Orangs-Outangs. 52.
Ovide a compoſé un Poëme dans la langue des Gètes. 187.
Ovipares, ſont les ſeuls animaux parmi leſquels il exiſte de vrais Hermaphrodites. 87.
Ours du Nord, ce qu'on en conte eſt fabuleux. 76.

P.

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre choſe que le Soleil. 288.
Palafox (Jean de), de quoi il ſe plaint au Pape, touchant les Jéſuites du Mexique. 359.
Page (le Sr le), ce qu'il rapporte des Natchez de la Louiſiane. 218. *n.*
Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit. 310. Ont moins de ſectateurs que le grand Lama de la Tartarie. 310.

Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité. 324. 324.
Pâque des Juifs, comment célébrée. 274.
Paraguai, comment on y a créé un corps de nation. 173. Etat de ſes Miſſions, en 1610 & 1755. 359. Oppreſſion de ſes habitants ſous le joug des Jéſuites. 356. Ses différentes productions. 363. Quand on y exerçoit les Indiens. 364.
Paraucan, volcan de Java. 339.
Parole, il eſt impoſſible que ceux qui vivent dans la ſolitude dès leur jeuneſſe l'acquierent d'eux-mêmes. 64.
Parties ſexuelles des vieilles femmes, fort épanchées. 85.
Pélerins Indiens, leur fanatiſme. 250.
Péna, Médecin de Henri III, a une viſion. 266.
Penna (Horatio della) dit avoir été en correſpondance avec le Grand-Lama. 299. Eſt un impoſteur. *ibid.* & 300.
Péoine, ſa racine eſt bonne contre le cochemar. 81.
Péron, nom donné par les Eſpagnols au pays des Incas. 134. N'avoit qu'une ſeule ville au temps de la découverte. 177. Etoit plein de landes & de déſerts. 193. La diſette des vivres y inquiéta les Eſpagnols. 192. Il eſt dépeuplé, & l'a toujours été. *ibid.* Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas; ou s'ils venoient ſe préſenter d'eux-mêmes. 216. 217. Se révolte contre ſon trente-troiſieme Vice-Roi, & pourquoi. 355.
Perroquet du Comte de Naſſau. 82.
Perſans, opinion qu'ils ont de la Vierge Marie. 315.
Perſe, l'eau y manque. 329.
Perſuaſion d'une vie à venir, effets qu'elle peut produire. 217.
Péruviens, n'ont pas eu des annales. 170. N'avoient aucune antiquité. 177. Etoient inférieurs en induſtrie aux peuples de notre continent. 184. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains. 204. Faiſoient du bruit aux éclipſes. 233. S'ils avoient une eſpece de communion. 273.
Pétrifications, ſi l'on peut connoître leur âge. 349.
Peuple, il n'y en peut avoir de grand ſans agriculture. 193.
Peuples ſauvages, occupent huit fois plus de place ſur le globe que les nations policées. 69.
Peuples qui ne ſayent ni lire ni écrire, ne ſauroient être bien policés. 171. Ceux qui ont mis des monnoies & des aliments dans les tombeaux, ont cru à la Réſurrection. 222. Lesquels ſe ſont ſervis d'armes empoiſonnées, à la chaſſe, & non à la guerre. 237.
Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur ſépulture. 211.
Pharmacie des Jéſuites à Rome, on y a contrefait les pierres des ſerpents à chaperon. 263. n.

Philon, ce qu'il dit de la Circonciſion, réfuté. 119.
Philoſophes, s'oppoſent au deſpotiſme. 208. Comment ils pourroient raiſonner contre les Natchez de la Louiſiane. 220. 221.
Pic de Ténériffe, formé par les éjections d'un volcan. 339.
Picard, on cite ſa Celtopédie. 257. *n.*
Piegaga Horda. 24.
Pierre des Incas. 184.
Pierre de ſerpent à chaperon. 267.
Pierres employées à faire des haches. 350.
Pierres figurées, faciles à reconnoître d'avec les artificielles. 351.
Pieſtra Orda. 25.
Piſon diſſèque un Nègre blanc. 34. Ce qu'il dit d'un uſage du Bréſil. 233.
Pizarre (Gonzale), ſon expédition de la Canella, conſéquences que l'auteur en tire. 192.
Plantes, pourquoi priſes pour des êtres animés. 235.
Plantes dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois. 265. 266.
Platon, on l'a cru né d'une vierge. 316. *n.*
Pline, les contrepoiſons qu'il indique, ſont inefficaces. 238.
Plutarque, ce qu'il rapporte d'un jeune homme. 282.
Poëme, on n'en ſauroit compoſer un bon dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers. 187.
Poëme en proſe, invention ridicule des modernes. 203.
Poiſon des flèches frottées de *Curare*, n'agit qu'en touchant le ſang. 244. Explication de ce phénomene. *ibid.*
Pole Auſtral, on n'en a pu approcher au-delà du ſoixantieme degré. 333.
Police des ſinges de Siam. 50.
Ponce Pilate, les ſauvages du Canada le prennent pour un Anglais. 161.
Pongo. Voyez *Orang-Outang*.
Pontife des Gaulois, béniſſoit du pain & de l'eau, au nouvel an. 273. 274.
Pontificat des Grands-Lamas, ſon antiquité. 317.
Pontins (Marais), comment ils ſe ſont formés. 337.
Poſtel (Guillaume), approuve les rêves de la Meſſie des femmes. 278.
Potoſi, les Jéſuites y ont bâti un collège à côté de la mine. 359.
Pouces des pieds, ſont écartés du ſecond orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Aſie. 57.
Poudre ſympathique. 261. 262.
Pouls, combien de fois il bat dans les différents âges. 157. 158.
Praſtrimo, Grand-Lama, quand il régnoit. 295.
Prépuce, il eſt ſans frein dans les Orang-Outangs. 56. Dans quels pays il eſt fort allongé. 119. N'a pas décru par la Circonciſion. 131.
Prêtre, ou *Prêtre-Jean*, origine de ce perſonnage. 322.
Prêtres Mexicains, ce qu'ils diſoient aux enfants, en les circonciſant. 285.

Prêtres de Cérès, ce qu'un jeune homme leur demande. 282.
Prêtresſes des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce. 123.
Priere ſcandaleuſe, appriſe aux Indiens par les Jéſuites. 359. 360.
Princes, leur regne, l'un portant l'autre, équivaut à 20 ans. 176.
Progreſſion alternative des eaux vers les Poles, la cauſe en eſt inconnue à l'auteur. 335.
Promontoires, les plus grands ſont tournés au Sud. 326.
Proto-Pope, ou Patriarche des Moſcovites, a eu moins de ſectateurs que le Grand-Lama. 320
Prudence, a écrit une ſatyre contre les Veſtales. 112.
Ptolémée, bleſſé par un fléche empoiſonnée. 265. On le guérit. *ibid.*
Purification des femmes, origine de cette cérémonie. 231.
Putola, réſidence des Grands-Lamas. 298. Etiquette qu'on y obſerve. *ibid.*
Pyramides d'Egypte, ce qu'on y remarque. 211.
Pyrénées, ont eu des volcans. 340.
Pyrites, aliment des volcans. 339.
Pythagore, on l'a cru né d'une vierge. 315.

Q.

Quadrupedes, d'un poil blanc ſont foibles. 40. Blanchiſſent par le froid dans le Nord. *ibid.* S'ils deviennent ſourds pendant cette eſpèce de métamorphoſe. 41.
Quipos, deſcription & imperfection de cet inſtrument. 171. On ne pouvoit y exprimer un ſens moral. 170.
Quito, eſt la ville la plus élevée du globe. 177.
Quojon-Verou, la figure qu'on en donne dans le *Syſtème de la Nature*, eſt vicieuſe. 83.

R.

Raleig, achète un livre Mexicain, ſauvé du bucher & du naufrage. 197.
Raymi, fête des Péruviens. 276. Sa deſcription. *ibid.*
Recherches ſur le deſpotiſme Oriental, ſentiment de l'auteur ſur cet ouvrage. 231. 232.
Redi (Mr), éprouve des pierres de ſerpents. 268. Ne leur découvre aucune vertu. *ibid.*
Réfibulation, ce que c'eſt. 144.
Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyance. 49.
Religion chrétienne, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques. 94. N'a jamais été compriſe par les Américains. 160. Religion catholique, reſſemble à la religion Lamique. 323. Employée comme un inſtrument du deſpotiſme par les Jéſuites. 356.
Renoncules doubles, apportées de Tripoli en Syrie par les Croiſés. 315. *n.*
Réſurrection des corps (dogme de la), erreurs qu'il a produites. 211. A été plus ré-

pandu qu'on ne le penſe. 222.

Rodolphe II (l'Empereur) marchande une noix Maldivique pour 4000 florins. 254. *n.*

Romains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons. 142. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts. 227. Leurs cérémonies pendant les éclipſes. 233. S'ils ont poſſédé une recette contre les bleſſures des flêches empoiſonnées. 238. Mangeoient la chair des victimes. 274. Ne bruloient pas les enfants avant la pouſſe des dents. 292.

Romulus, ce qu'on en dit, eſt fabuleux. 170.

Roues ſéculaires des Mexicains. 198.

Rouge, eſt la couleur du Grand-Lama, & du Clergé de la Mongalie. 305.

Rouſſeau (Mr), ce qu'il dit des Orang-Outangs. 63.

Rudbeck, cité ſur les caracteres Runiques. 206.

Ruiſch, ce qu'il dit d'un fœtus femelle. 88.

Runes, étymologie de ce mot. 205.

S.

Sabatai-Zevi, nouveau Meſſie, mis aux petites maiſons. 131.

Sabatzi-Nos, montagne de la Sibérie. 345.

Saducéens, nioient la Réſurrection. 224.

Sadder des Guebres, eſt extrait du *Zend-paſcen-voſta*. 281.

Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales. 215. Ses effets 215. *n.* Les croiſés en ont rapporté les premiers oignons de l'Aſie. 315. *n.*

Salles (abajoues), les ſinges en ont, elles manquent aux Orangs-Outangs. 55.

Samotheis, principaux prêtres des anciens Gaulois. 273.

Sang, ſe caille en une minute par le poiſon des flêches des Caraïbes. 244. On en verſoit ſur le pain ſacré des Péruviens. 277.

Sanchez (le Pere) propoſe un problème ſur la conception par la Vierge. 316. *n.* On cite ſon livre *de Matrimonio. ibid.* Il mangeoit en tenant ſes pieds en l'air. *ibid.*

San Severo prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens. 170.

Saronides, prêtres des Gaulois. 273.

Satyre, etymologie de ce mot. 80. *n.*

Satyres, leur origine. 78. On les a diverſement dépeints. *ibid.*

Saumaiſe, on le réfute. 13.

Sauvages, on n'en a jamais trouvé qui ne ſuſſent parler. 64. Pourquoi ils détruiſent un de leurs enfants gémeaux. 127. Ne ſe rendent aux égliſes en Amérique que pour avoir le plaiſir de ſonner les cloches. 160. N'ont jamais fait aucune découverte. 188. Leur religion eſt indéfiniſſable. 289.

Sauvages ſolitaires, liſte de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe. 77.
Scandinaviens, leur écriture. 205.
Scepticiſme de l'Hiſtoire, doit avoir ſes bornes. 209.
Scroton, s'il repréſente la matrice dans l'homme. 89.
Scythes, comment ils empoiſonnent leurs flêches. 262.
Sel, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai. 362.
Sel de Vipere, & de corne de cerf, eſt un contrepoiſon. 242.
Sel marin, contrepoiſon contre les armes Caraïbes. 241.
Selvage, (el), nom donné, par les Portugais, aux Orang-Outangs. 57.
Semence des deux ſexes, concourt à la génération. 23.
Serpents, leur chair recele beaucoup de ſel alkali. 7.
Serpent à chaperon, ou *Cobra de Capello*, n'a pas des pierres dans le ventre. 267. *n*.
Serpent pourriſſeur, ce qu'en dit Lucain, n'eſt pas exactement vrai. 255.
Serrao (François), ſes calculs ſur les éjections du Véſuve. 342.
Sexes, ne different pas tant qu'on le penſe. 88.
Siam (le Royaume de), attaqué par les Maçaſſars. 256.
Sibérie, peu connue au Czar Pierre I. 26.
Singes, très-multipliés en Afrique. 50. Dégâts qu'ils y commettent. *ibid.* Pourquoi *ils ne ſauroient* ſe tenir longtemps ſur deux pieds. 52. En quoi ils different de l'Orang-Outang. 55. Dans quelles eſpeces les Guenons éprouvent l'écoulement menſtruel. 54. Diſtinguent les femmes maſquées en hommes. 59. Les mâles des Cercopitheques & des Pitheques aiment les femmes, & leurs femelles aiment les hommes. 58. Explication de ce penchant. 59. Ceux qu'on bleſſe avec des flêches empoiſonnées, expirent en tombant. 246. 247.
Sion (Mere de), ce que c'eſt. 298. *n*.
Sionites (fanatiques), de quoi on les accuſe. 298. *n*.
Sociétés, n'ont pas été formées par un ſeul homme. 173.
Soleil, pris pour un être animé. 234.
Sommona-Codom, Dieu des Siamois. 320.
Sperme des Nègres & des baſanés, eſt plus ſujet à ſe corrompre que celui des autres hommes, & pourquoi. 21. 22.
Statue repréſentant un Hermaphrodite, ce que l'auteur en dit. 95.
Stilets Romains en fourchette, armes très-dangereuſes. 250.
Strabon ſemble confondre les Orang-Outangs avec les Cercopitheques. 73. Auteur judicieux. 261. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide. *ibid.*
Stralkenberg, ce qu'il dit des hommes tigrés de la Sibérie. 24.

Struys, ce qu'il raconte des ours, eſt fabuleux & puérile. 77.
Suc nerveux, effets que ſon dérangement produit dans les Nègres. 7.
Suc laiteux de toutes les plantes, eſt vénimeux. 248.
Sucre, contrepoiſon des flêches envénimées, n'agit pas en Europe comme en Amérique. 245. 246. L'auteur ignore comment ce ſpécifique opère ſes effets ſur le corps humain. 246. *n*.
Suez (Iſthme de), a été ſurmonté par la mer. 328.
Sumach, la ſeve eſt un poiſon. 248. *n*.
Sumbaco (Roi de Macaſſar), éprouve ſes flêches ſur un Anglais. 253.
Sumarica, Evêque de Mexico, fait bruler les anciens livres des Mexicains. 195.
Surdité, commune aux Nègres blancs & aux chiens blancs. 40.
Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le trompe. 82. Etoit Monorchis. 127.
Symptômes qu'occaſionnent les armes empoiſonnées avec le ſuc de *Curare*. 245. Quels ſymptômes éprouverent les Macédoniens bleſſés par les Brachmanes. 265.
Syrie, les femmes s'y entre-confeſſoient. 278.
Syſtèmes ſur la génération, ſe ſont fort multipliés. 23.

T.

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on ſacrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques. 216. Les Eſpagnols crurent que c'étoit un contrepoiſon contre l'effet des flêches des Caraïbes. 241.
Tableaux hiſtoriques des Mexicains. 195.
Table Iſiaque, contient des maximes morales. 195.
Tablier naturel des Hottentotes. 126. On pourroit faire diſparoître cette difformité. *ibid.*
Tachard (le Jéſuite), ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes. 126.
Tacite, ſon opinion ſur la Providence. 208.
Talons artificiels, pourquoi l'homme s'en ſert. 53.
Tamerlan, étoit né Monorchis. 127. Détruit le culte du Dieu *Ira*. 296. Fonde une Académie à Samarcand. 314. On le croit né d'une vierge. *ibid.*
Tapuias, ſe ſervent de flêches empoiſonnées. 238.
Tartares, ſont les plus anciens des hommes. 346. Détruiſent les livres au Thibet. 347.
Tartarie (carte de la), par qui elle a été levée. 302.
Tartarie, ſon élévation prodigieuſe au-deſſus du niveau de la mer. 343.
Tartre diſſous, caille le lait plus promptement que le tartre qui eſt en poudre. 263.
Tawarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.
Tavernier (Jean), ce qu'il dit de l'uſage de manger les ordures du Grand-Lama. 312. 313.

Tuxtle (le Roi) tire Alexandre de ſon erreur ſur les Orang-Outangs. 73.
Tcharos du Paraguai, ſe coupent un article des doigts à la mort de leurs parens. 225.
Temple du Soleil au Pérou, ſa deſcription. 179.
Temples de Mexico, combien il y en avoit ſous Montezuma. 202.
Terre mêrite, remede contre la jauniſſe, & les flêches envénimées. 266. 267.
Terres à ſec, il y en a plus dans notre Latitude qu'au-delà de l'Equateur. 331.
Terres Auſtrales, ne peuvent avoir tant d'étendue qu'on le croit. 331.
Tertullien cité. 292.
Thaleſtris, ce que raconte d'elle Quinte-Curce, eſt abſurde. 109.
Thé du Paraguai. Voyez *Herbe Paraguaiſe.*
Théocraties, abus qu'elles entraînent. 324. 325.
Thevenot (Mr), publie les tableaux hiſtoriques du Mexique, ſauvés du naufrage & du bucher. 197. En quoi il s'eſt trompé. 317.
Thibet, ſes différents noms 295. *n.* Le Chriſtianiſme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi. 300, 301. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama. 307. Origine de ſes ſouverains. 307. *n.*
Thora Valdenſis, plante devenue rare. 259. Sa deſcription. *ibid.* Ses qualités. 260.
Ticonnas, comment ils empoiſonnent leurs armes. 243.
Tipas. Voyez *Devas.*
Tityres, leur origine. 78.
Toldas Jeſcut, livre hebreu, perdu. 196.
Tolopoin ou *Talapoin* (le grand), a moins de ſectateurs que le Dalaï-Lama. 320.
Tombeaux Celtiques, ce qu'on y découvre. 350.
Trajan, ſon pont ſur le Danube, quelle expérience il a procuré ſur l'âge des pétrifications. 348.
Tranſactions philoſophiques, ce qu'elles diſent d'un enfant né bariolé. 23.
Tremblemens de terre, moins deſtructifs au globe terreſtre que les inondations. 338. N'ont jamais renverſé de ville dans le Nord de l'Allemagne. *ibid.*
Tribades. 89.
Trimpong, enterré avec ſes femmes vivantes. 211.
Triorchis. 127.
Trogue-Pompée, quand il vivoit. 346.
Trools, êtres chimériques. 13.
Tſé-Vang-Raptan (Kan des Eleuths), grand ennemi du Dalaï-Lama. 296. Pille ſon temple. *ibid.* Ce qu'il dit dans ſon manifeſte. 325.
Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bêlant. 77.
Tunguſes, ont le teint baſané. 26.
Tyſon (le Docteur), ce qu'il dit des Orang-Outangs. 55. Son *Anatomie de l'Orang*

vaut mieux que *ſon Eſſai philoſophique ſur les Cynocéphales*. 55. *n*.

U.

Univerſités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de réputation. 166.

Uſages bizarres communs aux deux continents. 208. Il faut ſe défier de ce que diſent quelques auteurs à ce ſujet. 209.

Uſage des maris de ſe mettre au lit, à l'occaſion des couches de leur femmes, a été fort commun dans l'antiquité. 230.

Uſage de faire du bruit pendant les éclipſes, ſon origine. 234.

Uſage de ſouffler des flêches empoiſonnées par une ſarbacane, commun aux Américains & aux Aſiatiques. 244. De ſe peindre en jaune, ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou*. 252.

V.

Vache, les Banianes en ont ſanctifié la race. 67.

Vaches rouges, on ne les eſtime pas en Hollande. 40.

Vacies, prêtres des anciens Gaulois. 273.

Vaiera. ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglements ſur les funerailles. 222. 223.

Valais, ſes habitants ne veulent pas permettre qu'on anatomiſe leurs Cretins. 33. V. *Cretins*.

Valiſca attroupe des femmes en Boheme. 108.

Vallé-viridi (le moine de la), ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou. 286.

Valmont (Mr), on cite ſon Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle. 259.

Van Berkel, traduit le Périple d'Hannon. 74.

Variétés des races croiſées, prouvent que le ſperme eſt coloré. 28.

Vaſes Etruſques, de quelle façon on y repréſente les Satyres. 79.

Védam des Indiens, défend l'homicide. 214.

Végétaux, l'auteur fait des obſervations & des calculs ſur leurs ſexes. 86.

Végétaux lacteſcents, ont une forte tranſpiration. 240.

Velléda, ce que Tacite rapporte d'elle. 298.

Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre. 237.

Vers formés ſous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circonciſion. 120.

Veſtales, à quel âge elles pouvoient entrer & ſortir du College de Veſta. 113. Combien on en a puni pour crime de lèze-chaſteté. *ibid*.

Véſuve, depuis quand il a brulé. 340. 341. Quantité étonnante de matieres qu'il a vomies. 342.

Vierges blanches, nom donné à de prétendus ſpectres. 111.

Vierges ſacrées, il y en a eu chez tous les ſauvages du monde. 112.

Vignes, pourquoi on propoſe de les déraciner en Allemagne. 279.
Vipere, ſon venin eſt un ſel acide. 263.
Vivipares (animaux), il n'en exiſte pas qui ſoient de vrais hermaphrodites. 88.
Volcans, la plupart ſont ſitués dans des isles. 338. Où il y en a eu. 340. Pourquoi quelques-uns ſe ſont éteints, tandis que d'autres ont continué à bruler, *ibid.*
Voſſius (le fils), en quoi il ſe trompe. 39.

W.

Waſſer (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent ſur la naiſſance des enfants blafards. 30.
Winkelman (Mr l'Abbé), on cite ſes *Monumenti inediti* ſur l'infibulation & la réfibulation. 144.

X.

Xaca (le Dieu), adoré au Japon, & au Thibet. 314. 320. *n.* On le croit né d'une vierge. *ibid.*

Y.

Yezd, le Pontife des Guebres y réſide. 282. *n.* Il y a, dans cet endroit, un College où l'on enſeigne le *Sadder* aux *Kaddis*. *ibid.*
Yeux de Lune. 12.
Yſchuſires, anciens confeſſeurs des Péruviens. 277. Comment ils donnoient l'abſolution. *ibid.* & 278.

Z.

Zamol, ou *Zamolxis*, quand il a vécu. 297. Son hiſtoire eſt incertaine. *ibid.*
Zarate, ſon hiſtoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilaſſo. 175.

ERRATA.

Tome premier.

P. 34. note. l. 7. deux onces: liſez *une once.*
p. 57. l. 13. du temps: liſez *tandis.*
p. 99. l. 10. *y abondent-elles?* ôtez le ſigne d'interrogation, avec les pronoms *elles* & *ils* qui ſuivent.
p. 110. l. 15. prétendument: liſez *à ce qu'on prétend.*
p. 179. l. 19. les compare: liſez *la compare.*
p. 216. l. 18. auroit: liſez *aura.*
p. 321. l. 9. enrichis: liſez *enrichies.*

Tome ſecond.

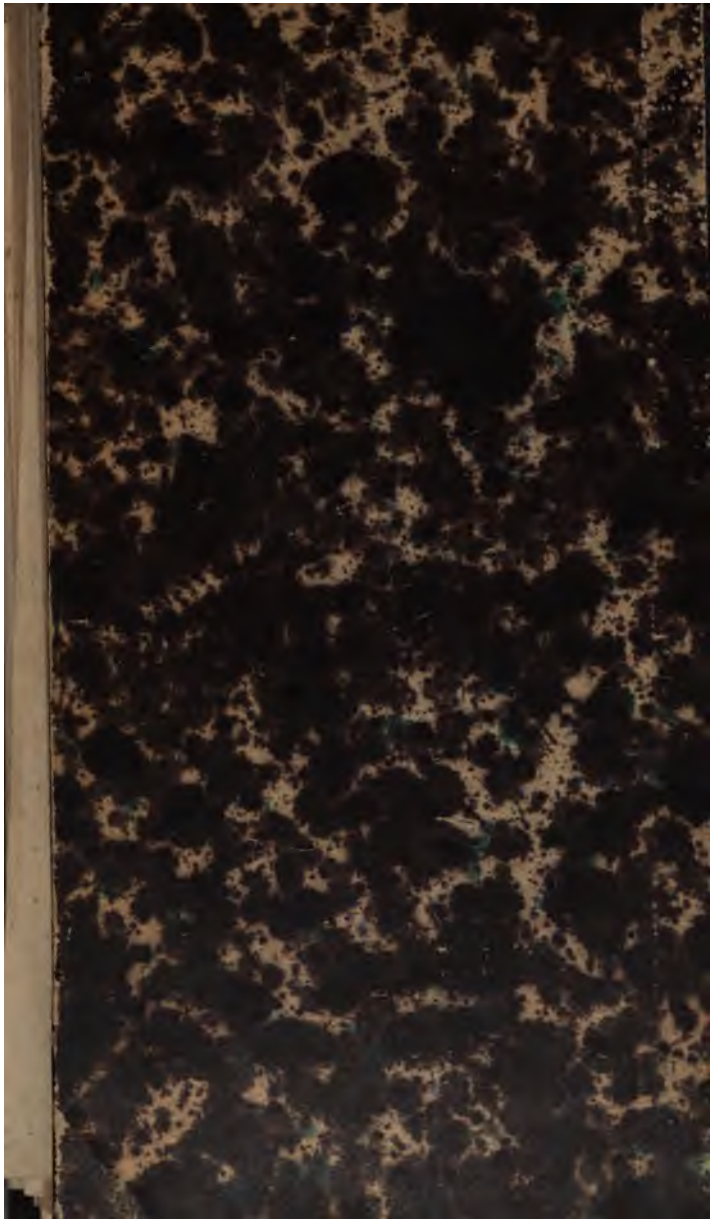
P. 6. l. 27. Effacez une fois *traces*, qui eſt double.
p. 8. l. 25. punelle: liſez *prunelle.*
p. 36. l. 9. Indes Orientales: liſez *Occidentales.*
p. 80. l. 8. au Long: liſez *au long.*
p. 92. l. 2. & l'ouverture: liſez *& comme l'ouverture.*
p. 131. note. l. 12. Satabai. liſez *Sabatai.*
p. 144. l. 15. adopter: liſez *adapter.*
p. 147. n. (**) l. 1. *vivi*: liſez *viri.*
p. 159. l. 4. les barbares: liſez *ces barbares.*
p. 196. note l. 16. *Jeſuit*: liſez *Jeſcut.*
p. 206. l. 3. de hiéroglyphes: liſez *des hiéroglyphes.*
p. 217. l. 15, enthuſiaſme: liſez *enthouſiaſme.*

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

Stanford University Libraries
3 6105 005 428 763

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE